

# HISTOIRE

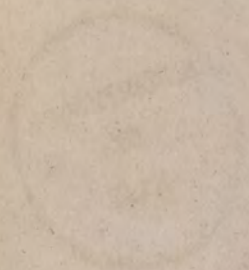
## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OU





LIBRARY OF THE  
UNITED STATES  
DEPARTMENT OF AGRICULTURE



FORUIT  
DE LA  
L. TION.



DATES des Décrets.	<i>Titre des Décrets.</i>
	toyen Morin, accusateur militaire à l'armée d'Italie, & renvoi au comité militaire, 69.
10 Frimaire,	Décret qui accorde la somme de 200 livres, à titre de secours provisoire, à la citoyenne Victoire Paul épouse & veuve du citoyen Gelis, imputable sur la pension à laquelle elle a droit, 69.
10	Décret qui accorde la somme de 800 livres au citoyen Pierre Joblet, acquitté au tribunal révolutionnaire, à titre d'avances sur le traitement auquel il a droit, comme ex-fonctionnaire public ecclésiastique, p. 70.
10	Décret qui accorde la somme de 498 livres au citoyen Joseph-Pierre, Boudot, acquitté au tribunal révolutionnaire, 70.
10	Décret portant que le comité d'instruction publique fera, dans la décade, un rapport sur les fêtes décadaires, 70.
10	Décret qui renvoie une pétition présentée par des citoyens membres de la société populaire de la commune du Havre-Marat, contenant diverses observations sur les denrées de première nécessité, aux comités de salut public, de sûreté générale, de commerce, de législation & des finances, 71.
10	Décret d'ordre du jour sur la proposition de renvoyer aux trois comités de salut public de sûreté générale & de législation la question de savoir s'il ne conviendrait pas de décréter que, dans les endroits où il y a eu des révoltes & des insurrections contre-révolutionnaires, les prêtres qui s'y trouveront seront mis en arrestation p. 71.
10	Décret qui accorde un congé de six décades au représentant du peuple Escudier, 72.
10	Décret qui renvoie une pétition des citoyens déportés des Isles du vent, qui réclament l'échange de ceux déportés qui ont été faits prisonniers à Guernesey, &



FORFAITS  
DE  
LA RÉVOLUTION.

FOR THE

OF

THE REVOLUTION



DE L'INFLUENCE  
DE  
LA PHILOSOPHIE,  
SUR  
LES FORFAITS  
DE  
LA REVOLUTION.

Par un Officier de Cavalerie.

*M. Bernardi,*

(Barbier)

Ils ont semé du vent

Et ils ont moissonné des tempêtes.

OSÉE, VIII. 7.

BIBLIOTHÈQUE

DE

SÉAST.

A PARIS,

Chez ANDRÉ-AUGUSTIN LOTTIN,  
Imprimeur, rue d'Enfer en la Cité,  
Nos. 3 et 4.

---

*JEsoussigné, conservateur des livres  
imprimés de la Bibliothèque Natio-  
nale, certifie, que le cit. LOTTIN, im-  
primeur, y a, conformément à la loi  
du 19 Juillet 1793, déposé deux exem-  
plaires dudit Ouvrage ; Paris, ce 9  
Ventose an VIII.*

*Signé CAPPERONNIER.*

---



---

## P R É F A C E

---

**L**E célèbre Gibbon, dans une lettre écrite de Lausanne, en septembre 1792, avouoit que ses vastes connoissances historiques ne lui rappelloient rien de semblable à la révolution française. Qu'auroit-il dit quelques années plus tard ? Cette observation d'un écrivain aussi instruit, est bien propre à dérouter les chercheurs de similitudes, et tous ceux qui, pour faire valoir leur science, veulent toujours retrouver les tems où ils vivent, dans les livres qu'ils ont lus.

D'autres, pour juger des effets d'une calamité quelconque, comptent le mieux

qu'ils peuvent, le nombre d'hommes qu'elle a coûtés, et font de cela une simple affaire de calcul. Le véritable observateur ne procède pas ainsi. Ce n'est point aux effets qu'il s'arrête ; c'est à la cause qu'il remonte , et il apprécie les événemens , d'après le degré de perversité, qu'ils ont développé dans le cœur humain. Il y a eu de tous les tems parmi les hommes des guerres ou étrangères ou intestines, des massacres , des pillages , des proscriptions , des tyrannies , des trahisons, des perfidies; l'histoire n'est remplie que de cela. Mais les suites en ont été plus ou moins funestes, suivant que leurs auteurs ou leurs artisans, avoient conservé plus ou moins de moralité. Les excès de la force et de la violence sont momentanés; ils retrempent même quelquefois



les ames et leur donnent une nouvelle énergie. Ceux de la corruption, qui n'est autre chose que le mépris ouvert des principes de la justice et de la morale, en changeant entièrement la nature, et font de l'homme le plus vil et le plus atroce des animaux. Le tygre obéit à son instinct, lorsqu'il dévore et déchire sa proie; mais il ne sait pas faire savourer la mort qu'il donne, ni l'aggraver par les outrages, dont il l'accompagne. Le sauvage, même dans sa férocity, ne connoît pas cet art détestable; il appartient tout entier à l'homme corrompu.

Or, je soutiens que jamais la perversité humaine ne s'est montrée sous des formes plus hideuses et plus effroyables, que dans la révolution française; jamais elle n'a développé plus de ressource et su

mieux faire servir au tourment et à la destruction des hommes, les moyens qui leur avoient été donnés pour leur conservation et pour leur bonheur ; jamais elle n'a calculé ses forfaits avec plus de réflexion, et ne les a exécutés avec plus de sang froid ; jamais elle n'a foulé aux pieds avec plus d'effronterie toutes les règles du juste et de l'honnête ; jamais enfin le domaine du crime ne s'étoit autant élargi, et ses produits n'avoient été aussi désastreux.

Que sont en comparaison les époques les plus signalées de la férocité humaine ? La proscription de Sylla ne dura que quelques mois. Sa liste ne comprenoit que ceux qui avoient pris les armes contre lui, ou qui s'étoient montrés, par leurs actions ses ennemis déclarés. Si la malveillance ou la cupidité parvint à y faire



inscrire des gens étrangers à cette querelle, ils trouvèrent des hommes qui eurent le courage de les défendre, et des juges celui de les absoudre. Il en fut de même de celle des triumvirs. On n'eut point l'idée de faire un crime aux pros crits, de s'être soustraits par la fuite au danger qui les menaçoit. Il n'exista point une proscription permanente, une liste de mort ouverte pendant huit à neuf ans, et sur laquelle les plus petites passions, comme les plus petites puissances, avoient droit de vous inscrire.

Dans ces anciennes proscriptions, on trouve encore des hommages éclatans rendus aux mœurs, à côtés des plus grandes barbaries. On n'applaudit point au frère qui dénonçoit son frère; au domestique qui trahissoit son maître. Un

esclave qui avoit été le délateur du sien; fut puni de mort par ordre de Sylla, tout en profitant de la délation. Les femmes que les peuples les plus barbares se font un devoir de respecter, furent épargnées. On ne prodigua pas, comme chez nous, les outrages à celles à qui on vouloit bien accorder la vie. Les dames romaines se présentent au tribunal des triumvirs pour réclamer contre un Edit qu'ils avoient rendu; à leur approche les satellites qui les entouroient s'écartent avec respect; elles sont écoutées et obtiennent justice.

La Saint-Barthélemi est assurément un des évènements les plus effroyables, dont l'histoire ait conservé le souvenir. Mais ses bourreaux eurent-ils la lache précaution, comme ceux des 2 et 3 septembre et des comités révolutionnaires,



de désarmer et d'emprisonner d'avance les victimes qu'ils vouloient immoler? En les attaquant dans leur domicile, ne leur laissoient-ils pas le pouvoir de se défendre et de vendre chèrement leur vie? Dans quel coin, je ne dis pas de la terre, mais des enfers, a-t-on imaginé de visiter des carrières pour savoir le nombre de cadavres qu'on pourra y jeter; de préparer des fosses pour engloutir et de la chaux pour dévorer les corps d'un nombre infini de gens, destinés à la mort sans motif, comme sans examen? Des vainqueurs irrités dans le premier feu de la colère, ont pu livrer une ville à toutes les horreurs de la guerre; mais jamais dans le calme de la réflexion, on a vu ordonner l'incendie ou la démolition de communes entières, après en avoir égorgé une partie des habitans.

La révolution qui ressemble le plus à celle de la France, est sans contredit la révolution d'Angleterre, sous Charles I. Mais en lisant les ouvrages des écrivains, qu'on peut le plus soupçonner d'exagération, tels que la défense de ce prince par Saumaise, on trouve bien qu'on reproche au parti révolutionnaire, des rapines, des massacres, des vues d'ambition colorées du prétexte de la liberté ; mais qu'est-ce cela auprès de ce que nous avons vu ? Les *indépendans* et les *puritains* y jouèrent le même rôle, que les Jacobins parmi nous. Comme eux ils se déclarèrent les ennemis de toute puissance et de toute autorité ; mais comme eux, ils ne fondèrent pas leur système sur l'absence absolue de toute justice et de toute moralité. Ils disoient : « Que



» depuis l'avénement de Jesus-Christ, il  
 » n'y avoit plus de règne que le sien ,  
 » avec lequel celui des hommes ne pou-  
 » voit subsister ; qu'un roi quelque bon  
 » et juste qu'il soit d'ailleurs , n'est qu'un  
 » méchant et un impie , à l'égard des  
 » saints qui composent le royaume de  
 » Jesus-Christ, et qui ne s'occupent qu'à  
 » l'étendre ». C'étoient eux qui étoient  
 les saints, et l'autorité leur appartenoit  
 de plein droit.

L'objet et le but de ces fanatiques  
 étoient, comme on voit , les mêmes que  
 ceux de nos patriotes exclusifs ; mais l'i-  
 dée religieuse qui restoit au fond du sys-  
 tème des premiers , devoit les garantir  
 d'une infinité d'excès, auxquels les autres  
 affranchis de ce frein salutaire , ont dû  
 se porter. Les écrivains de ce tems ac-

cusent les athées mêlés parmi les indépendans , d'être les principaux auteurs des crimes qu'ils commirent.

Il y a donc une cause particulière de cette perversité inouïe jusques à présent, qui s'est fait remarquer, dans les artisans de la révolution française. D'après l'observation que nous venons de faire , on ne peut guères que la chercher dans ce rejet subit et universel de toute idée et de toutes pratiques religieuses; dans l'athéisme d'abord sourdement, et ensuite ouvertement enseigné. Cette coïncidence du plus grand excès de barbarie, avec le plus grand excès d'irréligion , est déjà un indice bien frappant.

Quand on considère ensuite la nature de la révolution française , on trouve qu'elle est plus religieuse que civile. Les



Philosophes qui en ont jeté les premières bases vouloient moins bouleverser l'état que détruire la religion. C'est contre celle-ci que s'est toujours dirigé le plus fort de la haine des Jacobins. Leur république n'étoit que l'athéisme organisé, et déclaré *républicain* par les Philosophes. Toutes les institutions les plus étrangères à l'ordre civil, ont été consacrées comme *républicaines*, dès qu'elles étoient anti-religieuses. On n'a pas craint d'embrouiller toutes nos relations soit intérieures, soit extérieures, en introduisant un nouveau calendrier, dans la vue seule de nuire à la religion; et si vous voulez écouter leurs insipides galimatias, ils vous diront que c'est là une institution républicaine; comme si des républiques très-réelles n'avoient pas sub-

sisté pendant des siècles avec le calendrier , qu'on a tenté de proscrire ; et comme si d'ailleurs la forme d'un gouvernement avoit quelque chose de commun avec celle de l'almanach.

En entreprenant d'élever un ordre social sur des bases , qui n'en ont jamais porté aucun , il falloit changer jusques à l'essence des choses. Ils ont cru pouvoir s'arroger cette autorité , et ils n'ont pas craint d'assurer que la *révolution avoit changé la nature*. La raison même dont ils ont fait leur divinité , a subi aussi sa transmutation ; et la *raison d'autrefois* a fait place à la *raison d'aujourd'hui*. L'immoralité , l'égoïsme , la barbarie , tous les vices et tous les crimes qui se sont précipités à la suite de ces funestes et extravagantes conceptions , ne les ont



point allarmés? Qu'est-ce que tout cela en considération d'un *principe*?

L'expérience qui a démontré aux véritables sages qu'il ne peut y avoir de société sans religion a donc dit vrai. Ou l'homme n'est pas fait pour la société, ou il doit être religieux. Le sentiment qui l'y porte est donc aussi naturel que celui du juste ou de l'injuste, ou pour mieux dire, il se confond avec lui. L'essai qu'on a voulu faire du contraire ne sert qu'à prouver la justesse de ces conséquences.

Les Philosophes qui ont regardé le sentiment religieux, comme hors de la nature de l'homme, se sont donc bien trompés. La vanité de leur théorie est complètement démontrée. La première partie de cet essai sera employée à le

prouver. On y verra combien étoient puériles les spéculations des plus fameux oracles de la Philosophie, combien frivole étoit l'espoir qu'ils fondoient sur ses progrès. Malgré les brillans talens de quelques-uns, que je suis loin de vouloir contester, l'on sera forcé d'avouer, qu'ils n'avoient pas celui de connoître les hommes, et qu'ils n'ont pu par conséquent indiquer la manière dont il falloit s'y prendre, pour les rendre justes et heureux.

Il n'est rien dont on doive plus se méfier en politique, que de ce qui est purement spéculatif, et qui n'a point été confirmé par l'expérience. Il y a en effet très-loin de la spéculation à la pratique. Dans la première on arrange; on modifie, les choses suivant ses idées; et dans



l'autre il faut modifier ses idées suivant la nature des choses. Ce sont deux mondes tous différens ; et je ne m'étonne plus que chez les anciens comme chez les modernes , l'on ait observé qu'il n'y avoit rien de plus rare que la réunion des talens du cabinet et de ceux du gouvernement ; Voltaire regarde comme un phénomène , que Newton ait été capable de remplir avec distinction un emploi dans l'administration publique.

C'est donc aux vaines théories de quelques Philosophes , qu'on a tenté de réduire en pratique , qu'on doit attribuer les principales calamités de la révolution. S'il n'entroit pas dans mon plan d'élaguer absolument tout ce qui ne tient qu'à la politique , il me seroit aisé de prouver , que dans toutes les consti-

tutions qui ont été faites jusques au 18 brumaire , il n'est pas possible de découvrir la plus légère trace d'une idée saine d'administration , et que ceux qui les ont faites , en croyant ou en disant qu'ils travailloient pour la liberté , ne travailloient réellement que pour l'autorité arbitraire. Les Jacobins ont été bien plus habiles qu'eux ; et si habiles , que sans ce 18 brumaire , ils étoient sur le point d'arracher de nouveau le septre de la domination aux faiseurs de constitution , et de l'appesantir de nouveau sur la France de la manière la plus terrible.

L'on a beau dire que la Philosophie ne descend pas jusques au peuple , et que par conséquent on ne peut l'accuser d'être l'auteur des désordres , auxquels il s'est abandonné. Si l'on entend  
par



par Philosophie la théorie *de la liberté, de l'égalité, des droits de l'homme*, il est certain que le peuple ne l'a pas mieux comprise, que les Philosophes eux-mêmes. Mais il entend très-bien et peut-être mieux qu'eux, ce qui est de pratique. Voltaire, ainsi que nous le verrons ailleurs, dit très-bien que ce sont les athées de cabinet qui font les athées pratiques. Dans notre seconde partie, nous ferons voir comment les théories Philosophiques ont engendré les crimes révolutionnaires.

Les Philosophes eux-mêmes l'ont si bien senti, qu'ils ont voulu donner le change, en désignant la pratique de ces crimes, par le mot de *Philosophisme*. Mais ce nom seul indique un enfant mâle de la Philosophie, qui, par les

écarts dans lesquels il a donné, prouve qu'il avoit reçu de sa mère une très-mauvaise éducation.

L'on ne peut sur-tout rejeter sur cet avorton de la Philosophie , l'intolérance dont elle s'est rendue coupable , et qui en barbarie et en insolence a bien surpassé , celle qu'elle a si souvent reprochée aux prêtres. Les insultes et les outrages les plus sanglans étoient toujours à côté des traitemens les plus atroces. Avec quel dédain et quel mépris une poignée de gens, dont la doctrine n'est connue encore que par ses extravagances et par les crimes qu'elle a occasionnés, parle t-elle sans cesse d'une religion , qui compte deux cent millions d'hommes sous ses loix, et à qui la terre doit les plus belles vertus qui l'aient illustrée? Ce sont des



pièces rares en ce genre , que les messages et les circulaires du directoire Lépiaux. Quel monument sur-tout d'ignorance , de fureur et de phrénésie , que le message sur l'invasion des états du Pape!

Ce n'est qu'à ces Philosophes persécuteurs et intolérans , que s'adressent mes reproches. Je n'ai rien à dire à ceux , qui jaloux avec raison de l'indépendance de leurs opinions quelles qu'elles soient , n'en font pas un prétexte pour persécuter celles d'autrui. Le respect que je professe pour la vraie liberté , et l'ardeur qui n'a cessé de brûler pour elle dans mon ame , m'interdisent de les inquiéter dans cette propriété sacrée.

Il faudroit d'ailleurs un volume plus considérable que celui que je me suis proposé de faire , pour discuter toutes les opi-

nions des Philosophes. Elles varient peut-être autant que les individus ; et ils ne forment point , il s'en faut de beaucoup , une secte homogène. Ils s'accordent pour détruire , mais ils sont très-divisés pour réédifier. A côté des anciens matérialistes , qui ne croient que ce qu'ils voyent et que ce qu'ils touchent , il paroît depuis quelque tems des *Idéologues* , qui , comme leur nom semble l'indiquer , ne doivent s'occuper que de ce qui , ni ne se voit , ni ne se touche. On ne sait au reste pas trop encore en quoi cette secte consiste ; elle est suivant les apparences , une branche des Métaphysiciens si connus dans la révolution , et dont les rêves creux ont servi quelquefois à nous égayer , au milieu de tant de sujets de nous attrister.

Rabelais raconte comment Pantagruel



et Panurge abordèrent dans le royaume de *Quintessence*, dont la reine *Entéléchie* (vieux terme de la Philosophie d'Aristote), guérissoit tous les maux avec des paroles, auxquelles personne n'entendoit rien. Ses sujets et ses courtisans s'appelloient *Abstracteurs*, parce qu'ils faisoient abstraction de tout ce que le reste du monde savoit, pour ne s'occuper que de ce qu'ils croyoient savoir. Les voyageurs virent la reine à son grand couvert. Elle ne se nourrissoit que d'*idées* singulières, qu'on lui servoit toute digérées. Les *Idéologues* viennent sans doute de ces régions-là.

Un travail plus utile, ou du moins plus curieux que celui de récapituler les illusions des Philosophes, a été de recueillir quelques-uns des traits de lumières, que la

révolution a jettés dans les replis du cœur humain. A cette époque à jamais mémorable, comme au grand jour du jugement, une grande *révélation* s'est opérée ; les hommes se sont montrés tels qu'ils étoient : tous les masques sont tombés. La séparation des bons et des méchans s'est faite. Le vice triomphant, que rien n'obligeoit plus à dissimuler ou à se contraindre, s'est montré dans toute sa laideur et avec toute sa férocité ; la vertu, quoiqu'isolée et abattue, a déployé toute sa force et a paru dans tout son éclat. Combien de gens, qui se croyoient versés dans la connoissance des hommes, ont été forcés de convenir qu'ils étoient encore novices dans cette science ? Avec quels effroyables scélérats nous vivions en société, sans nous en douter ? com-



bien étoient en honneur , et peut-être même en estime ! D'autre part , que d'hommes vertueux condamnés à l'obscurité et au mépris !

Je n'ai sans doute pas besoin d'avertir , que tout ce que je dirai , n'est relatif qu'à l'état de la France avant le 18 *brumaire* , qui a incontestablement commencé une nouvelle ère dans la révolution , et en a fait cesser une des plus étranges bigarrures ; je veux parler de cette soumission constante jusques alors de nos armées , pour les ordres de quelques misérables avocats. Aucune Histoire ne présente l'exemple d'une telle docilité. Les avocats avoient à la vérité écrit sur leur papier , *que la force-armée est essentiellement obéissante* ( 1 ). Rien n'est cependant

---

(1) Constitution de l'an III.

plus contraire à l'essence de la force, que l'obéissance. Le 18 brumaire a changé cet ordre contre nature. Les choses ont dès lors commencé à reprendre leur place, et par une suite nécessaire, des principes de justice et de modération ont succédé tout à coup aux maximes de la tyrannie la plus vétilleuse. J'ai entendu de ces gens, qui parlent sans réfléchir, et le nombre n'en est pas petit, dire qu'ils craignoient le gouvernement militaire; mais celui sous lequel ils vivoient étoit-il bien civil? Parmi tous les phénomènes que présente le cœur humain, celui-là n'est pas le moins surprenant, que des guerriers accoutumés aux grandes scènes de carnage et de dévastation, soient plus accessibles aux sentimens de justice et de générosité, que des hom-



mes élevés dans une profession obscure à la vérité, mais qui sembloit ne devoir pas faire contracter à leur ame, des habitudes dures et féroces.

Il me reste peut-être quelque chose à dire sur d'autres ouvages, qui traitent du même sujet que celui-ci, et qui ont paru depuis peu de tems. M. Mallet-du-Pan s'est occupé de cette matière dans un article de son *Mercure britannique*. Ce n'est qu'un simple essai, où il indique le plan à suivre pour la traiter à fond. Il contient au reste des anecdotes curieuses.

Ce que nous avons de plus étendu et de plus digne de remarque là-dessus, est un petit écrit de M. Rivarol, extrait de son discours sur l'universalité de la langue française. Il accuse François-

Neufchâteau d'en avoir arrêté long-tems la publication. En ce cas, François-Neufchâteau auroit eu grand tort. Si j'avois l'honneur d'être ministre de l'intérieur, et que pour le perfectionnement et l'amélioration de l'espèce humaine, je voulusse propager les principes de l'Irréligion et de l'Athéisme, j'aurois soin de faire multiplier les éditions de l'ouvrage de M. Rivarol. Les Philosophes les plus déhontés n'ont rien dit de plus faux et de plus dangereux, que ce qui se trouve dans sa brochure, remplie d'idées subtiles, et écrite d'ailleurs d'un style si recherché et si obscur, qu'on seroit tenté de la prendre pour un recueil d'énigmes. Elle a fait grande sensation en Allemagne, suivant quelques papiers publics. Honneur à la pénétration des allemands !



Il laisse d'abord en suspend la question de savoir, si le genre humain a autant souffert des guerres de religion, que du premier essai du fanatisme philosophique. C'est être bien indulgent. Nous en traiterons plus bas, et nous ne nous y arrêterons pas ici.

M. Rivarol pose ensuite en principe, que Dieu présent dans l'ordre physique; est toujours absent dans l'ordre moral; que la nature n'a promis que le maintien du premier, et que c'est à nous à créer et à maintenir l'harmonie du second; ainsi ce sont les hommes qui ont fait le juste et l'injuste, et c'est à eux à conserver, comme ils pourront, cette distinction, la base de la sociabilité. Nous verrons plus bas que cette doctrine est la conséquence directe de l'athéisme; et qu'elle

est si perverse , que plusieurs athées ne l'avoueroient pas.

Suivant toujours M. Rivarol, pour faire intervenir Dieu dans l'ordre moral où il n'est pas, l'on a imaginé la religion. Or, observez bien que les Philosophes payens les plus illustres par leur savoir et par leur moralité, ont regardé l'opinion que la religion n'étoit qu'une invention de la politique, comme toute aussi impie que celle qui nie l'existence de Dieu. Pour justifier la sienne, M. Rivarol prétend que *toutes les religions ont un commencement et des dates.*

Ceux qui ont fouillé avec le plus d'intrépidité et de succès les mines de l'antiquité, n'ont jamais pu arriver à ce commencement et à ces dates; et puisque M. Rivarol en sait plus qu'eux là-dessus,



nous le priérons de nous dire , qu'elle est le commencement et la date de l'Islamisme , ou de la religion connue aujourd'hui sous le nom de Mahomet. S'il nous renvoyoit par hasard à l'époque de ce prophète , il seroit démenti par lui-même , qui ne se donna point pour l'auteur d'une religion nouvelle , mais seulement comme le réformateur de l'ancienne religion de l'Arabie. Il en fut de même de Zoroastre , le restaurateur du culte antique des Sabéens. Les savans ont retrouvé plusieurs des rites prescrits par Moïse , bien long-tems avant qu'il donna sa loi. Les institutions de Numa existoient précédemment dans l'Etrurie ou le Latium. Jesus-Christ lui-même déclara d'une manière bien précise qu'il venoit accomplir la loi et non la détruire.

Si nous pénétrions dans les contrées les plus éloignées de l'Orient , dans l'Inde , à la Chine et en Tartarie , nous trouverions que l'origine des religions qu'on y professe est tout aussi inconnue, que celle des cultes dont nous avons déjà parlé (1). Il est à remarquer qu'on trouve en eux des signes de conformité, qui semblent indiquer qu'ils partent tous d'une source commune; signes , soit dit en passant , qu'on fit remarquer dans une des séances de l'institut , comme une preuve de la fausseté de toutes les religions , parce que en effet il est bien plus aisé d'en imposer à l'univers entier , qu'à un membre de l'institut.

---

(1) Je n'ai pas besoin de prévenir que je ne parle ici de la religion , que dans ses rapports avec l'ordre civil , pour lequel une religion quelconque est toujours nécessaire.



Il n'en est pas moins vrai que la religion a présidé à la naissance du monde et à la formation de la société. Elle y jeta les premières semences de la civilisation, qui ont fructifié plus ou moins, suivant que la religion a conservé plus ou moins de sa pureté primitive. Le degré de civilisation le plus parfait, ou l'espèce humaine soit jamais parvenue, et dont l'histoire nous retrace la mémoire, est sans contredit celui où se trouvoit l'Europe depuis environ un siècle avant la révolution française ; et c'étoit incontestablement l'ouvrage du christianisme, de l'aveu de Montesquieu et de J.-J. Rousseau, comme nous le verrons ailleurs.

Il s'ensuivroit du système de M. Rivarol, que l'homme ne seroit point fait

pour la société, puisqu'il ne renfermeroit point en lui-même les dispositions nécessaires pour la maintenir, et qu'on auroit besoin pour l'empêcher de s'écrouler, de lui donner des appuis étrangers à sa nature. Tandis qu'au contraire dès qu'il est prouvé, autant par l'expérience que par la raison, qu'une société ne sauroit subsister sans religion, il est évident que le sentiment religieux fait partie des affections qui rapprochent l'homme de ses semblables, et qui enfantent les vertus propres à lui faire trouver dans cette réunion, la paix et le bonheur.

La théorie philosophique qu'a adoptée M. Rivarol est celle de toutes les tyrannies et de tous les forfaits, comme nous le ferons voir. Elle a été sur-tout  
celle



celle des révolutionnaires français, qui ont cru constamment pouvoir légitimer l'injustice et l'oppression, en les érigeant en loi. Ce mot, qui présente l'idée de ce qu'il y a de plus saint et de plus respectable parmi les hommes, dont il est à-la-fois le guide et l'appui, en sanctionnant l'expression de ce sentiment intérieur, qui les porte au bien et les détourne du mal, est devenu l'instrument le plus sûr et le plus actif de leurs bourreaux, dont il a consacré en quelque sorte les crimes et la férocité. Cela ne pouvoit être autrement dans le système que je combats. En niant qu'il y ait par la nature une distinction réelle entre le bien et le mal, la force et la violence devenues légitimes demeurent maîtresses absolues et créent suivant leur caprice le

juste et l'injuste ; tandis qu'elles doivent trouver leurs contre-poids dans les sentimens moraux et religieux, qui sont par là même la sauve-garde de la sûreté et de la liberté tant publiques qu'individuelles.

Ce qui fait qu'on est exposé à prendre le change là-dessus, c'est que nous sommes nés dans une société toute formée, et que nous ignorons communément les élémens dont elle est composée ; il ne nous paroît presque pas possible, qu'on parvienne à la dissoudre. La cause qui l'a formée quoiqu'affoiblie, agit toujours sourdement, et l'édifice bien qu'ébranlé se soutient encore par son propre poids.

Nous avons pourtant fait un essai bien effrayant de l'état horrible, où la société seroit plongée si les principes de justice



et de moralité , dont la religion est la base, venoient à disparoître en entier. Qui peut même considérer sans une espèce de frémissement, ce que deviendrait le peuple en France, s'il étoit privé totalement des instructions religieuses, les seules qui soient à sa portée, et lorsque celles qu'il conserve encore seroient éteintes avec la génération des pasteurs, de qui il les a reçues. La superstition la plus honteuse et la plus avilissante prendrait la place de la religion; et ses ministres seroient remplacés par de misérables prédicans, pareils aux Schamans de la Sibérie.

Les Philosophes n'ont point été alarmés de ces conséquences, quelques évidentes qu'elles soient (1). Ils n'ont pas

---

(1) Frédéric II les appercevoit bien, lorsqu'il écrit

craint de risquer le repos du monde , pour essayer leurs vaines théories, et de hasarder des expériences, dont rien dans le passé ne pouvait garantir le succès. Comme le reptile qui séduisit nos premiers parens , ils ont voulu faire croire aux hommes , qu'ils deviendroient par leur moyen des êtres extraordinaires , que la science entière du bien et du mal se derouleroit à leurs yeux , et qu'ils arriveroient à une perfection, dont la Philosophie seule possédoit les secret. Les hommes ont souri à ces éblouissantes promesses , et ont succombé d'autant plus facilement à la tentation , qu'elle

---

voit à Voltaire, « que quand les Philosophes par-  
» viendroient à fonder un gouvernement , au bout  
» d'un demi siècle , le peuple se forgeroit des supers-  
» titious nouvelles , et attacherait son culte à un  
» objet quelconque , qui frapperait les sens , etc. »  
*Lettre du 13 août et 13 septembre 1766.*



flattoit leurs passions les plus impérieuses et les plus exigeantes. La providence irritée a aveuglé leurs cœurs , et a paru se complaire à donner le spectacle des excès , dont étoient capables l'orgueil et la présomption humaines , abandonnés à eux-mêmes. Alors le vertige s'est emparé de toutes les têtes , et la féroacité de tous les cœurs. La Philosophie a tenu parole en partie : elle nous a fait voir et entendre des choses, qu'aucun siècle n'avoit ni vues , ni entendues. Le mauvais principe qu'elle avoit déchaîné a bouleversé la terre par ses fureurs : des crimes inouis jusqu'alors l'ont épouvantée. En voyant par quelles funestes illusions la Philosophie les avoit séduits , les hommes sont demeurés dans la stupeur ; quelques - uns seulement se sont sou-

venus, qu'il est écrit : *Je détruirai la sagesse des sages , et je rejetterai la science des savans. Où sont maintenant les sages ? où sont les docteurs ? Que sont devenus ceux qui recherchoient les sciences de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde* (1) ?

---

(1) *Paul. ad Corinth. I. Cap. I. V. 19 et seq.*

---



---

DE L'INFLUENCE  
DE  
LA PHILOSOPHIE;  
SUR  
LES FORFAITS  
DE  
LA RÉVOLUTION.

---

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA PHILOSOPHIE AVANT LA RÉVOLUTION;

---

CHAPITRE PREMIER.

*Origine de la Philosophie. Révolution  
qu'elle a éprouvée.*

L'ÉTRANGE profanation que l'on fait  
depuis quelques années, des mots les

A

plus respectables , par les choses qu'ils expriment , avoit commencé par celui de *Philosophie*. Si l'on nous a débité les extravagances les plus plates et les plus atroces au sujet de la Liberté et de l'Égalité ; il n'a pas tenu à certaines gens , que la Philosophie qui signifie *l'amour de la sagesse*, ne soit devenue *l'amour de la folie*. Elle enseigna d'abord aux hommes leurs rapports avec Dieu , les relations sociales qui les lioient entr'eux, les devoirs qu'elles leur imposoient. La science de la nature , les arts si utiles à l'humanité , étoient aussi de son ressort. Les prêtres de l'Égypte , de la Chaldée , et ceux des peuples Celtiques , sont les premiers qui aient porté le nom de Philosophes. Dans la Grèce , la Philosophie se divisa en plusieurs sectes. Celle de Pythagore est la plus ancienne comme la plus fameuse.

Pour réprimer la fougue des passions et écouter avec calme les inspirations de



la sagesse, ces anciens Philosophes s'imposèrent des règles très-pénibles et très-austères. Ils se distinguèrent sur-tout par leur piété envers les Dieux, et par leur amour pour leurs semblables. Plusieurs d'entr'eux donnèrent des loix à différens pays.

Cet âge d'or de la Philosophie ne fut pas de longue durée, surtout dans la Grèce. Elle y dégénéra à tel point, que les Philosophes ne furent plus que des sophistes ou de vains discoureurs. Quelques-uns tuèrent la vertu à force d'en parler; d'autres ruinèrent le mœurs et les loix par les maximes funestes, qu'ils accréditèrent.

La Philosophie de la Grèce qui passa à Rome, lors du déclin de la République, en précipita la chute. Elle se perdit sous les ruines de l'Empire.

Dans le moyen âge, on donna le nom de Philosophie, au petit nombre de connoissances que l'on possédoit. Les Phi-

losophes d'alors s'agitoient beaucoup dans les écoles sur des disputes de mots, qu'ils n'entendoient pas la plupart du tems. Le titre de Philosophe passa ensuite, avec beaucoup plus de raison, à des hommes à jamais célèbres, qui se distinguèrent par de grandes découvertes dans les sciences.

Mais la Philosophie qui avoit étendu son domaine jusques à la morale, s'occupoit peu de la politique, ou de ce qui concerne le gouvernement des Etats. Elle ne songeoit pas sur-tout à les bouleverser, en détruisant les institutions religieuses, qui en sont la base principale.

Ce n'est pas qu'on n'eut vu par intervalle quelques hommes afficher des opinions qu'ils croyoient hardies, soit pour se donner la gloire facile de mépriser ce que tout le monde révere, soit pour se délivrer d'un frein, qui gênoit leurs desirs dérégles. Mais ces hommes furent à peine remarqués, et ils ne laissèrent



après eux, qu'une mémoire flétrie. On leur donna, dans le siècle passé, le nom *d'esprits forts*, que La Bruyère par une sagacité, dont l'expérience a prouvé la justesse, vouloit changer en celui *d'esprits foibles*.

Deux évènements du siècle de Louis XIV contribuèrent aux progrès de l'irreligion, en fournissant des prétextes à ses déclamations. Ce Prince trompé par des intrigues de cour, absolument étrangères à la religion, se laissa entraîner à révoquer l'Edit de Nantes. (1) On vit paroître alors, coup sur coup, une foule de loix si oppressives, qu'il ne falloit rien moins que la tyrannie des Philosophes, pour les faire oublier. Des évêques dirigés plutôt par un zèle aveugle, que par la charité chrétienne, en sollicitoient ou en pressoient l'exécution. Hélas! ils

---

(1) Voyez les éclaircissemens sur les causes de la Révocation de l'Edit de Nantes, par Rhulière.

ne savoient pas qu'un siècle s'écouleroit à peine, qu'une oppression, plus terrible encore, que celle dont ils se rendoient les complices, s'appesantiroit sur le clergé catholique. Le zèle incorruptible qui m'anime pour la vérité, et la haine implacable que j'ai vouée à toutes les espèces de tyrannie, m'ont dicté cette réflexion; je voudrois sur-tout qu'elle porta la terreur dans l'ame de tous les oppresseurs, et la déchira sans cesse par la certitude de leur châtiment, quelqu'éloigné qu'il puisse être.

Parmi les malheureux proscrits qui furent, à cette époque, forcés de quitter le sol de la France, il y avoit des hommes illustres, autant par leurs talens que par leurs vertus. Ils crurent pouvoir demander compte, au monarque qui les rejettoit si inhumainement du sein de leur patrie, de l'abus qu'ils croyoient qu'il avoit fait de sa puissance. Ils cherchèrent quelles étoient les véritables li-



mites de son autorité, et si elle pouvoit étendre son empire jusques sur les consciences. La plupart d'entr'eux trouvèrent un asyle en Angleterre et en Hollande, dont les révolutions récentes avoient mis en vogue les discussions politiques, et dont la forme de gouvernement laissoit la liberté de tout dire.

L'autre abus de l'autorité, qui contribua puissamment à en affoiblir les ressorts, furent les persécutions qu'entraîna la bulle *unigenitus*, qu'on appella *constitution*, mot terrible pour la France, puisque par une fatalité singulière et dans des sens bien différens, il a servi à la tourmenter au commencement et à la fin du même siècle. Les ennemis de la bulle, inférieurs en crédit à ses partisans, les surpassoient de beaucoup en lumières et en talens. Ils leurs livrèrent les attaques les plus vigoureuses, dans lesquelles ils examinoient sur-tout les droits des puissances qui les opprimoient.

Cette *résistance à l'oppression*, loin de nuire à l'humanité, lui auroit été très-profitable, si se contentant d'attaquer l'abus de l'autorité, l'on n'eut jamais attaqué l'autorité même. C'est pourtant ce qui arriva avec le tems. Bayle fut un des premiers ou des plus célèbres, qui jetta dans les discussions politiques et religieuses des sophismes et son pyrrhonisme. On peut le regarder comme le fondateur de cette secte d'audacieux et d'imprudens novateurs qui ont flétri le nom de la Philosophie, en se l'appropriant.

Voltaire né dans le feu des disputes de la bulle, en saisit tout le ridicule, et son esprit malin sut bien le faire ressortir. Il rendit licentieux l'esprit de liberté, qu'il avoit humé en Angleterre, et par ses talens, sa hardiesse et sa longue vie, il mérita de devenir le chef et le patriarche de la philosophie moderne. Tous les hommages de la secte s'adressèrent exclusivement à lui, et bien qu'aujourd'hui



la *raison philosophique* ait de beaucoup excédé les limites, dans lesquelles il auroit désiré de la contenir, il n'en figure pas moins au premier rang des héros de la Philosophie. Aussi pour en connoître les véritables dogmes, c'est dans les ouvrages de Voltaire et sur-tout dans les notes dont ses éditeurs les ont ornés, que nous les chercherons. Ces notes où les disciples ont prétendu rectifier, et ont outré quelquefois les idées de leur maître, renferme ce que la Philosophie moderne a enseigné, en politique, de plus pernicieux et de plus extravagant. Nous aurons occasion d'en parler plusieurs fois.

Mallet-du-Pan prétend que les Voltaire, les Rousseau, les d'Alembert, les Diderot, les Helvétius, tous ces hommes en un mot plus ou moins célèbres, qui ont figuré sous les bannières de la Philosophie, ne formoient point une secte homogène, qu'ils n'avoient point un corps

de doctrine, ni un but uniforme, et que leur objet n'étoit point de renverser le culte et les loix. Je ne suis point en cela de l'avis de M. Mallet.

Je veux bien croire que Voltaire, qui avoit la puérile vanité de rivaliser avec les grands, et la bassesse de flatter les courrisans les plus corrompus de son tems, et qui, en voulant à quelque prix que ce fut, attirer ce qu'il appelloit *les honnêtes gens*, à la Philosophie, (1) déclaroit qu'il n'aimoit pas *le gouvernement de la canaille*, (2) ne se seroit pas plus accommodé de celui de Marat et de Roberspierre que de celui de Treillhard ou de La Réveillère.

L'état des choses, à l'époque où il vivoit, ne pouvoit lui faire entrevoir

---

(1) Correspondance de Voltaire et de d'Alembert, 13 Février 1764.

(2) Correspondance avec le Roi de Prusse, 28 Octobre 1773.



comme possible, une révolution, que ceux-là même qui en sont les témoins ont de la peine à croire; à lui sur-tout, qui dit quelque part, avec assez de raison, qu'on ne détrône que les imbécilles.

Je suis persuadé encore que l'ame sensible et vertueuse de Rousseau, qui, dit-on, n'eut pas voulu d'une révolution souillée par une seule goutte de sang, auroit versé des larmes amères sur le 2 Septembre, la loi des suspects ou des otages, les proscriptions privées ou en masse, les déportations et tous les assassinats arbitraires, qui ont dévasté ou ensanglanté le sol de la France. Mais il n'en est pas moins vrai, que Voltaire en jettant le ridicule sur toutes les institutions civiles et religieuses; que Rousseau en déclamant contre l'inégalité des conditions, ( mal nécessaire des sociétés civiles, si toutefois c'en est un ); en répandant dans ses ouvrages des maximes sur la propriété, qui ont servi de texte

aux amplifications jacobiniques; qu'Helvétius en enseignant le matérialisme; que Diderot en abrégant toute la doctrine philosophique dans cet énergique axiôme, *qu'il falloit que le dernier des rois fut étranglé avec le boyau du dernier des prêtres*; que le système de la nature enfin, en voulant chasser de l'univers, l'être qui en est l'ame et le directeur, ont rendu tous les esprits inquiets et turbulents, empreint dans les ames l'égoïsme et l'immoralité, et réveillé ces passions féroces, dont nous avons recueilli les fruits ensanglantés.

Dans une secte qui faisoit essentiellement profession de ne rien croire, l'uniformité des dogmes étoit inutile. En attaquant l'édifice l'un par le fondement, l'autre par les toits, d'autres encore par les côtés, les Philosophes alloient tous uniformément à leur but, qui étoit la destruction. Ça été encore celui d'une autre secte née de la Philosophie, bien que les



Philosophes veuillent par fois la renier ;  
je veux parler de celle des Jacobins.  
Nous verrons ailleurs en quoi ils diffèrent  
et en quoi ils s'accordent. Prouvons pour  
le moment que le but principal des Phi-  
losophes étoit de détruire.

La Harpe, dans le tems où il figuroit  
encore parmi eux, convenoit que Vol-  
taire, Rousseau, Mably, Helvétius ne  
voyoient de ressource que dans une ré-  
volution totale. Helvétius n'espéroit rien  
que de la conquête ; il ne nous croyoit  
pas dignes d'une guerre civile. Mably se  
fâchoit sérieusement contre ceux qui  
applaudissoient quand on faisoit une ré-  
forme. *Tant pis, disoit-il, si l'on fait  
quelque bien ; cela soutiendra quelque  
tems la vieille machine qu'il faut ren-  
verser.* (1)

Écoutons Voltaire lui-même. *Si vous*

---

(1) Notice des *Mém. de Massillon*, *Espr. des  
Journ. Janv. 1793* pag. 79.

*voulez avoir de bonnes loix, brûlez les vôtres et faites-en de nouvelles.* (1)

On n'auroit pas mieux conseillé à l'hospice de Charenton. C'est cependant au pied de la lettre ce que l'on a fait. Voltaire, dont l'esprit mobile et léger étoit incapable de donner aux matières graves le degré d'attention qu'elles méritent, prononçoit sur la législation, comme sur une épigramme et sur un madrigal. Il n'y a rien de plus misérable, que ce qu'il a écrit à ce sujet, et que dans l'édition de ses *Œuvres*, on a étalé sous le titre pompeux de *politique et de législation*.

Il a été un de ceux qui ont le plus

---

(1) *Dictionn. Philosoph. vo. Loix, Sect. I.* « Des » deux puissances, lui écrivoit d'Alembert, il faudroit » que la spirituelle fut mise à nu comme la main, mais » il faudroit aussi que la puissance temporelle ne fut » qu'honnêtement vêtue et non pas affublée de cou- » vertures. 6 Avril 1773. C'est avec une telle bassesse d'expression, que ces grands réformateurs se communiquoient les idées qu'ils avoient conçues pour le bonheur.



contribué à accréditer l'opinion absurde et funeste, que les loix, qui ne sont que le résultat du caractère, des mœurs, des habitudes des peuples et des révolutions qu'ils ont éprouvées, pouvoient être l'ouvrage arbitraire de ceux qui les gouvernent. (1) D'après un tel système, l'expérience et l'observation, les seules indications justes qu'on puisse avoir des besoins des hommes, ne comptent plus pour rien, et de soi-disant législateurs s'arrogent impudemment le droit de les maîtriser, de les tourmenter suivant leurs caprices. Nous reviendrons encore sur cette illusion de la Philosophie moderne, digne fruit de son ineptie et de son orgueil.

Ceux qui les premiers, prirent le titre modeste d'*amis de la sagesse*, car c'est

---

(1) Partout où il ne voyoit pas des loix écrites, il prétendoit qu'il n'y en avoit pas, comme il ne trouvoit pas de civilisation, là où il n'y avoit ni Bibliothèques, ni Poètes, ni Théâtres, etc.

ce que signifie le mot de Philosophe , comme tout le monde sait , n'en agirent pas ainsi. Avant de prescrire des loix aux hommes, ils commencèrent par en étudier les habitudes et les inclinations. Ils adoucirent ce qu'elles avoient de dur et de féroce , en leur apprenant à maîtriser leurs passions et à les soumettre au joug des loix qu'ils leur imposèrent; et en les habituant à reconnoître d'autres règles que celle d'une volonté intraitable. Les hommes parvinrent à vivre entr'eux sans se nuire , et ce rapprochement servit à développer les affections douces et bienfaisantes , dont ils portoient le germe dans leur cœur. La Divinité elle-même vint sanctionner ce grand ouvrage de la civilisation de l'espèce humaine , et la religion fut comme le feu central de l'ordre social , dont il anima toutes les parties.

Les Philosophes modernes ont marché en un sens tout opposé ; aussi les effets qu'ils ont produits ont été bien différens.



différens. Ce n'est pas pour les hommes tels qu'ils sont, mais tels qu'ils les concevoient, qu'ils ont travaillé. Ils ne se sont pas mis en peine, si ce qu'ils appellent *leurs principes*, pouvoit leur convenir, mais seulement s'ils auroient le pouvoir de les y assujettir. *L'obéissance ou la mort*, est la seule alternative qu'ils leur aient présentée. C'est contre la religion principalement qu'ils ont dirigé tous leurs efforts. Comment eussent-ils pu bouleverser l'ordre social, s'ils n'avoient commencé par en détruire la base? Outrage de tout genre, persécution aussi constante qu'atroce, meurtres, pillages, incendies, proscriptions, tout a été mis en usage, pour soulever les obstacles qui s'opposoient à l'exécution de leurs desseins. Ils ont tout détruit, tout bouleversé; ils ont mené les hommes à l'immoralité par l'irreligion, à l'irreligion par l'immoralité. C'en étoit fait de l'espèce humaine, sans l'influence secrète que conservoit la re-

ligion et la tenacité des anciennes habitudes, qu'on n'avoit pu effacer d'un seul trait. Elles ont arrêté en partie les ravages des tempêtes, que les Philosophes avoient déchaînées, en lâchant la bride à toutes les passions. Leur orgueil n'a cependant point été déconcerté par les volcans qui se sont échappés de la terre entr'ouverte; et assis sur des ruines et sur des cadavres, ils n'ont cessé de crier, *périssent l'Univers plutôt qu'un seul de nos principes!*

---



C H A P I T R E I I.

*D'une erreur fondamentale de la  
Philosophie.*

J'AI dit dans le chapitre précédent, que les Philosophes, dans leurs sublimes et salutaires réformes, avoient en vue des hommes non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils les ont conçus. C'est ici une de leurs erreurs fondamentales, et qui mérite d'être remarquée. Les Philosophes ont posé en principe, que l'homme étoit naturellement bon. Ce n'est pas que la plupart d'entr'eux, qui au besoin serviroient de preuve du contraire, se souciaient beaucoup, que ce principe fut vrai ou faux. Mais dans l'intention où ils étoient d'abattre toutes les loix existantes, et d'anéantir sur-tout les institutions religieuses, il falloit faire croire que c'étoit elles qui avoient perverti la bonté naturelle des hommes; et qu'une fois que

par les efforts de la Philosophie, la vieille rouille de leurs préjugés et de leurs opinions seroit dissipée; qu'ils ne seroient plus bridés ni par loix, ni par mœurs, ni par religion, leur beauté native paroissant dans tout son éclat, éblouiroit tous les yeux, et la langue n'auroit plus de termes capables d'exprimer le bonheur, dont la Philosophie les auroit gratifiés.

L'opinion des Philosophes est donc à-peu-près unanime sur la bonté naturelle de l'espèce humaine. Rousseau qui se plaignoit sans cesse de cette espèce si bonne, fut obligé, à ce qu'on assure, pour se tirer d'affaire, de dire que *l'homme étoit bon, mais que les hommes étoient méchans*. Cette distinction dont la niaiserie excède toute mesure, fut citée un jour au Conseil des Anciens, sans que celui qui la répéta, la comprit probablement mieux que celui à qui on l'attribue. Il n'y a pas jusques à Condorcet, qui ne trouvât que les hom-



mes sont de très-bonnes gens. « Vous » avez grande raison de dire , lui écri- » voit un jour Voltaire, qu'on a souvent » exagéré la méchanceté de la nature » humaine (1) ». Et ce qui mérite d'être remarqué, c'est que pour prouver que l'homme n'est pas aussi méchant qu'on le dit, Voltaire citoit, *cette prodigieuse multitude de maisons de charité qu'il a bâties* (2). S'il n'étoit pas démontré par les monumens les plus authentiques, que c'est la religion qui a construit, doté, entretenu et desservi ces maisons, on ne sauroit le contester aujourd'hui, qu'on les a vu disparoître, au moment où la Philosophie a écarté la main puissante, qui en étoit l'unique appui. Nous verrons dans l'instant, d'après Voltaire même, combien il faut rabattre de cette bonté innée des hommes. Rappelons auparavant un autre rêve des Philosophes.

---

(1) *Corresp. gen.* 1 Fevr. 1772.

(2) *Dict. Philosoph. vo. Charité, Hopitaux.*

---

### CHAPITRE III.

#### *De la perfectibilité de l'espèce humaine.*

LA perfectibilité de l'espèce humaine est encore un des termes du grimoire philosophique, sur lequel il est essentiel de s'arrêter un instant. Cette perfectibilité est aussi chimérique, que la bonté native que les Philosophes lui ont si libéralement accordée. C'est sur-tout dans les ouvrages de Condorcet que le système de cette perfectibilité a été développé. Il y dit des choses si extraordinaires, qu'on croiroit que c'est plutôt la démence que la perfection, où les hommes peuvent arriver, qu'il a voulu prouver.

Les partisans de la perfectibilité humaine, en retraçant les grandes découvertes, que quelques hommes d'un génie vraiment étonnant, ont fait dans les



sciences de siècle en siècle, en concluent que ces découvertes pouvant s'aggrandir chaque jour, il n'est pas de limites qu'on puisse assigner aux progrès de l'esprit humain. Ses lumières, suivant eux, en se répandant dans toutes les classes de la société, doivent en assurer la gloire et le bonheur. Car plus les hommes, ajoutent-ils, sont éclairés, plus ils sont libres, et plus ils sont libres, plus ils sont heureux.

Tout cela n'est qu'un rêve de l'orgueil philosophique. Quelque prodigieux que paroissent les progrès que l'on a faits dans certaines sciences, que sont-ils en comparaison de ceux qui restent à faire? partout l'esprit humain rencontre des preuves de son impuissance. A peine lui a-t-il été accordé de lever quelque coin du voile qui enveloppe la nature; il feroit de vains efforts, pour le tirer en entier. La plus grande partie des hommes n'ont ni le tems ni les moyens de se livrer à

cette stérile occupation. Car c'est une des grandes méprises des Philosophes, d'avoir pris la perfectibilité de quelques hommes, pour celle de la masse entière. La nature a été plus sage que les Philosophes, en n'accordant qu'à un très-petit nombre d'individus, ces facultés merveilleuses qu'on prône peut-être plus qu'elles ne valent. Que deviendrait en effet la société, qui ne peut subsister que par les soins continuels de tous ses membres, à pourvoir à ses besoins les plus pressans, si tout le monde alloit être astronome, chymiste, géomètre, peintre, architecte, poète, orateur, etc. ?

Les sciences et les lettres sont la parure de la société, et n'ont sur son bonheur qu'une influence très-légère et même très-problématique. Elles n'ont rien de commun sur-tout avec la liberté; car partout elles n'ont commencé à prospérer, que lorsque la liberté a été chancelante.



Elles n'ont sur-tout jamais été florissantes que dans les Etats dont la paix, la tranquillité, l'aisance et les richesses, permettent qu'il y ait d'un côté des oisifs, qui s'occupent de ces superfluités, et de l'autre des riches, qui y attachant quelque prix, aient les moyens de récompenser ceux qui les ajoutent à leurs autres jouissances. Mais cette espèce de luxe, comme toutes les autres, n'est qu'une insulte à la misère publique, dans le tems des grandes calamités, lorsque la multiplicité des malheureux et l'image déchirante des maux qu'ils éprouvent, doivent absorber toute notre sensibilité.

Les jouissances qui résultent de la culture des sciences, sont renfermées dans un cercle très-borné, et s'étendent rarement au-delà de ceux qui les cultivent. Elles ne descendent jamais aux classes moyennes, et sont tous subalternes de la société. Le sort des hommes n'en est pas pour cela plus à plaindre. Car on ne

voit pas que lorsqu'on croyoit que c'étoit le soleil et non la terre qui tournoit, les affaires allassent plus mal dans ce monde; et depuis qu'on s'est assuré du contraire; qu'on a changé la nomenclature de la chymie; que les géomètres ont fait, dit-on, tant de sublimes découvertes, les plus habiles calculateurs d'entr'eux seroient en peine d'indiquer de quelle quantité est augmentée la somme du bonheur, dont la triste humanité est susceptible.

Qui, hormis les Philosophes, ne voit pas, que ce qui est essentiel pour les hommes, ce sont des soulagemens aux besoins et aux maux qui les assiègent de toute part, et non des physiciens qui les amusent, ou des sophistes qui les trompent? Il ne suffit pas pour le bonheur de la société, que ses membres se supportent mutuellement et ne s'égorgent pas entr'eux. On ne remplit que la moitié de ses devoirs en s'abstenant du mal; on ne s'en acquitte en entier qu'en faisant



tous les actes de bienfaisance , qui sont en notre pouvoir. Nous verrons ailleurs que c'est l'esprit religieux seul , qui a su imprimer à l'ame cette activité généreuse qui va au-devant du malheur et de l'infortune. Les Lycées et les Instituts occupés d'objets si relevés , ne peuvent s'abaisser jusques à ces frivolités. Mais aussi, malgré tous les beaux parleurs, les génies vastes et sublimes qui les composent, il semble que sous le rapport de l'utilité, la moindre confrérie religieuse établie pour secourir quelqu'un des maux inombrables de l'humanité, est d'une toute autre importance pour elle.

La véritable perfection des hommes ne peut donc être que la perfection morale. Ce n'est pas celui qui est le plus éloquent , qui sait le plus de géométrie, de chymie, ou qui fait le mieux les vers, qui est le plus parfait ; c'est celui qui est le plus vertueux , le plus bienfaisant , qui aime le plus son pays et en respecte le

mieux les loix. Les règles sur lesquelles cette perfection est fondée, sont aussi anciennes qu'elle, elles dureront autant que lui; ce n'est ni dans les livres, ni sur l'airain, ni sur la pierre qu'elles sont écrites, c'est dans le fond de son cœur qu'il doit les retrouver. On en est sur-tout d'autant plus proche, qu'on est loin de la Philosophie et de ses maximes.

Ainsi, quand les Philosophes vous disent qu'ils veulent éclairer le peuple, cela signifie qu'ils veulent le corrompre. Un Philosophe, qui en vaut bien un autre, remarque avec beaucoup de justesse, *que c'est la seule humilité et soumission, qui peut effectuer un homme de bien. Il ne faut pas laisser, ajoute-t-il, au jugement de chacun, la connoissance de son devoir. Il le lui faut prescrire, non pas le laisser choisir à son discours; autrement, selon l'imbécilité et la variété infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des*



*devoirs , qui nous mettroient à nous manger les uns les autres, dit Epicures (1).*

Quel a été l'effet des prétendues lumières , que les Philosophes ont cru répandre parmi le peuple , en l'inondant de leurs verbiages , et en voulant le dresser dans l'art de leurs sophismes , sinon de lui apprendre à mépriser les anciennes institutions, chose très-facile au jugement de l'écrivain que nous venons de citer. Mais aussi il faut convenir qu'ils ont détruit les appuis de la morale, en rendant la conscience raisonneuse , et en substituant à des devoirs observés par sentiment, par tradition, par habitude, les règles incertaines de la raison humaine et des sophismes à l'usage des passions. Les hommes ainsi éclairés sont plus libres, parce qu'ils se débarrassent à leur gré

---

(1) *Montaign. Ess. Liv. II. , Chap. 12 , pag. 184. Edit. in-4.*

de tous les liens de la morale , et qu'ils  
secoient quand il leur plait le joug de  
tous les devoirs et de toutes les conve-  
nances sociales ; telle est l'espèce de li-  
berté que la Philosophie procure.

---



C H A P I T R E   I V.

*De la distinction du juste et de l'injuste suivant les Philosophes.*

EN laissant à une raison sophistique et orgueilleuse , le droit de fixer la nature des actions humaines , et de poser les limites , qui séparent le juste de l'injuste , il est évident que ces limites devoient souvent être confondues , et qu'en résultat les actions humaines devoient être indifférentes. Qui auroit droit de prononcer entre deux raisons qui se combattroient ? La raison du plus fort seroit nécessairement la meilleure. La raison , d'ailleurs , n'est point un principe , comme nous le verrons ailleurs ; mais seulement l'art de tirer des conséquences d'un principe établi. Elle ne peut donc prescrire des loix ,

défendre certaines actions et en commander d'autres. Ce pouvoir ne sauroit appartenir qu'à une autorité suprême , qui , dominant toutes les parties de la nature , sanctionne par l'organe de ses législateurs les vérités déjà écrites dans le cœur de tous les hommes.

Il n'y a donc pas de juste , ni d'injuste pour ceux qui , parvenus au dernier degré de licence , ont par une profession ouverte de l'athéisme , rejeté la base de toute moralité , et placé les hommes sous l'empire d'une désespérante fatalité , qui les précipite indistinctement dans le néant , sans frein pour le méchant et l'oppresseur , sans espoir , sans consolation pour le juste opprimé.

Quant à ceux qui moins effrénés en apparence , ont bien voulu laisser à l'auteur de toutes choses , une existence au moins provisoire , ils ont été assez embarrassés , lorsque par le secours seul de leur raison , ils ont voulu assigner les bases  
du



du juste et de l'injuste. Voltaire a discuté cette matière *ex professo*, dans un traité posthume de métaphysique, qu'il avait composé pour la marquise du Chatelet (1). En ne le publiant pas de son vivant, avoit-il craint de faire connoître des opinions, qui décèlent son embarras, et qui en se rapprochant de celles des athées, se trouvent en contradiction avec ce qu'il a enseigné dans plusieurs autres endroits ? Mais que faisoit une contradiction de plus dans des ouvrages qui en fourmillent ?

Quoiqu'il en soit examinons les principales maximes qu'il y établit. Le bien et le mal moral, la vertu et le vice ne sont en tout pays, que ce qui est nuisible ou utile à la société. Rien n'a été déterminé par Dieu, et les règles du bien et du mal diffèrent comme le langage et l'habillement. Il cite en preuve de cette assertion, que

---

(1) Voy. le tom. I. de la part. de ses ouvr., intitul. *Philosophie*.

nous sommes forcés de changer selon le besoin, toutes les idées que nous nous sommes faites du juste et de l'injuste. Un frère qui tue son frère est un monstre, celui qui le tue pour sauver la patrie est un homme de bien.

Qui ne voit la différence énorme qu'il y a entre ces deux actions, quoique semblables en apparence ? Tuer un homme paisible, qui suit les loix et ne fait tort à personne, c'est un assassinat. Une telle action est qualifiée crime dans les codes de tous les peuples. Quelle société pourroit subsister, si de telles actions y étoient permises ? Tuer celui qui se met en guerre contre son pays, soit en l'opprimant, soit en y portant le désordre, c'est un meurtre, qui n'est pas plus criminel que celui d'un tygre ou d'une panthère ? Qu'importe en effet, qu'une bête féroce n'ait que deux jambes, au lieu de quatre ? Les peuples ont bien su encore faire cette distinction. Charlotte Cordai eut eu des



autels chez les Grecs. Les assassins de Mallesherbes , de Lavoisier et de tant d'autres illustres et innocentes victimes , les proscripteurs de Pichegru et de Barthélemi , auraient été punis et voués à l'exécution publique.

Voltaire semble ensuite revenir à des principes plus justes , auxquels à la vérité il ne tient pas long-tems. Il y a cependant , dit-il , des loix naturelles , dont les hommes sont obligés de convenir , malgré qu'ils en aient. Comme Dieu a donné à certains animaux un instinct puissant , par lequel ils travaillent et se nourrissent ensemble , il a donné à l'homme certains sentimens , dont il ne peut jamais se défaire , et qui sont les liens éternels et les premières loix de la société , dans laquelle il a prévu que les hommes vivroient. Tels sont la bienveillance , qui agit toujours en nous , à moins qu'elle ne soit combattue par l'*amour-propre* , qui doit toujours l'emporter. Car un homme est toujours

porté à en assister un autre , *quand il ne lui en coute rien*. Voilà sans doute d'étranges conséquences et une bienveillance sur-tout très-économique. Elle est vraiment philosophique.

En faisant prédominer l'amour-propre, et en en faisant le directeur suprême de toutes les actions des hommes, ce ne sera plus l'utilité générale, comme il l'avoit d'abord dit, mais l'utilité privée qui décidera de leur moralité. L'égoïsme le plus vil et le plus criminel est la conséquence nécessaire d'un tel système.

Aussi s'objecte-t-il qu'il suivra de-là, que si l'on trouve son bien à déranger la société, à tuer, à voler, à calomnier, à se livrer à ses desirs effrénés, il sera permis de le faire. Il ne le nie point: toute la difficulté pour lui, consiste à savoir si celui qui prendra ce parti, aura les moyens de le faire impunément. Il faut, dit-il, que cet homme, voit s'il a cent mille hommes bien affectionnés à son service; en-



core risque-t-il beaucoup à se déclarer l'ennemi du genre humain. Il ne prévoyoit pas qu'il y auroit un jour un comité de salut public, des Rewbell et des Lépaux, qui au lieu de cent mille hommes à leurs ordres, en auroit un million. Ainsi c'est la force seule qui légitime les actions.

Le reste est plus curieux encore. La vue de ceux qui bravent les loix et qui sont d'ordinaire les plus misérables, l'orgueil naturel aux hommes et le frein le plus fort que la nature ait mis en lui, l'empêchera par la crainte du mépris public, d'être méchant. Ce n'étoit pas seulement la crainte de ce mépris, ajoute-t-il, c'étoit le goût de la vertu même, qui avoit fait celle des anciens sages.

Mais s'il n'y a pas de vertu ni de vice, l'estime pour l'une et le mépris pour l'autre, seront-ils autre chose qu'un préjugé insensé ? Quelle peut avoir été la vertu des anciens sages, si la vertu n'est qu'un phantôme ? et puis faire de l'orgueil la

passion la plus impérieuse, la plus tyrannique, la plus féroce, le frein des crimes qu'il engendre ?

Une saine éducation qui perpétue le sentiment de l'honneur, pivot de la société, et dont les plus corrompus ne peuvent se défaire, est la dernière ressource à laquelle il a recours. Philosophes qui, jusques dans la tribune nationale, avoient tonné contre l'honneur, voyez l'anathème que le plus illustre de vos oracles prononce contre vous ?

Mais je ne puis quitter cet ouvrage sans remarquer encore quelques maximes, qui prouveront l'excès de l'immoralité que la Philosophie a déversé sur les hommes.

Voltaire ose dire que les loix se contrarient si visiblement, qu'il importe assez peu, par quelles loix se gouvernent les hommes; mais ce qui importe beaucoup suivant lui, c'est que les loix une fois établies soient exécutées. Qu'importe



en effet qu'il y ait des loix de suspects, de confiscation, de guillotine, des otages, pourvu qu'on les exécute à la rigueur ? Les massacres et les autres forfaits qui peuvent en être la suite ne sont d'aucun intérêt pour la société. Malheur, dit-il encore, aux mouches qui tombent dans les filets de l'araignée ? malheur au taureau qui sera attaqué par un lion, et aux moutons qui seront rencontrés par des loups ? Telles sont les consolations qu'offrent à l'innocent opprimé ces philanthropes de la première classe, ces oracles infaillibles de la vérité !

Les éditeurs de Voltaire ont un peu rougi de cette doctrine de leur maître. Pour eux ils ne veulent pas qu'il y ait rien d'arbitraire dans les loix, qui doivent être fondés sur les droits de l'homme, droits si clairs, suivant eux, qu'il n'y a que les ignorans qui puissent les méconnoître. C'est la première fois qu'on entend parler de ces droits, devenus de-

puis si fameux, et dont les éditeurs de Voltaire semblent disputer l'invention à ceux qui se la sont attribuée dans la suite. Quoiqu'il en soit, on ne pouvoit assigner à la législation une base plus sûre ; car, depuis qu'on a découvert, publié, commenté les droits de l'homme, personne n'ignore combien les loix ont été justes, impartiales, humaines, tolérantes.

Ainsi s'agitoient en vain ces grands génies, pour chercher à la morale un autre fondement que celui qu'elle a eu de tous les tems, la volonté d'un Législateur suprême, qui défend le mal et ordonne le bien. La tentative de séparer la morale de la religion, fut faite ouvertement sous l'ancien régime, lorsque d'Alembert et Condorcet demandèrent par un Prospectus, un traité élémentaire de morale, tiré uniquement, de ce qu'ils appelloient les principes de la raison. Le Gouvernement d'alors n'est excusable d'avoir



toléré une pareille proposition, que dans l'espoir où il étoit sans doute, que le résultat serviroit à prouver l'impuissance de la Philosophie, pour changer les anciennes bases de la morale. Cette impuissance est aujourd'hui démontrée par les vains efforts que l'Institut fait pour cela depuis quelques années, et encore plus par l'immoralité, dont la rapidité effrayante a fait par intervalles, jeter des cris d'alarme, même à des Philosophes très-peu moraux.

L'orgueil, l'amour-propre, l'intérêt personnel, les droits de l'homme que chacun commente à son gré, la raison que chacun entend, comme il lui plaît, voilà jusqu'à présent les seules sources que la Philosophie ait pu indiquer des Devoirs de l'Homme. Par un délire bien étrange, elle veut donner pour guide à la morale des passions impérieuses, qu'elle est principalement destinée à contenir et à réprimer. C'est avec une

telle incohérence d'idées, avec des contradictions aussi évidentes que celles que contient le morceau de Voltaire que nous venons d'analyser, avec des maximes aussi dures et aussi féroces j'ose le dire, que celles qu'il avance, que les grands maîtres de la Philosophie ont traité ces matières, qui sont le fondement du bonheur de la société.

Ecoutez-les, ils ne vous parlent que de liberté, d'égalité, de justice, de bienfaisance, d'humanité et de tolérance. Jusques à eux tous les principes de la sociabilité ont été méconnus. Le monde qui dans leur système remonte à une antiquité, dont personne ne peut assigner les bornes, avoit croupi jusques à présent dans les ténèbres, et n'avoit pu découvrir les loix d'après lesquelles il doit se conduire. Cette grande révélation leur étoit réservée. Ils ont l'art de tout voir à travers cette obscurité impénétrable, dont l'esprit de l'homme est en-



veloppé. Ils regardent en pitié le reste des hommes. A les entendre ils vont tout perfectionner. *Ce sont de nouveaux cieux et une nouvelle terre*, qu'ils osent vous promettre (1). Malheur à vous si vous vous laissez séduire par les brillantes promesses de cet orgueil extravagant. Dans quel cahos, dans quelle confusion, dans quelles ténèbres vous allez tomber; sous quelle tyrannie, sous quelle oppression vous allez gémir. Ce sont les syrènes qui attirent les passans par la mélodie de leurs chants, pour les précipiter ensuite dans des gouffres effroyables; ou bien c'est Circé qui changeoit en animaux immondes, les imprudens qui cherchoient un asyle auprès d'elle.

---

(1) *Lett. de Volt. à d'Alemb.*, 18 Janvier. 1769.

---

---

## CHAPITRE V.

### *De la véritable nature de l'homme.*

QUAND on quitte les régions ténébreuses de la Philosophie , et que , mettant de côté tous les rêves qu'elle nous débite sur la bonté naturelle des hommes , on les considère tels que l'expérience les a montrés de tous les tems , la scène devient bien différente. Si l'on consulte l'Ecriture , on y verra que la malice de l'homme est très-grande , et que toutes les pensées de son cœur sont portées au mal de tout tems (1). Cette autorité dédaignée par les Philosophes , ne se trouve pas moins d'accord avec le

---

(1) *Genés. VI. 5.*



témoignage des anciens Sages, d'Aristote par exemple, qui dans un endroit de sa rhétorique, dit que *la plupart des hommes s'adonnent plus volontiers au mal qu'au bien* (1). Ce concert de Moïse et d'Aristote est d'autant plus remarquable, qu'assurément ils ne s'étoient pas copiés.

Si au lieu du témoignage des hommes, on ne s'arrêtoit qu'à celui des faits, la thèse soutenue par les Philosophes n'y gagneroit pas beaucoup, et l'on n'auroit besoin pour la détruire, que de leur opposer ce qui s'est passé sous leur règne.

Quel tableau que celui des excès auxquels les hommes se sont livrés de tous les tems, des cruautés, des outrages qu'ils se sont plus à exercer sur leurs semblables; des dégoûts, des calamités de toute espèce, dont ils ont tourmenté leur fragile existence et semé la courte carrière qu'ils avoient à parcourir ?

---

(1) *Pag. 208. Traduc. de Cassand.*

Voltaire a donc bien raison de dire, qu'il y a beaucoup de vérité et de philosophie dans la réponse que fit Jacob à Pharaon, qui lui demandoit quel âge il avoit; *j'ai, lui dit-il, cent trente ans, et ces jours de mon pèlerinage ont été courts et mauvais* (1).

Cette observation dérange un peu ce système de la bonté sans bornes, dont il avoit gratifié ailleurs l'espèce humaine. Mais là où il le détruit entièrement, c'est lorsque faisant dans son Dictionnaire Philosophique l'effrayante énumération des peuples qui se sont nourris de chair humaine, il prouve qu'il en est très-peu, qui ne se soient souillés de cette dégoûtante horreur (2). Mais ce qui sera

---

(1) *Génés. XLVII. 9.*

(2) *Art. Antropophages.* Un autre Philosophe a remarqué que la coutume de se nourrir de la chair des hommes a été répandue sur toute la terre. *Recherches sur les Améric. . tom. 1, pag. 261.*



plus piquant , que de relever les contradictions habituelles des Philosophes , c'est de leur opposer un d'entre eux , qui par le rang qu'il occupoit et la pénétration de son esprit , avoit tout à-la-fois l'occasion et les moyens de bien connoître les hommes et même les Philosophes. Aussi prenoit-il quelquefois la liberté de persiffler ces derniers sur la bonne opinion, qu'ils affectoient d'avoir de l'humanité, et sur l'orgueilleuse prétention qu'ils affichoient, de vouloir la guérir de ses vices. « Je vous  
» félicite , écrivoit à Voltaire le grand  
» Frédéric, de la bonne opinion que  
» vous avez de l'humanité. Pour moi qui  
» connoit beaucoup cette espèce à deux  
» pieds , sans plume , par les devoirs de  
» mon état, je vous prédis, que ni vous,  
» ni tous les Philosophes du monde ne  
» corrigeront le genre humain ( 1 ) ».

---

(1) *Corr. de Volt. et du roi de Prusse, 2 Juill. 1759.*

Et ailleurs. « L'homme restera, malgré  
 » les écoles de Philosophie, la plus mé-  
 » chante bête de l'univers. La supersti-  
 » tion, l'intérêt, la vengeance, la tra-  
 » hison, l'ingratitude produiront jusques  
 » à la fin des siècles des scènes sanglan-  
 » tes et tragiques, parce que les passions  
 » et très-rarement la raison nous gou-  
 » vernent. Il y aura toujours des guerres,  
 » des procès, des dévastations, des pes-  
 » tes, des tremblemens de terre, des  
 » banqueroutes, c'est sur ces matières  
 » que roulent toutes les annales de l'u-  
 » nivers (1) ». Frédéric avoit tellement  
 raison, que le premier historien qui a  
 peint les hommes tels qu'ils sont, a épou-  
 vanté par ses tableaux. On les a regardés  
 pendant long-tems comme exagérés et  
 jusques ici sa véracité avoit été un pro-  
 blème.

Il est donc à-peu-près évident que

---

(1) *Ibid.* 24 octob. 1765



l'homme dégagé des liens de la civilisation doit être un animal bien féroce et bien terrible. Quelle entreprise que celle de le tirer de ce déplorable état, et de le ramener à une vie douce et sociale ?

Pour apprivoiser les hommes, on eut sans doute besoin des mêmes moyens qu'on a employés depuis pour apprivoiser les animaux sauvages. Il fallut les lier, les emmuseler, les accoutumer peu à peu à voir leurs semblables sans les mordre ou les dévorer. La religion fut sur-tout le grand calmant, dont on fit usage pour adoucir la férocité humaine. L'illustre auteur de *Télémaque* nous a donné un tableau admirable des effets salutaires, que produisent les douces insinuations de la religion, en nous racontant le séjour de son héros dans les déserts de l'Egypte, et en nous retraçant la manière dont il s'y prit, pour corriger les mœurs agrestes des bergers qui les habitoient.

Fénélon, ce peintre fidèle des mœurs antiques n'a fait que nous retracer ici les procédés des premiers législateurs. Leurs codes ne furent que des codes religieux; et les mystères qui tenoient à la religion, furent regardés comme le principe et la source de la civilisation.

En effet l'idée sublime de la Divinité, en pénétrant dans l'âme, l'élève, l'ennoblit et en ôte tout ce qu'elle a de brutal et de féroce. Les assemblées religieuses en rapprochant les hommes entr'eux, en les plaçant sous la protection et les regards d'un maître commun; en frappant leur imagination par le spectacle imposant et auguste de leurs cérémonies, n'excitent dans leur âme que des impressions douces; elles réveillent et échauffent en elle les affections bienfaisantes, que les passions aigries étouffent toujours. C'est par-là sur-tout que la religion doit être regardée comme le fondement de la sociabilité, et ce seroit une grande



erreur de croire que son principal avantage consiste dans la crainte des peines dont elle menace, et l'espoir des récompenses qu'elle promet. Cette crainte, si elle étoit isolée, seroit peut-être plus propre à effaroucher les âmes, qu'à les adoucir. C'est comme si l'on disoit que les supplices infligés aux coupables, suffisent pour le maintien de la société. Sans doute ils empêcheront quelques grands crimes, mais ils ne porteront jamais les hommes à l'observation de ces devoirs sociaux, qui sont de tous les jours et tous les instans, et que l'on ne remplit bien que lorsqu'un penchant secret et involontaire nous y entraîne.

Les rites, les observations gênantes que la religion impose aux hommes, outre qu'ils ont toujours un but utile, servent encore à les plier au joug des loix, et à les accoutumer à reconnoître d'autres règles que leurs desirs ou leurs passions. Il faut tellement que ce soit là le

seul moyen de dompter les hommes ; que les législateurs anciens en ont tous fait usage. On sait les loix rigoureuses que Lycurgue, d'après des modèles plus anciens, prescrivit à Lacédémone. Les Philosophes eux-mêmes suivoient des règles austères dans leurs écoles. Ils en regardoient l'observation , comme le moyen le plus assuré d'arriver à la sagesse , à laquelle ils aspiraient. Ils pensoient si bien en cela , que l'expérience a prouvé qu'une vie régulière et assujettie aux observations même les plus pénibles , est celle qui conduit à la vieillesse la plus saine et la plus longue. On sent combien tout ceci seroit susceptible de plus de développement. Mais le plan de cet ouvrage, ne me permet guères que d'indiquer ces matières et non de les traiter. Cependant pour bien connoître la manière dont on doit conduire les hommes, il faut nécessairement entrer dans un examen plus approfondi



de leur nature et des moyens qu'ils présentent en eux de les diriger. Nous y trouverons encore bien des bévues philosophiques à relever.

---

---

## CHAPITRE VI.

*Continuation du même sujet. De la  
Raison et de l'Imagination.*

LES hommes tirent leurs connoissances, et les règles d'après lesquelles ils doivent se diriger, de deux sources principales, des sensations extérieures et du sentiment moral. Les unes leur font connoître la nature de tous les objets sensibles et les avantages qu'ils peuvent en retirer. L'autre est un instinct, qui en leur faisant distinguer le juste de l'injuste, leur apprend de quelle manière ils doivent se comporter dans leurs relations avec leurs semblables. Les premières s'exercent et se perfectionnent par l'examen et la comparaison que l'esprit fait des impressions qui lui sont transmises ;



le second par le soin que l'on a de ne faire que des actions justes, et par l'aversion où l'on se maintient pour celles qui ne le sont pas.

On apprend ainsi à connoître ce qui est vrai, et à sentir ce qui est juste. Mais de même que l'on détruit ou que l'on émousse les sens extérieurs par l'usage excessif ou l'abus que l'on en fait, de même l'on éteint le sentiment moral par l'habitude des actions criminelles. Les besoins et les passions qui, donnés aux hommes pour perpétuer leur existence, servent souvent à la tourmenter et même à la détruire, obscurcissent la vérité, en troublant le jugement, et étouffent la voix de la conscience, en en faisant méconnoître les inspirations.

Ceux qui sont chargés de gouverner les hommes, trouvent en eux deux moyens pour leur faire éviter ces écueils, la raison et l'imagination. La raison aperçoit la conformité qu'il y a entre un

fait qui est constant et un autre qui ne l'est point encore ; ou bien elle déduit d'un principe convenu , les conséquences qui en découlent nécessairement. Elle s'exerce sur ce qui est : elle ne crée rien. Ainsi quand on dit que la raison veut, que la raison ordonne , on la confond avec le sens moral, ou bien on ne veut dire autre chose, sinon qu'en convenant d'un principe quelconque, on ne peut désavouer la conséquence qu'on en tire.

L'imagination au contraire en s'emparant aussi des résultats des sensations extérieures et du sens moral, les étend, les arrange, les compose et les modifie à son gré. Elle embellit ou elle décolore les objets, elle est pour l'homme la source de jouissances infinies ou de tourmens continuels. Par elle il apperçoit les divers rapports qui font la règle des arts, comme il sent les convenances qui doivent être dans ses actions. C'est l'imagination qui



forme ainsi son caractère distinctif; car si l'on a cru appercevoir des traces de raisonnement dans les animaux, personne n'a prétendu encore qu'ils eussent du plaisir à l'aspect d'un beau paysage, ou à la vue d'un tableau ou d'une statue.

La raison n'opère principalement que sur les objets sensibles. Ses procédés sont nécessairement calmes et froids, ses jouissances bornées et paisibles. L'imagination au contraire étend son domaine sur tout ce qu'elle peut atteindre. Elle crée pour ainsi dire une nouvelle nature et des êtres nouveaux. Elle se plaît dans tout ce qui est grand, merveilleux, extraordinaire. Ses jouissances s'élèvent au-dessus des sens, et n'en deviennent que plus vives et plus actives. Pour être en quelque sorte dégagées de tout alliage terrestre, elles n'en sont pas moins réelles.

L'exercice de la raison est pénible et fatigant; elle n'avance qu'avec lenteur,

et ce n'est que du tems et des années, qu'elle recoit sa perfection. L'imagination est de tous les âges et de toutes les conditions. L'ignorant, autant et même plus que le savant, est susceptible de ses impressions. Les plaisirs qu'elle donne ne causent ni peine, ni lassitude, ni dégoût. Elle est le vrai levier de l'ame. Les législateurs seuls qui ont su le mettre en jeu ont imprimé à leurs institutions un caractère durable. Les écrits où, la raison seule parle, sont bornés à un petit nombre d'hommes et restent souvent oubliés pendant des siècles. Ceux où leurs auteurs ont eu l'art de transmettre les vives impressions de cet enthousiasme qui les transportoit, vivent éternellement et font les délices des lecteurs de tous les tems. Euclide a-t-il jamais eu la renommée et la vogue d'Homère ! A-t-il fait les délices et excité l'admiration d'autant de monde !

L'imagination est aussi le seul frein capable d'arrêter l'impétuosité des pas-



sions. La raison ne montre jamais mieux sa foiblesse et sa fragilité, que lorsqu'elle veut entrer en lice avec elles. Ses argumens ne sauroient tenir long-tems contre les charmes trompeurs dont elles s'environnent. L'imagination seule soutient cette lutte avec avantage, en opposant des illusions douces et utiles, à des illusions farouches et perverses. C'est ce qu'un Ecrivain philosophe a bien reconnu lorsqu'il a dit ; « que les législateurs ont dû régir les hommes plus » par les préjugés que par les loix, qu'ils » ont dû amollir leurs cœurs par les erreurs de leurs esprits, et captiver ces » animaux terribles autant par l'illusion » que par la force ; il a fallu à-la-fois leur » inspirer de l'horreur, pour le crime » et pour l'image et l'ombre du crime ; » afin que les vivans apprissent à se respecter davantage, il a fallu rendre les » morts même respectables, en consacrant, par des cérémonies imposantes,

» les déplorables restes de leur existence  
» passée (1) ».

Le vulgaire des Philosophes n'en a pas moins déclaré une guerre ouverte à l'imagination; voulant bannir de l'univers tout ce qu'ils ne voyoient ou ne touchoient pas, il falloit bien détruire ou du moins décréditer une faculté, qui nous transporte comme dans un ordre nouveau, et qui seule peut nous donner quelque idée de ces êtres surnaturels, que l'imperfection de nos sens ne nous permet pas d'appercevoir.

Ainsi, dieu, l'ame, la justice, les droits qui unissent les hommes et les nations, sont autant d'êtres illusoires, que la Philosophie admet ou rejette à son gré (2).

---

[ (1) *Recherches sur les Amér. tom. 1. pag. 261.*

(2) On a entendu à la tribune des Anciens un orateur philosophe, en parlant de l'assassinat des ministres plénipotentiaires de Rastadt, dire que le droit sacré, qui met les envoyés des peuples sous la sauve-garde publique, étoit une des *illusions*, que la Philosophie avoit respectées.



La poésie même, qui est le vrai domaine de l'imagination, n'est digne des regards de la Philosophie, qu'autant que mettant à l'écart les métaphores, les images, les fictions dont elle se nourrit, elle devient *raisonneuse*, et fait ce que d'Alembert appelloit des vers *pensés*.

L'on a même voulu introduire dans la morale la méthode géométrique, et juger par le raisonnement des choses qui ne peuvent être décidées que par le sentiment. L'usage des facultés humaines s'est trouvé par-là interverti. C'est tout comme si l'on avoit jugé de la musique par les yeux, ou du toucher par les oreilles. L'on a encore contrarié par-là une des plus admirables dispositions de la Providence, qui a mis dans le ressort du sentiment, ce qui intéresse généralement tous les hommes, parce que le sentiment appartient à tous et que la raison est à la portée du petit nombre. La raison même, par l'abus qu'on en fait, peut nuire

beaucoup au sentiment; et en général le peuple qui raisonne le moins est celui qui sent le mieux.

Il y a par conséquent entre le sentiment et l'imagination, un accord que les premiers législateurs avoient bien aperçu, puisque c'est à ces deux facultés qu'ils parlent sans cesse dans leurs institutions, dans leurs préceptes, dans leurs histoires même. Ils trompoient, dit-on gravement, les hommes. Eten quoi! Parce qu'ils savoient les mener au bonheur par le plaisir, et graver profondément dans leur cœur les loix qu'ils leur prescrivoient. Ceux - là seuls trompent les hommes, qui leur ont ravi ces innocentes et utiles jouissances, et qui en les baignant dans des torrens de sang, n'ont su que leur donner des loix aussi légères que le souffle qui les a emportées.

---



## CHAPITRE VII.

### *De la distinction morale des hommes.*

P O U R recueillir en entier les lumières que la révolution française a jetées sur les replis du cœur humain (triste compensation des maux qu'elle a causés), il faut s'attacher à discerner la différence de leur moralité et à découvrir la source d'où elle dérive. J'appelle ici *moralité* le plus au moins de penchant à suivre les règles de conduite prescrites par les loix religieuses, naturelles ou civiles. C'est ce penchant qui, suivant son degré de force ou de foiblesse, rend les hommes plus ou moins disposés à s'acquitter des devoirs de la société.

La moralité des hommes ayant sa racine dans les dispositions les plus secrètes du cœur, se dérobe facilement aux yeux

du corps. Aussi les législateurs ont rarement pu en faire la base des diverses classes de citoyens, qu'ils ont établies. Ils ont été obligés de s'arrêter à des signes extérieurs et apparens, et de les distinguer tantôt par leurs richesses, tantôt par le hasard de la naissance. On sent combien tout cela a dû être imparfait et défectueux, ou du moins incapable de donner une connoissance exacte des hommes.

Je crois que d'après les renseignemens récents que nous avons acquis, on peut les diviser en trois classes. La première, qui est la plus nombreuse, est celle des hommes, qui soumis de cœur et d'intention aux loix du pays qu'ils habitent se font un devoir de les observer; et si quelquefois égarés par les passions ou par un intérêt quelconque, ils viennent à s'en écarter, ils y sont facilement ramenés, par des exhortations ou des châtimens légers.

La



La seconde classe est celle de ces hommes, sur qui les loix de la civilisation n'ont jamais pu avoir de prise, et qui, impatiens de tout joug, et voyant l'esclavage par-tout où il y a subordination, ne veulent reconnoître d'autre guide et d'autre règle, que leurs passions déréglées. Ils sont les ennemis nés de la société, au milieu de laquelle ils vivent et qu'ils cherchent sans cesse à troubler et à bouleverser. Les loix criminelles et les échafauds établis de tous les tems et chez tous les peuples, prouvent la nécessité où l'on fut toujours de contenir cet ennemi secret et quelquefois invisible.

Les hommes dont je parle sont répandus dans toutes les classes de la société. La crainte des peines ou de l'ignominie les oblige la plupart du tems à prendre le masque de l'hypocrisie; mais ce masque tombe bientôt, si les désordres publics ou l'anéantissement des loix leur donnent l'espoir de l'impunité.

C'est sans doute l'existence trop réelle de cette espèce d'hommes, qui a donné naissance au dogme du mauvais principe, qui s'attache sans cesse à séduire ou à tourmenter le genre humain et à défaire ou à détruire, ce que le bon principe a fait pour le rendre heureux. Ce dogme étoit la base de la théologie de tous les anciens peuples. Personne n'a tracé le caractère de cet être malfaisant avec des couleurs plus vraies et des traits plus énergiques, que Milton dans son *Paradis perdu*. Tel est en effet le propre des grandes imaginations, qu'elles travaillent d'après nature, lors même qu'elles semblent ne peindre que des chimères. Quand Satan dit aux mauvais Anges : « Que ja-  
» mais leur tâche ne sera de faire le bien  
» et qu'ils n'auront d'autre délice, que  
» celui de faire du mal (1) ». Et ailleurs

(1)

But of this be sure,  
To do ought good never will be our task,  
But ever to do ill our sole delight,

*Book, I. v. 153 et suiv.*



« La haine est le seul sentiment qu'il  
» nous soit permis d'éprouver, la des-  
» truction la seule jouissance qui nous  
» soit réservée (1) ». Ne se croit-on pas  
transporté au milieu de ces scènes de  
rage, où des furies plutôt que des hom-  
mes, épuisoient leur imagination féroce,  
pour ajouter ruines sur ruines, désolation  
sur désolation ?

Ces êtres que l'orgueil et l'ambition  
tourmentent, qui préfèrent de dominer  
au milieu des incendies et des décombres,  
que de vivre en paix dans la subordina-  
tion, s'exprimeroient-ils autrement que  
le même Satan, lorsqu'il dit, « qu'il vaut  
» mieux régner dans les enfers que de  
» servir dans les cieux (2) ? »

L'espèce d'hommes dont nous venons

---

(1) Hate, not Love, nor hope  
Of paradise for Hell, hope here to taste  
Of pleasure, but all pleasure to destroy.  
Save what is in destroying : other joy.  
To me is lost. *Book IX. voy. 475 et suiv.*

(2) Better to reign in Hell, that serve in Heaven.  
*Book I. v. 362.*

de parler, après avoir circulé autrefois dans les maisons de force, les galères ou les prisons, terminoit très-souvent sa vie d'une manière tragique.

Il est enfin une troisième classe d'hommes, qui du pays des chimères et des abstractions où il font leur séjour ordinaire, ont cru appercevoir de grandes imperfections dans l'organisation sociale. Rien n'est cependant désespéré; tout le mal est venu de ce qu'on ne les a pas consultés plutôt. Le remède est en leurs mains. Il faut seulement détruire tout ce qui existe; il faut que chacun ait la complaisance de se défaire de ses préjugés, de ses opinions, de ses habitudes, de ses propriétés même, et que tout s'arrange de nouveau d'après les nouveaux plans que ces empyriques, qui prennent le titre de Philosophes, ont combiné dans leur sagesse. Avec de la docilité et une soumission sans bornes, tout ira à merveille. Si le vêtement nouveau qu'ils pré-



sentent est trop étroit, il faut se faire plus petit, s'il est trop grand, qu'on s'enfle. Les Philosophes ne doivent jamais en être pour leur façon. Milton a aussi parlé de ces gens-là, lorsqu'il dit, « *qu'une science mal digérée n'étoit plus que vent ou folie* (1) ».

Ces deux dernières classes d'hommes, quoique séparés en apparence, par un grand intervalle, ont de très-grands rapports entr'eux. La destruction est leur but commun. Mais les uns veulent détruire, parce que l'existence seule est un crime à leurs yeux; les autres parce qu'ils prétendent la remplacer par une meilleure. Ils en veulent donc à toutes les institutions, les uns parce qu'elles sont, les autres parce qu'ils ne les ont pas faites. C'est sur-tout contre la religion, qu'ils di-

---

(1)

And soon turns  
Wisdom to folly', as nourishment to wind.

*Book VII v. 129.*

rigent leurs attaques. La rage qui les transporte tous à son seul nom , prouve bien qu'ils la regardent , comme le principal appui des institutions qu'ils veulent renverser. Ils croient n'avoir rien fait , tant qu'il en existe des traces. D'où l'on peut conclure que si leurs projets pouvoient réussir complètement , les hommes se trouveroient ramenés à l'anarchie , à la barbarie , à la férocité , dont les premiers législateurs avoient eu tant de peine à les tirer. Nous allons justifier la vérité de cette conséquence , en cherchant dans le chapitre suivant , quelle doit être l'influence de l'Athéisme sur les mœurs publiques.

---



---

## CHAPITRE VIII.

### *De l'influence de l'Athéisme sur l'ordre social.*

C'AVOIT été jusqu'à présent un grand problème de savoir si une société d'Athées pouvoit subsister. Lesophiste Bayle, qui discuta longuement cette question, se replioit sur ce qu'on n'avoit les annales d'aucune nation athée; «sinous en avions, on sauroit jusques à quel excès de crimes se portent les peuples qui ne reconnoissent aucune divinité (1) ». Il n'imaginoit sans doute pas que dans un siècle environ, la Philosophie, qu'il a tant contribué à établir, montreroit au monde cette terrible expérience.

---

(1) *Continuat. des pens. sur la Comète. p. 129.*

C'étoit déjà une très-grande présomption contre la possibilité d'une pareille société , que l'impuissance où l'on étoit d'en citer un exemple ; et l'expérience moderne ne peut que la fortifier. Ce n'est rien dire , d'alléguer avec quelques-uns, que l'athéisme est si peu incompatible avec la vertu , que plusieurs personnes qui en ont fait une profession ouverte , ont été néanmoins irréprochables dans leur conduite. Nous avons déjà observé , que telle est l'infirmité de la nature humaine , que l'on ne remplit parfaitement ses devoirs envers ses semblables , qu'en cherchant à leur être utile , et non en s'abstenant seulement de leur nuire. Et c'est en général dans cette simple abstinence , qu'on fait consister la vertu des Athées , qu'on propose pour modèles.

C'est d'ailleurs une très-mauvaise manière de juger de l'influence d'une opinion quelconque , par celle qu'elle produit sur de simples individus ; c'est par celle qu'elle



exerce sur des masses entières qu'il faut la considérer. Il n'est que trop commun de voir les hommes ne pas toujours se conduire d'après les principes qu'ils professent ou qu'ils ont l'air de professer. Des Athées de cabinet , que leur éducation et sur-tout leurs occupations paisibles , ont garanti jusques à un certain point de l'effervescence des passions, ne doivent jamais être aussi malfaisans que les Athées pratiques , qui le deviennent moins par conviction , que par le desir d'être débarrassés de tout frein. « Mais le malheur est , dit Voltaire , que les Athées de cabinet font les Athées pratiques (1) ».

Du moment d'ailleurs que l'idée de la Divinité et les pratiques religieuses instituées en son honneur sont, comme nous l'avons dit déjà , le précieux calmant de

---

(1) *Diction. Philosoph. vo. Athées, Système de la nature.*

la féroçité des hommes, qu'elles servent à développer les germes de la bienfaisance qu'ils portent dans leur cœur, et à les mettre en activité, il s'ensuit nécessairement qu'en mettant à l'écart cette idée et ces pratiques salutaires, la féroçité native des hommes doit reprendre le dessus et les porter à des actes d'une barbarie et d'une atrocité inouïes. Aussi Voltaire remarque-t-il « que les hommes lorsqu'ils ont été les plus cruels » après la ligue, après Cromwel ont été » athées. » (1) Cet aveu est bien digne de remarque dans les circonstances. Je ne le rappelle cependant que pour faire passer une autorité d'un ordre à la vérité bien supérieur, mais qui sans son accord avec Voltaire eut fait peut-être hausser les épaules aux Philosophes. Au hasard de passer pour un capucin, je vais leur citer les pseumes.

---

(1) *Diction. Philosoph. vo. Athées, Système de la nature.*



Il y a peu de gens qui ne connoissent les deux qui commencent par ces paroles : *l'insensé a dit en son cœur, il n'y a point de Dieu* (1). L'auteur sacré décrit ensuite à grands traits, l'état affreux d'une société, d'où la crainte de Dieu est bannie, tous ses membres corrompus et occupés uniquement à faire le mal; leur langue envenimée distillant sans cesse le poison de la calomnie; leur bouche remplie de fiel et de blasphêmes : la légèreté avec laquelle ils répandent le sang; leur avidité insatiable, qui dévore le peuple, comme un morceau de pain; les ravages, les calamités, suites inévitables des dissensions et de la discorde, qu'ils sèment de toute part. Quel tableau, quelles images ! Que l'expérience en a démontré la justesse ! Si avant la révolution on avoit cité ces cantiques sacrés, comme une preuve des maux que l'athéisme entraîne

---

(1) *Psalm.* 13 et 52.

après lui, quels persiflages, quels sarcasmes les Philosophes ne se seroient-ils pas permis ? Que pourront-ils dire aujourd'hui ?

Ce n'est encore que par l'Ecriture que l'on connoît la vraie situation de l'homme sur la terre ; cette oppression continuelle que le méchant vain et orgueilleux veut exercer sur le juste modeste et pacifique. C'est peut-être là une des plus fortes présomptions que les auteurs des livres qu'elle renferme, ont été éclairés par une lumière plus qu'humaine. Aussi n'y a-t-il qu'eux qui aient su peindre avec ces traits de force et d'énergie, qui leur conviennent, les grandes convulsions de l'ordre moral, que les écrivains profanes semblent n'avoir pas même soupçonnées ; et si ce n'étoit la crainte de nous écarter trop de notre sujet, il seroit aisé de prouver, que l'Ecriture peut seule fournir les images capables de faire ressortir les désastres des tems malheureux, dont nous



avons été les témoins ou les victimes. Il est du moins démontré par son témoignage, d'accord en cela avec le plus irréligieux comme le plus célèbre des Philosophes, que les pays et les tems où a régné l'athéisme, se sont toujours signalés par les plus grands crimes et par la perversité la plus profonde. Enfin, s'il étoit permis de faire des vœux pour le châtimement des athées, on ne pourroit leur en souhaiter de plus terrible, que d'avoir des parens, une femme et des enfans athées.

L'athéisme en faisant descendre l'homme au rang des bêtes, et en éteignant en lui toutes les idées de gloire, d'honneur et d'immortalité, qui élevoient son ame et la portoient à la vertu, réveille et excite en elle toutes les passions viles et brutales, qui l'entraînent vers le crime. Quand il n'y a plus ni vice, ni vertu et que toutes les actions sont indifférentes, la force devient nécessairement le seul arbitre du monde, et ceux entre les mains de qui le

hasard la jette, l'exercent avec d'autant plus de violence et de férocity, qu'il n'est plus aucun frein moral pour eux, et qu'il ne peut y avoir du danger que dans la modération.

Je ne puis m'empêcher de rappeler à ce sujet, l'impression que me fit la lecture du *Système de la nature*. Elle est encore profondément gravée dans ma mémoire. J'étois jeune alors; mon ame née pour la vertu, conservoit dans toute leur vigueur les idées nobles et élevées qu'une bonne éducation y avoit semées. J'étois glorieux d'être homme; je cherchois à embellir mon existence de toutes les perfections, dont le modèle se présentoit dans l'être infini de qui je l'avois reçue, et dont je faisois gloire de dépendre. La souiller par des actions basses et honteuses auroit été à mes yeux une dégradation, à laquelle la mort même m'eût paru préférable. Mon cœur étoit animé de la plus vive et de la plus noble



émulation. La bassesse et l'intrigue étoient à mes yeux des moyens de parvenir aussi vils que criminels. Je croyois qu'avec du savoir et de la vertu, il n'y avoit pas d'obstacles qu'on ne put surmonter; illusion trompeuse, je l'avoue, de laquelle l'expérience et sur-tout le régime des Philosophes m'ont bien fait revenir.

Telles étoient les dispositions que je portois dans la lecture, dont je parle. Quel contraste avec ce que j'y trouve ! l'homme n'est plus qu'une vile brute, jouet méprisable d'une fatalité aveugle, victime impunie de la scélératesse en pouvoir. Un roi détrôné, qui du faite des honneurs se trouveroit précipité dans l'excès de l'opprobre, n'éprouveroit pas une humiliation pareille à celle que je ressentois en ce moment. Un sombre désespoir s'empara de mon ame. La vertu, disois-je en moi-même, n'est donc qu'un vain nom. Nul mérite de l'avoir pratiquée; nulle indemnité des maux que j'aurai

soufferts pour elle ! Eh qui retiendra le crime puissant ! Les remords même ne troubleront plus son repos ? L'ombre sanglante de ceux qu'il aura fait égorger, ne viendra plus interrompre son sommeil ; il n'entendra pas au milieu des ténèbres les lugubres gémissemens des malheureux qu'il a opprimés ? La crainte de cette justice suprême , qui doit tôt ou tard atteindre ses forfaits, ne glacera plus son ame d'épouvante et de terreur ? Philosophie, m'écriai-je, ce sont donc là les lumières que tu as promises à la terre.

En voyant avec quelle éloquence perfide cet écrivain osoit parler de la vertu, en en détruisant la source, je me ressouvins de cette belle apostrophe de l'Anti-Lucrèce, que Voltaire n'a pas dédaigné de traduire.

« Ah ! si par toi le vice eut été combattu ;

Si ton cœur pur et droit eut chéri la vertu ;

Pourquoi donc rejeter au sein de l'innocence ,

Un Dieu qui nous la donne et qui la récompense ?

Tu



Tu le craignois, ce Dieu ; son règne redouté  
Mettoit un frein trop dur à ton impiété.  
Précepteur des méchans et professeur du crime ;  
La main de l'injustice ouvrit le vaste abîme ,  
Y fit tomber la terre et le couvrit de fleurs.

Les désolantes impressions que le Système de la nature avoit faites sur mon ame se dissipèrent peu à peu. Je n'en sentis que mieux combien les erreurs qu'il renferme sont contraires à la nature et à la dignité de l'homme , et combien sont précieuses pour son bonheur et pour sa gloire, les vérités que toute la terre adore. Ces grandes et utiles vérités ont régné depuis en moi, sans contradiction. Les jours d'infortune et de calamités les y ont retrouvées encore, et c'est par leur secours, que j'ai supporté avec constance les épreuves pénibles, qu'ils m'ont fait subir. Elles m'ont appris à connoître la fragilité de la puissance, dont elles ne sont pas l'appui. En effet, sous ce trône que les méchans

parviennent quelquefois à s'élever ; un abyme entr'ouvert , menace sans cesse de l'engloutir. Le pouvoir ne leur a été remis que pour un instant et pour punir , par l'usage qu'ils en font , les crimes de la terre. Il passe ; et les peuples en gardent le souvenir , comme ils conservent celui de ces fléaux destructeurs , qui laissent après eux de longues et sanglantes traces de leurs ravages.



C H A P I T R E I X.

*De l'esprit religieux et de son influence sur le bonheur de la société.*

P O U R achever de démontrer combien l'Athéisme est funeste pour l'espèce humaine , au tableau des maux qu'il lui a faits, il faut opposer celui des biens que la religion a versé à grands flots sur elle, de tout tems et dans tous les pays. Autant en effet l'esprit de l'athéisme est un esprit de mort et de destruction, autant celui de la religion est vivifiant et conservateur.

Les édifices seuls que la religion a construits , étonnent l'imagination par leur nombre et par leur immensité. On ne connoît encore que ceux que l'athéisme a démolis ou incendiés; et quand ses par-

tisans veulent vociférer leurs blasphèmes en commun , c'est dans un des temples élevés par la religion , qu'ils sont obligés de se réunir. Ils choisissent pour la maudire des édifices , dont les murs , tout dépouillés qu'ils sont , annoncent encore sa grandeur et sa puissance.

Si l'Athéisme montre la prodigieuse fécondité de son génie , dans l'invention des moyens de tourmenter les hommes , afin , dit un écrivain célèbre , d'outrager la Divinité dans sa plus noble image , l'esprit religieux déploie une infatigable activité , pour survenir à leurs besoins. Il n'en est aucun pour minutieux qu'il soit , qui n'ait été l'objet de ses sollicitudes ; il n'est pas d'infirmité humaine , à laquelle il n'ait tenté d'apporter quelque soulagement. L'Orient est rempli des Caravanserais que le zèle religieux a élevés pour donner un asyle aux voyageurs. Ici ce sont des chemins construits pour leur commodité ; là des eaux conduites à grands frais sur



les bords des routes , pour leur fournir un soulagement dans leurs fatigues. Il n'y a pas jusques aux animaux , sur lesquels il n'ait porté ses regards.

C'est sur-tout dans la charité chrétienne, qu'on remarque toute l'étendue des soins tendres et affectueux de la religion pour l'humanité souffrante. A peine le Christianisme existoit-il , qu'il s'occupoit des besoins des malheureux. L'aumône fut toujours le premier, comme le plus indispensable de ses préceptes. L'hospice des indigens et des malades étoit toujours placé à côté de la demeure du pasteur; et dans le partage des biens de l'église, la portion des pauvres étoit prélevée la première. Que de maisons de charité , que d'œuvres de toute espèce , que de confréries , que d'ordres religieux établis pour porter du secours aux malheureux de toutes les classes , pour soigner les malades , pour racheter les esclaves ! Avec quel dévouement le sexe même le plus

délicat remplissoit les devoirs souvent si dégoûtans , qui lui étoient imposés !

Philosophes, vous qui nous parlez tant de votre Philantropie, que vous voulez mettre en place de la charité religieuse, répondez, existe-t-elle autre part que dans vos livres ou dans vos discours? Vous ne cessez de déclamer contre l'esclavage, qui n'a jamais été plus terrible, que sous le règne de vos maximes; vous a-t-on vus comme les pères de la rédemption, dont votre héros Voltaire n'a pu s'empêcher d'admirer le vertueux courage (1), aller courir les mers, affronter les outrages et la mort même, pour retirer des mains des barbares, les malheureux qu'ils tiennent dans les fers? A-t-on vu quelqu'un d'entre vous aller respirer l'air infect des hopitaux, comme les frères de la charité; supporter sans cesse le rebutant spectacle de toutes les infirmités humaines, pour le

---

(1) *Diction. Encyc. Voy. Apocalypse.*



seul plaisir de lessouler? Vos citoyennes Athées ont-elles remplacé les hospitalières et les sœurs de la charité? Où sont les largesses que vous avez répandues , pour réparer une partie des inombrables calamités, dont vous êtes la cause ?

Votre générosité a été mise à l'épreuve. La commune de Saint-Claude consumée par le feu du ciel, le même jour et à la même heure , où sept ans auparavant , elle avoit brûlé le corps de son saint patron, a réclamé votre bienfaisance. Vous étiez convoqués dans l'église de Saint-Jacques ; désespérant de toucher le cœur des athées, on avoit tâché de les prendre par les oreilles ; le meilleur joueur d'orgues étoit arrêté. Jamais dans ces grandes calamités le secours de la religion n'étoit imploré en vain ; les aumônes tomboient avec abondance. Mais pour vous, vous avez prouvé, que vous saviez faire incendier , mais non réparer les effets des incendies. Tout ce grand appareil a produit

une recette de quarante-huit fr. Tel est le *maximum* de votre bienfaisante générosité (1).

Aussi la Philosophie ne pouvant montrer dans ses rangs aucun de ces modèles de bienfaisance , que la religion a produits en si grand nombre , auroit voulu lui en dérober quelques-uns , comme elle lui avoit déjà volé ses temples. Tout le monde se souvient d'avoir vu à l'entrée du *Muséum* des arts , la belle statue de Saint-Vincent de Paule avec cette inscription : *Vincent de Paule, instituteur des Enfans-Trouvés, PHILOSOPHE FRANÇAIS DU XVII<sup>me</sup>. SIECLE.*

C'est donc une chose incontestable que la religion tourmente les hommes du desir de faire du bien , comme l'athéisme

---

(1) Quand on a voulu intéresser la vanité , en promettant d'imprimer la liste de ceux qui souscriroient pour le soulagement des indigens , l'expédient n'a pas été plus productif. La religion donne abondamment et se cache.



les dévore de celui de faire du mal. Il n'est ni sacrifice qu'elle n'obtienne, ni obstacle qu'elle ne fasse surmonter, pour en venir à bout. Dans l'espace d'environ trois mille ans, dont nous avons des monumens historiques, on connoît deux ou trois Philosophes, qui ont entrepris de longs voyages et se sont exposés à des fatigues pénibles, pour chercher ce qu'ils appelloient de nouvelles lumières. Mais qu'est-ce que cela en comparaison des peines, des travaux, des dangers qu'a bravé ce nombre infini de Missionnaires, qui ont pénétré jusques aux extrémités de la terre, chez les nations les plus barbares, pour les retirer de l'état où elles vivoient, et leur donner des mœurs plus douces et plus sociales ?

L'influence salutaire du Christianisme ne se fait pas seulement ressentir sur les simples individus ; on la reconnoît bien mieux encore sur les nations en masse. Montesquieu a observé avec raison qu'il

avoit servi à policer l'Europe, à en adoucir les loix et à faire de cette partie du monde une espèce de république, dont les diverses nations n'étoient pas plus désunies, que ne l'étoient les peuples et les armées, dans l'Empire romain devenu despotique et militaire. Montesquieu avoit suivi cette influence jusques dans l'Ethiopie, dont les mœurs sont bien moins féroces, que celles des peuples voisins, qui ne professent pas le christianisme comme ce pays (1).

Quel tableau en effet que celui que présentoit l'Europe avant la révolution française? Les nations qui l'habitent étoient en quelque sorte unies par la plus douce fraternité et par une communication continuelle des fruits de leur industrie et de leurs lumières. On pouvoit la parcourir

---

(1) *Esp. des loix*. liv. 24. Rousseau fait une observation semblable sur l'influence du christianisme, dans le quatrième livre de son *Emile*.



d'une extrémité à l'autre , avec la plus grande sécurité. On trouvoit par-tout à-peu - près les mêmes mœurs , la même croyance, et la même hospitalité. On n'étoit étranger nulle part. Le droit terrible de la guerre y avoit reçu tous les adoucissemens , dont il étoit susceptible.

Les lumières dont elle brille et dont ont fait tant de bruit , doivent leur renaissance et leurs progrès à la religion. Quel est le potentat pour riche et puissant qu'il soit , qui ait autant fait pour les arts , que les papes maîtres d'un état si pauvre et si serré ? Que de monumens magnifiques, que de chef-d'œuvres de tout genre , ils ont accumulés dans un si petit espace et dans un si court intervalle ! C'est de leurs dépouilles que les Philosophes ont orné leurs musées , en vomissant contre leur mémoire les injures les plus grossières , et en accablant des outrages les plus recherchés , la personne vénérable de celui d'entr'eux , qui en se livrant entre

les mains des Philosophes , avoit eu la foiblesse de s'attendre à quelque loyauté de leur part.

Parcourez tous les collèges, toutes les maisons d'éducation, vous n'y trouverez d'autres fondateurs que des évêques et même de simples ecclésiastiques. Que dis-je, ce sont des religieux qui ont défriché les deux tiers de la France! Leurs abbayes sont presque toutes devenues des cités florissantes. Le nom que portent la plupart de ces dernières le prouve bien. La religion marchant à la suite des conquérans, venoit réparer les dévastations qu'ils avoient commises, guérir les plaies qu'ils avoient faites.

Dans cet ébranlement général que causa en Europe la chute de l'Empire Romain, que seroient devenu les peuples éperdus, sans l'appui et le secours de leurs évêques? Le caractère et les vertus de ces prélats imprimoient du respect aux barbares conquérans. Plus d'une fois ils mi-



rent un frein à leurs fureurs et garantirent de la dévastation des villes et des provinces entières. Toujours ils leur donnèrent les conseils les plus sages, et leur rappellèrent leurs devoirs avec une fermeté et un courage, qui durent bien étonner des hommes, qui ne connoissoient d'autre règle que la force. « N'admettez » dans vos conseils, écrivoit St.-Remy à » Clovis, que des hommes capables d'assurer la gloire de votre règne. Soyez » bienfaisant et libéral; mais sanctifiez » ces vertus purement humaines en elles-mêmes, par la droiture et la pureté de » vos intentions. . . . . Soulagez vos sujets; consolez les affligés; protégez les » veuves; nourrissez les orphelins, si vous » ne pouvez étendre vos soins à les instruire vous-même. L'amour et la crainte » des peuples seront le double fruit de » cette conduite. Que l'équité habite » sur vos lèvres et parle par votre bouche? N'exigez rien de l'étranger et du

» pauvre : Faites encore plus , refusez les  
» présens qu'ils vous offriront. Que votre  
» palais soit ouvert à tout le monde, et  
» que personne n'en sorte mécontent.  
» Rachetez les malheureux qui gémissent  
» dans l'esclavage ou dans les fers ; c'est  
» le plus noble usage que vous puissiez  
» faire de vos trésors. Recevez avec bonté  
» et sans acception de personne, tous  
» ceux qui se présenteront devant vous.  
» Appelez les jeunes gens à vos jeux et  
» les vieillards à vos délibérations (1) ».  
Quel Philosophe a jamais tenu un pareil  
langage à son Rewbell ou à son Lépaux ?

Enfin le clergé qu'on accuse d'avoir  
été l'appui du despotisme, présida à toutes  
ces constitutions, qui font encore la gloire  
et le bonheur des peuples, qui ont eu la  
sagesse de conserver les institutions de  
leurs pères et de se garantir des séduc-

---

(1) *Recueil des Histor. de France de Duchesne*,  
tom. 1. pag. 849.



tions et des rêves extravagans des Philosophes. Ainsi, comme on l'a vu si souvent, ce sont ces hommes, dont la vile et basse cupidité est toujours prête à ramper devant le pouvoir quel qu'il soit qui les paie, qui osent traiter d'ennemis de la liberté, ceux qui n'ont jamais su plier que devant la justice et ne connoissent d'autre intérêt que celui de l'humanité.

---

---

## CHAPITRE X.

### *Des guerres et des dissensions religieuses.*

**I**L faut dire ici en passant un mot des principaux reproches que la Philosophie fait à la religion, et voir jusques à quel point ils sont fondés. A entendre les Philosophes, les prêtres n'ont fait usage que pour leur utilité particulière, du crédit qu'ils s'étoient arrogé sur l'esprit des peuples; ils n'ont cherché qu'à les tenir dans l'ignorance, pour s'assurer sur leur conscience un empire plus absolu et plus durable. Ils ont été cruels et intolérans; des dissensions longues et sanglantes ont été la suite des querelles religieuses.

Ces reproches vont d'autant mieux aux Philosophes, qu'ils n'ont jamais trompé personne,



personne , et qu'oubliant toujours leur intérêt personnel , ils n'ont jamais fait usage que pour le bien général , du pouvoir que le hasard leur a mis en main. Qui osera le nier aujourd'hui ? Quel modèle de douceur , de modestie et de tolérance leur domination n'a t-elle pas présenté ? Avec quel empressement ils accueilloient les écrits , où l'on dévoiloit les erreurs , dans lesquelles l'excès de leur amour pour les hommes avoit pu les entraîner ? Comme ils ont bien su maintenir la liberté des opinions et de la presse , tant prônée par eux et si solennellement garantie ? Qu'il y avoit du plaisir d'habiter leurs prisons et leurs cachots ! Avec quelle humanité on y étoit traité ! Quel air pur et sain que celui des lieux où ils vous déportoient !

Mais pour revenir à la religion , il étoit bien difficile qu'une infinité de scélérats hypocrites , ne cherchât à se saisir de ce levier puissant , pour remuer le peuple

par son moyen et le faire servir à l'accomplissement de ses projets ambitieux. C'est-là encore une suite de l'imperfection de l'espèce humaine , qui change souvent en poison , les remèdes les plus salutaires. La religion ne peut jamais être responsable des excès qu'elle condamne , et dont ne se sont point rendus coupables , ceux qui en ont pratiqué exactement les préceptes. Il n'en est pas de même de l'athéisme. Quand on l'accuse de rendre les hommes durs , égoïstes , féroces , on en trouve la preuve dans les conséquences directes de sa doctrine , et la pratique habituelle de ceux qui la suivent. Ainsi le bien que la religion a fait est à elle ; le reste est aux passions des hommes.

Si la religion n'avait pas existé , les peuples privés de ses bienfaits , en auroient-ils été pour cela plus pacifiques ? Les hommes , dit Voltaire , ne manquent pas de prétextes pour se nuire , quand ils n'en trouvent pas des



causes (1). Les Romains ne connurent point les guerres de religion ; mais quel mal ne firent-ils pas au monde, par celles que leur ambition suscita ? Quelle fureur dans leurs querelles intestines ? quelle atrocité dans leurs proscriptions ? Les Philosophes ont eu de la peine à renchérir sur les modèles, qu'ils leur avoient laissés en ce genre.

Pendant les quatorze cents ans qu'a duré la monarchie française, chaque siècle a été signalé par des guerres plus ou moins longues et plus ou moins dévastatrices. Des guerres civiles y ont souvent produit des désordres effroyables et en ont ensanglanté le sol par d'horribles massacres. La religion ne s'est trouvée mêlée que dans celle des Albigeois au treizième siècle, et dans celles de la fin du seizième. Or il faut être bien ignorant ou bien de mauvaise foi, pour nier que la véritable

---

(1) *Siècle de Louis XIV.*

cause de ces guerres, sur-tout des dernières, ne vint de l'ambition et de l'inquiétude des grands, nourries et excitées par la foiblesse et l'imprudence de ceux qui gouvernoient.

Dans toutes les autres, la religion n'usa de son autorité si respectée alors, que pour les faire cesser, ou du moins pour en modérer les funestes effets. Les Canons des Conciles condamnèrent les combats singuliers. Ils ordonnèrent d'épargner les femmes, les enfans, les vieillards, les laboureurs. Ils établirent cette trêve de Dieu, qui suspendoit les guerres civiles qu'on appelloit féodales, pendant plusieurs jours de la semaine, et donnoit par-là souvent occasion d'en arrêter le cours. Ce que je dis ici relativement à la France se vérifie dans l'histoire de presque tous les peuples de l'Europe. On trouve même que chez quelques-uns la religion servit à garantir les hommes de cette dégradation, où sembloit devoir les plonger la



servitude féodale. Car si la Philosophie gâte ce qui est bon et empire ce qui est mauvais, la religion fait tout l'opposé. « Le » gouvernement des Ecossais, est-il dit, » dans la nouvelle bibliothèque britan- » nique, ne prêtant pas comme celui des » Anglais, aux vues d'ambition et de li- » berté, c'étoit principalement vers les » prédications religieuses, que se dirigeoit » l'activité de l'imagination chez ces peu- » ples. Ils se nourrissoient de ces pensées, » qui consolent de la pauvreté et de la ty- » rannie, et montrent au-delà du tombeau » des espérances sublimes. Cet enthousiasme religieux, qui élève l'homme jus- » ques à son créateur, aux yeux duquel » tous les mortels sont égaux ; ce senti- » ment de fraternité avec des êtres supé- » rieurs ; ce levier si puissant sur l'imagi- » nation de l'homme servit à balancer la » puissance temporelle et donna à l'Ecos- » sais religieux une dignité de caractère, » une fermeté de conduite, qui plus d'une

» fois excitèrent la jalousie et la malveillance des tyrans féodaux (1) ».

Je ne parle pas de cette chevalerie si fameuse, dont les manières et les mœurs nobles, franches, généreuses, loyales, mélange à-la-fois de galanterie et de religion font un contraste si frappant, avec celles qu'on suppose aux siècles où ils vivoient, et qui semblent n'avoir pu exister, que dans les romans, qu'elles ont servi à embellir.

Mais tous ces merveilleux effets de l'esprit religieux n'étonneront plus, quand on fera réflexion (et cette observation est de Mably, dans sa manière d'écrire l'histoire), que telle est son influence vivifiante, que les guerres dont il a été le prétexte, ont toujours tourné à l'avantage des peuples, en élevant leurs âmes par l'enthousiasme et le courage qu'elles y ont excités.

---

(1) *Tom. 4. pag. 469.* Extrait des Observations sur l'Ecosse par Thomas Newth.



En effet, à la suite des guerres désastreuses, qu'occasionna la chute du trône de Charlemagne, la France tombe dans l'esclavage féodal. La révolte de la Jacquerie l'y replonge davantage. Deux siècles de querelles et de combats presque continuels avec l'Angleterre la déchirent et l'épuisent; ils ruinent entièrement le peu d'industrie, de commerce et d'agriculture qu'elle possédoit à cette époque malheureuse. La barbarie la plus complète l'enveloppe de toute part. Durant les guerres de religion au contraire, le flambeau des lettres se rallume, les droits des peuples se discutent et s'établissent, la gloire de la nation se prépare; elles sont le prélude du beau siècle de Louis XIV. C'est aux dissensions religieuses que le corps Germanique, la Hollande et la Suède doivent leur liberté; ce sont elles qui ont ressuscité et raffermi la grande charte des anglais ensevelie dans l'oubli, par les longues et sanglantes guerres de

la Rose-rouge et de la Rose-blanche. Ce sont elles enfin qui ont fondé et donné naissance aux colonies des États-Unis. Tels ont été les résultats des dissensions religieuses, tandis que l'Irréligion et l'Athéisme n'ont produit que ruines, désolation, vols, rapines, tyrannie, esclavage, dégradation complète et destruction de l'espèce humaine.

On peut même ajouter que la religion crée, lorsqu'elle semble détruire, et que l'athéisme détruit lorsqu'il semble créer. Considérons-les enfin l'une et l'autre dans le dernier abus du pouvoir. Les lecteurs peuvent avoir vu dans la relation de l'inquisition de Goa et dans le voyage d'Espagne de Bourgoin, avec quelle humanité et quels égards, on traite les prisonniers de l'inquisition. Une triste expérience a mis une infinité de gens à portée de connoître l'horreur des bastilles de l'athéisme, les outrages continuels qu'on y accumule sur l'humanité souffrante, l'insolence et



la barbarie des géoliers qu'il a l'atroce attention de préposer à leur garde. A défaut de l'expérience, on pourroit consulter quelques-unes des nombreuses relations que nous avons des prisons de Robespierre, de celles de Lépaux à Rochefort, à Cayenne, etc., etc., etc.

---

---

---

C H A P I T R E X I.

*Progrès de la Philosophie. Prédications  
extravagantes de ses Sectateurs.*

T E L L E est la marche de l'esprit humain qu'une fois qu'il a tourné le dos à la vérité , et qu'ils s'est engagé dans les sentiers de l'erreur, rien n'est plus capable de l'arrêter , jusques à ce qu'il soit arrivé au dernier degré de l'absurde. Ceux qui les premiers crurent que pour mériter le nom de Philosophes, il falloit s'élever contre les institutions anciennes et sur-tout contre les institutions religieuses, se bornèrent d'abord à rejeter la religion révélée. Ils avoient l'air de vouloir y substituer ce qu'ils appelloient la religion naturelle; entreprise d'ailleurs absurde, puisqu'il n'exista jamais de religion, sans une révélation quelconque. Cette prétendue



religion naturelle n'avoit d'autre base que la raison humaine, cet instrument flexible de l'erreur comme de la vérité.

Bientôt même la religion naturelle fut mise de côté, comme la révélée. Déjà quelques écrivains avoient préludé à une profession ouverte de l'athéisme, lorsqu'un étranger nommé le baron d'Holbac vint en tenir école à Paris (1). Les Athéniens exilèrent de leur territoire un Philosophe qui avoit seulement dans ses ouvrages, formé des doutes sur l'existence de Dieu; le gouvernement français souffrit qu'on la combattit presque publiquement sous ses yeux. Il a été bien payé de cette coupable tolérance.

C'est de l'école du baron d'Holbac que sortit le *Système de la nature*, ouvrage où l'audace philosophique se montre dans toutes ses fureurs, et où le dessein de dé-

---

(1) Il étoit du Palatinat et avoit été élevé au collège Mazarin.

grader l'espèce humaine et de désorganiser en entier l'ordre social se dévoile sans déguisement. On voit par la correspondance de Voltaire et de d'Alembert qu'ils furent effrayés de cet écart de leurs camarades.

Le cauteleux d'Alembert auroit voulu qu'ils eussent gardé quelque ménagement, et sur-tout qu'ils n'eussent pas été si *dogmatistes* (1). C'étoit en effet une grande inconséquence, en rejetant tous les dogmes quelconques, par cela seul que la vérité n'en étoit pas géométriquement démontrée, de vouloir donner pour tels des erreurs monstrueuses, contre lesquelles la voix de l'univers, s'étoit de tous les tems élevée.

La grande crainte de Voltaire et de d'Alembert étoit, que cet ouvrage ne nuisit à la Philosophie, en éveillant les gouvernemens sur les excès auxquels elle

---

(1) Lett. du 25 juill. et du 4 août 1770.



s'abandonnoit, et ne lui fit perdre la protection, dont Frédéric II l'avoit honorée jusques alors. Ce Prince en effet ne pardonna jamais aux Philosophes le Système de la nature (1).

Ce furent sans doute ces motifs réunis, qui plus qu'une ferme conviction de l'existence de Dieu, engagèrent Voltaire, qui avoit d'abord parlé avec éloge du Système de la nature, à en entreprendre la réfutation (2). Cet homme qui, comme l'a remarqué La Harpe, n'étoit dans le fond qu'un sceptique et qui n'avoit sur rien des principes arrêtés, faisoit de l'existence de Dieu, de ce dogme fondamental de la civilisation, une petite spéculation de ménage. Il dit quelque part qu'il peut être indifférent que les gens de qualité croient en Dieu, mais qu'il n'en est pas de même de son tailleur et de son cordonnier.

---

(1) *Ibid.* 24 janvier 1778.

(2) *Ibid.* Lett. du 16 juill. 1770.

M. Mallet-du-Pan rapporte à ce sujet une anecdote dont il fut témoin, un jour que dinant chez Voltaire, avec d'Alembert et Condorcet et que ceux-cialloient parler athéisme, Voltaire les arrêta tout court, en les priant de permettre, qu'il fit retirer auparavant ses domestiques : *Car*, leur dit-il, *je ne veux pas être égorgé cette nuit.* Cela prouve du moins, qu'il ne voyoit plus de moralité, ni par conséquent de sureté publique ou particulière, là où l'on ne croyoit pas en Dieu.

Aussi Voltaire ne négligeoit-il en rien pour déguiser au vulgaire les progrès qu'avoit fait l'athéisme. Il porta la mauvaise foi sur ce point, jusques à soutenir, qu'il y avoit de son tems moins d'Athées que jamais, attendu, disoit-il, que les Philosophes avoient reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, sans pépin, etc. Il ajoutoit à ces puérilités que des géomètres non philosophes avoient rejeté les causes finales, mais que les vrais Philosophes les



admettoient ; et comme on l'a dit déjà , un catéchiste annonce Dieu aux enfans et Newton le démontre aux sages (1).

La bande philosophique fut choquée de ces ménagemens de son maître, qu'elle taxoit de lâcheté. Peu s'en fallut qu'elle ne fit sur lui le premier essai de son intolérance. Il faut l'entendre raconter lui-même dans la pièce de vers intitulée *les Cabales* , les menaces qu'on lui fit. Ses éditeurs conviennent « que les Philoso- » phes parurent un moment vouloir s'unir » aux prêtres contre lui ; mais, ajoutent- » ils , cette division entre des hommes , » qui devoient rester toujours unis , pour » défendre la cause de la raison de l'hu- » manité , ne fut point durable ». Cette grande cause ne pouvoit être en effet dans de meilleures mains.

Les Philosophes poursuivoient ainsi leur projet d'éclairer le peuple. Les grands qui

---

(1) *Dict. Philos. voy. Athées.*

sont toujours les plus faciles à corrompre, étoient presque tous à eux. Pour disposer à leur gré de ceux, qui par leurs talens, aspiraient à la gloire ou à la fortune, ils se saisirent du sceptre de la littérature. Ils y régnèrent en despotes. Les places, les pensions, les lauriers académiques, toutes les faveurs en un mot ne s'obtenoient que par leur crédit. Ils pouvoient dire à la lettre :

Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis.

On savoit qui devoit avoir le prix de l'académie française, souvent même avant que le discours fut composé. Le scandale fut porté à son comble lors de l'éloge du Chancelier de l'Hopital, que d'Alembert fit donner le prix, à un de ses favoris nommé Remy, qui paroissoit avoir eu à peine connoissance de quelques particularités de la vie de ce grand magistrat; et dont les phrases étoient si plaisamment construites, que ceux qui ont lu cette  
rapsodie



hapsodie dans le tems , peuvent se souvenir , que la première de toutes signifioit à la lettre , que l'Hopital avoit été enterré avant d'être mort. Voltaire ne pouvait revenir d'un tel jugement (1).

Cette gloriolle dont les Philosophes s'étoient rendus adroitement les dispensateurs , ne pouvoit chez une nation aussi vaine que la française , que propager leur influence , et accroître le nombre de leurs partisans ; ils en faisoient de tems en tems la revue. Ils pesoient leur qualité , le rang qu'ils tencient à la cour , et sur-tout le crédit dont ils jouissoient. A ce dernier titre la Pompadour étoit regardée comme le principal appui de la Philosophie (2) ; et assurément un tel honneur ne pouvoit être plus dignement placé ; venoient ensuite des ministres , des magistrats , des

---

(1) *Corresp. avec d'Alembert. Lettre du 22 septembre 1777.*

(2) *Corresp. de Volt. et de d'Alemb. , 8 mai 1764.*

évêques même. Les Philosophes avoient toujours compté sur l'archevêque Brienne (1). Il n'a pas trompé leur espoir.

Le patriarche de Ferney tressailloit de joie en contemplant ce brillant cortège. « Son grand desir étoit que les » Philosophes pussent faire un corps » d'initiés. Il devoit alors mourir content (2) ». Aujourd'hui que les résultats de la doctrine philosophique, nous ont été dévoilés par une expérience si terrible, l'on ne peut considérer sans pitié les vastes espérances, qu'on y fondeoit et les heureux effets qu'on en attendoit.

« Il y a un bel article de ce siècle à » faire, écrivoit Voltaire dans un endroit ; mais je ne vivrai pas jusques-là (3). Ne pourriez-vous me dire ce que

---

(1) *Ibid*, 30 juin et 21 décemb. 1770.

(2) *Ibid*, 23 juin. 1766.

(3) *Ibid*, 29 octobre 1756.



» produira dans trente ans la révolution ,  
» qui se fait dans les esprits depuis Naples  
» jusqu'à Moscow (1) ». Quelle auroit  
été sa surprise, si quelqu'un avoit pu con-  
tenter sa curiosité ! A défaut il traçoit lui-  
même d'imagination, les salutaires pro-  
diges que la Philosophie alloit enfanter.  
« Nous aurons bientôt, disoit-il, comme  
» nous l'avons déjà rapporté ci-dessus ,  
» de nouveaux cieux et une nouvelle  
» terre : J'entends pour les honnêtes-  
» gens ; car pour la canaille le plus sot  
» ciel et la plus sotte terre est ce qu'il  
» lui faut (2) ». Il entrevoyoit ailleurs le  
règne de la raison qui se préparoit, parce  
que les premières places devoient être  
un jour occupées par les Philosophes (3).  
Ils devoient être bientôt sur le trône  
même (4). Qui lui auroit dit qu'ils y

---

(1) *Ibid*, 15 octobre 1766.

(2) *Ibid*, 16 janvier 1769.

(3) *Ibid*, premier mars 1769.

(4) *Corresp. avec le roi de Prusse*, 29 juillet 1775.

monteroiient en la personne de Lépaux?

Ce grand crédit de la Philosophie devoit sur-tout profiter aux Souverains , dont il contribueroit à faire valoir les droits (1). Les loix , les rois et les citoyens tous en ressentiroient les avantages. Sans les Philosophes on auroit deux ou trois St.-Barthélemy de siècle en siècle (2).

Dans l'enthousiasme de ses visions philosophiques , il portoit le défi à Cromwel de bouleverser l'Angleterre , et au cardinal de Retz de faire les barricades (3). Ces rodomontades dont l'événement a si complètement démontré le ridicule , se retrouvent encore dans l'éloge de Saint-Cyr , sous-précepteur du Dauphin , par d'Alembert.

Celui-ci fait dire aux Jésuites , dans

(1) *Siècle de Louis XIV.* chap. 31. pag. 147.

(2) *Correspondance de d'Alemb.* , 1 mars et 9 novemb. 1764.

(3) *Correspondance générale , Lettre à Linguet* , 15 mars 1767.



l'éloge de Fleury, qu'ils auroient été traités avec plus d'humanité, s'ils avoient été détruits par les Philosophes ; mais que malheureusement ils l'avoient été par des Jansénistes (1).

Dans ceci, comme dans tout le reste, le bon vieillard de Ferney se contredisoit quelquefois. Il n'avoit jamais que la pensée du moment. Le 8 mars 1776 il écrit à Marmontel ; « j'entends dire que dans » Paris, tout est faction, frivolité, mé- » chanceté ; » et le 16 du même mois, c'est-à-dire huit jours après, en recevant une lettre de Condorcet, il s'écrie, « voici » le siècle de Marc-Aurèle, ou je suis » bien trompé ».

Les prédictions des Philosophes sur quelques individus méritent aussi d'être remarquées, par la manière dont elles se sont vérifiées. Telle est par exemple celle qui portoit que Pascal-Condorcet, ( c'é-

---

(1) *Eloge des Acad.*, tom. 5. pag. 240.

toit ainsi que l'appelloit Voltaire ) joueroit un grand rôle (1). Il a en effet été très-brillant ce rôle-là et sur-tout à sa fin. « La Harpe, disoit encore Voltaire, » aura une rude carrière à parcourir bien » semée d'épines et de chausse-trapes » par ses ennemis (2) ». Ici le prophète a deviné; mais ce qu'il ne prévoyoit sans doute pas, c'est que ce seroit ceux, qui se prétendent ses disciples, qui feroient naître ces épines et tendroient ces chausse-trapes.

Parmi les bienfaits dont la Philosophie se proposoit de gratifier l'humanité, nous ne devons pas oublier la proscription du fléau de la guerre et l'établissement de la paix perpétuelle. Malheureusement sur ce point comme sur tant d'autres, on la trouve en contradiction; et Frédéric II dont on attaquoit le goût favori, per-

---

(1) *Corresp. avec d'Alemb.*, 19 mai 1777.

(2) *Ibid*, 12 février 1774.



sifle à ce sujet, d'une manière très-agréable, le Philosophe de Ferney, qui vouloit qu'il fit la guerre au Turc, tantôt pour rétablir le temple de Jérusalem (1), tantôt pour délivrer la Grèce du joug sous lequel elle gémissoit. « Mais, dites-moi, » lui écrivoit Frédéric, comment pouvez-vous exciter l'Europe aux combats, » après le souverain mépris que vous et » les Encyclopédistes avez affiché contre » les guerriers? Qui sera assez osé pour » encourir l'excommunication du patriarche de Ferney et de toute la » quelle philosophique? »

Il ajoute ensuite que les Philosophes vont bientôt gouverner l'Europe, comme

---

(1) Ce projet de rétablir le temple de Jérusalem, pour démentir la prédiction de Jésus-Christ, qu'il ne le seroit jamais, tenoit fort à cœur à Voltaire et à d'Alembert, comme on le voit par leurs lettres des 8 et 29 décembre 1764. Cette prédiction, qui s'est mieux vérifiée que les leurs, les choquoit beaucoup.

les Papes l'assujétissoient autrefois , et  
qu'ils ne manqueront point de dégoûter  
les peuples de l'art meurtrier de la guerre.  
« Par ce moyen ils déchargeront imper-  
» ceptiblement les états de ces grosses  
» armées qui les abyment , et successi-  
» vement il ne restera plus personne  
» pour se battre. Tous les souverains et  
» les peuples n'auront plus ces malheu-  
» reuses passions, dont les suites sont  
» si funestes , et tout le monde aura la  
» raison aussi parfaite , qu'une démons-  
» tration géométrique.

» Je regrette bien que mon âge me  
» prive d'un aussi beau spectacle , dont  
» je ne jouirai pas même de l'aurore, et  
» l'on plaindra mes contemporains d'être  
» nés dans un siècle de ténèbres, sur la  
» fin duquel a commencé le crépuscule  
» de la raison perfectionnée (1) ».

Sans doute que si Frédéric avoit pu

---

(1) Lettre du 26 novemb. 1773.



voir les fruits que donne la *raison perfectionnée*, il auroit trouvé qu'il n'y avoit pas de quoi plaisanter. Un regret bien aussi vif que le sien, qu'une infinité de gens doivent avoir, c'est que les principaux chefs de la Philosophie n'ayent pu à cause aussi de leur âge, atteindre à l'époque de la révolution. Quel spectacle la Providence a ravi à l'univers? Des personnes qui ont connu la plupart d'entre eux, prétendent que le patriotisme de Voltaire n'auroit pas été au-delà du 14 Juillet. Le possesseur d'un château n'auroit sans doute pas vu de sang-froid, la guerre qu'on avoit déclarée à ce genre de propriété, et le rival comme l'adulateur servile des grands, que toutes les remontrances de d'Alembert n'avoient pu détourner de ses liaisons avec les courtisans les plus déhontés de son tems, auroit repoussé les principes comme la pratique de l'égalité. Suivant les mêmes personnes, le dix Août auroit vu expirer le patrio-

tisme de d'Alembert ; Diderot auroit présidé au deux Septembre , etc.

D'après cela Voltaire et d'Alembert se seroient trouvés enveloppés dans la proscription de Robespierre. Fréron eut été immanquablement chargé d'aller apposer le scellé au château de Ferney et d'en faire arrêter le propriétaire. A ce nom seul l'épouvante auroit saisi le patriarche de la Philosophie ; il se seroit sauvé à la hâte sur un léger esquif , en gagnant à travers le lac de Genève , les montagnes du pays de Vaud. De-là , en contemplant ses propriétés dévastées ou incendiées , il auroit admiré *les nouveaux cieux et la nouvelle terre*, que la Philosophie avoit fait éclore.

---



C H A P I T R E   X I I .

*Des Prédications des bons Citoyens et  
des hommes religieux.*

A PRÈS avoir rappelé les rêves des Philosophes, dont l'évènement a si complètement démontré le délire, il ne sera pas hors de propos d'y opposer les prédictions des bons citoyens, et les conjectures qu'ils formoient de leur côté. Cette guerre acharnée que la Philosophie faisoit à la religion et à tout ce que les hommes ont de plus respectable, répandoit les allarmes les plus funestes dans l'ame de tous ceux, qui aimoient sincèrement leur patrie, et qui étoient étrangers à toute espèce de faction et de parti, respectoient les institutions anciennes, comme la sauve-garde du bonheur et de la tranquillité publique. Il étoit aisé de prévoir

que si une fois le peuple venoit à mépriser, ou à voir avec indifférence la religion, le plus ferme appui de la civilisation, parce que ne s'arrêtant pas aux actions extérieures, elle pénètre dans le cœur même de l'homme, on auroit bien de la peine à le contenir par le lien foible et souvent impuissant des loix civiles.

Comment après lui avoir appris à mépriser cette puissance invisible, objet tout à-la-fois pour lui de crainte et d'espérance, pourroit-on se flatter de lui faire respecter l'autorité visible, si souvent avilie par ses abus et ses excès, et qui tire sa principale force de son union avec la première ?

Il étoit donc aisé de prévoir que la destruction de la religion devoit amener celle de l'état. Ce fut là le sujet du fameux programme de l'Univers en 1772, *que la nouvelle Philosophie étoit aussi funeste à la Religion qu'aux Rois*. On sait quelles clameurs il excita de la part



de la secte philosophique, de quels sarcasmes ils le poursuivirent. Depuis le patriarche jusqu'au dernier des adeptes, tous s'y essayèrent. D'Alembert s'élève encore contre cette assertion dans l'éloge de l'abbé de Saint-Cyr, dont nous avons déjà parlé.

Les Philosophes nous ont encore conservé eux-mêmes quelques-unes des imputations qu'on leur faisoit, et des conjectures sur leurs projets futurs. Ainsi par exemple on voit par les lettres de Voltaire et de d'Alembert, « qu'on im-  
» putoit aux Encyclopédistes de former  
» une secte, qui avoit juré la ruine de toute  
» société, de tout gouvernement et de  
» toute morale (1) ». La même correspondance nous apprend, qu'on *disoit*,  
*que les Philosophes demandoient la*  
*tolérance pour eux; mais que quand*  
*ils y seroient parvenus, ils ne tolé-*

---

(1) 28 janvier 1757.

*reroient plus d'autre religion que la leur ; propos que Voltaire jugeoit bien fou et bien sot* (1). Si l'Académie eut proposé encore des sujets de morale , d'Alembert auroit voulu qu'elle donna à traiter celui de savoir si *l'irréligion peut avoir son fanatisme comme la superstition* (2).

Toutes ces questions prouvent que ces écrivains d'un génie si vanté , n'avoient pas celui de connoître à fond le cœur humain. Car l'esprit de persécution dérivant de l'orgueil , qui veut dominer même sur les opinions , devoit par une infinité de raisons , se trouver bien plutôt chez les Philosophes , que chez ceux qu'ils appellent superstitieux. Le problème est bien résolu aujourd'hui.

Si je ne craignois d'être fastidieux , je pourrois citer ici , des passages de plu-

---

(1) 13 fevrier 1764.

(2) *Eloge des Académ.* , tom. 1. pag. 278.



sieurs orateurs chrétiens, qui ont dévoilé les projets de la Philosophie, et annoncé d'une manière bien précise les suites terribles qu'ils auroient. Il y en a un bien frappant du père La Neuville; mais la prédiction qui mérite le plus d'attention soit par sa singularité, soit par l'exact accomplissement qu'elle a eu, c'est celle que fit le père Beauregard dans un sermon prêché à Notre-Dame, treize ans avant la révolution. En disant que c'étoit au gouvernement et à la religion, que les Philosophes en vouloient, saisi tout à coup d'un enthousiasme divin, il s'écrie :

« La hache et le marteau sont dans  
» leurs mains; ils n'attendent que le mo-  
» ment favorable pour renverser le trône  
» et l'autel. Oui, vos temples, Seigneur,  
» seront dépouillés ou détruits; vos fêtes  
» abolies; votre nom blasphémé; votre  
» culte proscrit. Mais, qu'entends-je,  
» grand Dieu! que vois-je! aux saints can-  
» tiques, qui faisoient retentir ces voûtes

» sacrées en votre honneur , succèdent  
» des chants lubriques et profanes ! Et  
» toi , Divinité infâme du Paganisme ,  
» impudique Vénus , tu viens ici même  
» prendre audacieusement la place du  
» Dieu vivant , t'asseoir sur le trône du  
» saint des saints , et y recevoir l'encens  
» coupable de tes nouveaux adorateurs ».

De toutes les infamies auxquelles le délire d'un peuple abbruti par la Philosophie pouvoit se livrer , celle dont parle le Prophète sacré , étoit sans doute la dernière qu'on put imaginer. Qui auroit jamais cru que dans le dix-huitième siècle , tout resplendissant des lumières de la Philosophie , dans cette ville qui en étoit le principal foyer , on verroit une courtisane portée en triomphe , sur l'autel du plus auguste de ses temples , et une multitude insensée se prosterner , l'encensoir à la main , devant ces restes dégoûtans de la prostitution publique ? Quand on voit un fait si inoui , si incroyable , prédit avec  
une



une telle précision, on se croit transporté dans ces siècles, où des hommes mus de l'esprit divin, peignoient d'une manière si énergique les crimes de leur siècle, et annonçoient d'une voix terrible les justes châtimens qui devoient en être la suite.

*Fin de la Première Partie.*





---

DE L'INFLUENCE  
DE  
LA PHILOSOPHIE,  
SUR  
LES FORFAITS  
DE  
LA REVOLUTION.

---

DEUXIEME PARTIE.

DE LA PHILOSOPHIE PENDANT LA RÉVOLUTION.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Etat de la France et disposition des  
esprits, au moment de la révolution.*

Nous voici donc arrivés à l'époque où  
la Philosophie débarrassée de toute con-  
trainte et libre d'exécuter tous ses plans,

va nous donner un essai de l'espèce de félicité, qu'elle procure au monde. Mais à la vue de ce monstrueux assemblage de conceptions insensées, de métaphysique absurde, de sophismes et de galimathias inintelligibles; de cette liberté en parole et de cette tyrannie en réalité; enfin de cet amas effroyable de ruines, de meurtres, de désolations et de fléaux de tout genre, qui vont pleuvoir sur l'espèce humaine, j'éprouve le même frémissement que Milton, lorsque prêt à raconter la chute du premier homme, et les calamités qu'elle va attirer sur sa postérité, il s'écrie en commençant son quatrième Livre, « Que ne puis-je faire entendre » ici cette voix terrible, qui dans l'Apo- » calypse, à l'instant où le dragon mis » deux fois en déroute se dispose à pren- » dre sa revanche sur les hommes, fait » retentir le ciel de ces effrayantes pa- » roles : *malheur aux habitans de la* » terre ».



La Philosophie étoit cependant alors en apparence moins redoutable que jamais. Elle avoit éprouvé depuis quelque tems des désertions très-marquantes ; des hommes du plus grand nom, Montesquieu, Duclos, Buffon, etc. s'en étoient dégoûtés ; Rousseau lui avoit déclaré une guerre ouverte. Voltaire à la fin de sa carrière se lamentoit sur la tiédeur qui avoit saisi tout le monde, et sur l'indifférence qu'on montroit, pour ce qu'il appelloit la bonne cause. Ce qui le désespéroit, *c'est*, disoit-il, *qu'on en restera là, et que le monde ira comme il est toujours allé* (1). Il ne fut pas plus prophète sur ce point que sur bien d'autres. Ceux qui se prétendent ses disciples essayent précisément depuis dix ans de faire aller le monde, comme il n'a jamais été. A sa mort arrivée à la suite de son voyage de Paris, et des facéties aux-

---

(1) *Corresp. avec d'Alemb.* 22 Septemb. 1777.

quelles il fut obligé de se prêter, pour *raviver un peu l'esprit public*, la Philosophie se trouva dans *une espèce d'anarchie*. Alors, suivant une allégorie de Voltaire même, les rats maîtres de la volière, d'où les oiseaux avoient disparu, purent s'écrier :

Les oiseaux ne sont plus, et c'est nous qui régnons (1).

Mais si les rats n'avoient pas l'éclat du plumage des oiseaux, ils avoient des dents très-aigues, avec lesquelles ils pouvoient ronger le vaisseau de l'état et y ouvrir des voies d'eau, au milieu des orages, dont la révolution alloit l'assaillir. L'ébranlement général que ses premiers mouvemens donnèrent à toutes les parties de la législation française, fut principalement l'ouvrage des Philosophes. C'étoit là une occasion brillante de faire un essai des théories sur lesquelles ils

---

(1) *Les Deux Siècles, dans le vol. des Contes.*



rabachoient depuis si long-tems : ils ne la laissèrent pas échapper.

Ils ne pouvoient pas mieux d'ailleurs choisir leur théâtre. Le Français de tout tems léger, irréfléchi, enthousiaste de la nouveauté, ayant peut-être, suivant Frédéric, quelque chose de trop impétueux dans sa vivacité, qui dégénère même en féroce (1), étoit le seul peuple au monde, capable de s'abandonner sans réserve à toutes les illusions philosophiques.

Quand on considère en effet la constitution de tous les autres peuples de l'Europe, on voit quelle est à peu près encore, ce qu'elle fut dans son principe ; et là où les formes extérieures ont éprouvé quelque altération, les bases fondamentales sont demeurées les mêmes.

---

(1) *Corresp. avec Voltaire*, 18 Novembre 1777. Voltaire qui n'avoit pas sans doute aussi bonne idée du peuple français que du reste des hommes, dit qu'il sera toujours moitié tigre, moitié singe. *Corresp. gén. à Pankouk*. 30 Avril. 1777.

Si quelqu'un de ces peuples avoit été forcé de recourir aux armes, pour défendre sa liberté, ce n'étoit pas par des innovations qu'il avoit prétendu l'affermir, c'étoit au contraire en maintenant ses antiques institutions dans toute leur intégrité. L'Allemagne n'eut pas d'autre objet en soutenant la guerre de trente ans. La Suisse et la Hollande ne secouèrent le joug de la maison d'Autriche, que parce qu'elle avoit voulu dénaturer leur ancien gouvernement et enfreindre les privilèges qu'il leur garantissoit.

Cet attachement des hommes pour les loix qu'ils ont reçues de *leurs pères* (expression que les Jacobins et les Philosophes ont voulu ridiculiser, parce que tout ce qui est vénérable devoit être souillé par eux) vient de la nature même des choses. La constitution des peuples n'est jamais que le résultat de leur caractère, de leur position, de leur manière de vivre, de leurs habitudes, de leurs liaisons



politiques. Les maximes et les règles d'après lesquelles on doit les gouverner, dévoilées par l'expérience sont recueillies et conservées par la tradition. C'est ce dépôt sacré que doivent consulter ceux qui veulent connoître ou réformer les loix d'une nation quelconque. On ne change pas plus la constitution d'un état, lorsque des siècles en ont consolidé l'existence, qu'on ne change les habitudes d'un octogénaire. Ce qui seroit dangereux et ridicule dans un individu, ne peut être utile et raisonnable dans un peuple entier, qui n'est qu'une masse d'individus. On peut donc rétablir jusqu'à un certain point la constitution primitive d'un peuple, mais on ne lui en crée jamais une nouvelle. Il faut des Philosophes pour dire le contraire, et des Français pour le croire.

Les Français ne pouvoient d'ailleurs aimer ce qu'ils ne connoissoient pas. Des innovations fréquentes et successives y

avoient presque effacé jusques aux dernières traces de leur ancienne constitution. En introduisant des loix étrangères dans leur législation, on avoit choisi ce qu'il y avoit de pire. Le droit public étoit une science inconnue en France.

Aussi n'y a t-il rien de comparable à la confusion et à l'embarras qu'on y éprouva, lorsqu'en convoquant les Etats-Généraux, on voulut en connoître la nature et la composition. On se souvenoit vaguement qu'ils devoient être composés de trois ordres; mais ces ordres qu'étoient-ils? Chacun d'eux se trouvoit subdivisé en plusieurs espèces différentes, toutes ennemies les unes des autres. La division seule du clergé en haut et bas; les honneurs, les richesses dont jouissoit le premier, l'espèce d'asservissement et d'humiliation, où il tenoit le second, disent assez qu'il ne pouvoit y avoir d'union et d'accord entr'eux. C'étoit bien pire dans l'ordre de la noblesse. On distinguoit



la noblesse fieffée et non fieffée; la noblesse toute fraîche, et celle qui comptoit déjà trois générations; la noblesse de cour et celle de province. Toutes ces noblesses s'envioient, se jalousoient, se méprisoient.

Quant au tiers-état, quoiqu'on voulût le donner pour le reste de la nation, il n'en comprenoit guères que ce qu'on appelloit bourgeois, négocians, magistrats subalternes, avocats, médecins, etc. Les artisans, les cultivateurs n'entroient que pour peu de chose dans ce calcul. C'étoit tout autant de parties hétérogènes, qu'il étoit très-facile de soulever au premier besoin, les unes contre les autres.

La haine du tiers se portoit entièrement alors sur les deux premiers ordres, dont les privilèges et les prérogatives choquoient son intérêt et humilioient son amour-propre, par l'extension qu'ils avoient prise depuis quelques années. On ne pouvoit plus parvenir aux premières

dignités ecclésiastiques, ni aux principaux emplois civils et militaires sans être noble de plusieurs degrés ou prouver qu'on l'étoit, par des actes faux qu'on se procuroit toujours avec de l'argent. Les véritables loix françaises, qui attachoient la noblesse à la plupart des places pour lesquelles on l'exigeoit, ne contenoient ni de telles absurdités, ni de telles injustices ; le gouvernement qui les toléroit et les sanctionnoit même, ne prévoyoit pas le danger de nourrir ces semences de division, au sein d'une nation, dont la vanité est la première des passions.

Tant que la magistrature avoit conservé quelque chose de ses anciennes mœurs et de ses anciens principes, les funestes inconvéniens de la vénalité des charges, qui donnoit tout à la richesse et ne laissoit rien à l'émulation, ne s'étoient pas développés en entier. Mais quand les cours de justice ne furent plus remplies que d'une jeunesse dissipée et



ignorante, le mépris succéda au respect qu'elles inspiroient auparavant, et la morgue de leurs membres justifia l'envie qu'excitoit déjà cette espèce d'oligarchie. Les maximes de la nouvelle Philosophie y trouvèrent de zélés partisans. Elles devaient achever de bouleverser ces grands corps, en changeant en novateurs, les premiers gardiens des loix fondamentales de l'état. Les autres emplois qui n'étoient pas soumis à une vénalité légale, se vendoient en secret ou étoient en proie à la bassesse et à l'intrigue.

C'étoient principalement les grands que Voltaire, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, vouloit absolument gagner à la Philosophie, bien persuadé que la corruption descendant d'aussi haut, pénétreroit avec plus de facilité dans la masse du peuple. Il avoit réussi complètement. Des hommes que leurs desirs et les moyens qu'ils avoient de les satisfaire, pousoient au-devant de la corruption,

devoient accueillir avec transport ceux qui cherchoient à la répandre. On ne voyoit plus que des Philosophes dans les palais et dans les châteaux des grands, dont ils étoient tout à-la-fois les favoris et les adulateurs les plus vils et les plus rampans. La plupart de ces valets en changeant de livrée dans la révolution, sont devenus, comme cela devoit être, les maîtres les plus insolens et les plus tyranniques.

Chez un peuple qui renfermoit tant de germes de discorde et de dissolution, tous les cœurs durent s'épanouir et toutes les têtes bouillonner aux approches d'une révolution. Les Philosophes excitèrent et accrurent l'ivresse générale par leurs conceptions folles et insensées. Leur coryphée étoit alors le féroce et visionnaire Condorcet, qui songeoit à profiter du moment, pour mettre en pratique sa belle théorie de la perfectibilité de l'espèce humaine. Il regardoit en pitié tout



ce qui s'étoit fait jusques à lui; et il se croyoit fait pour affranchir l'univers du honteux esclavage, dans lequel il prétendoit qu'il n'avoit cessé de gémir. Sa grande frayeur étoit sur-tout, qu'au lieu de chercher le modèle d'une constitution, dans les plus purs élémens de la Philosophie, on ne s'abaissa, comme quelques-uns en avoient l'idée, jusqu'à imiter la constitution des Anglois et à soumettre honteusement la France à la servitude de ce peuple. Il publia plusieurs pamphlets, pour détourner ce malheur. Toute la secte le seconda dans ce noble dessein. Ils mirent de concert en avant les mots de liberté et d'égalité, qui jettés parmi le peuple comme des brandons de discorde, y produisirent des désordres d'autant plus grands, que personne n'en connoissoit le véritable sens. Les Philosophes ne l'entendoient pas mieux. Jamais ils n'ont su en donner une définition exacte, même après dix ans de la plus funeste

expérience. Ce fut la Philosophie qui enfanta aussi les droits de l'homme, la souveraineté du peuple et le régime représentatif. Nous avons remarqué plus haut que les éditeurs de Voltaire avoient déjà parlé des droits de l'homme, comme d'une chose si claire, que l'ignorance seule pouvoit les méconnoître. Cependant, malgré tous les commentaires que ces droits ont produits, ils n'ont été guères plus éclaircis que les mots de liberté et d'égalité. Sans prétendre les tirer de l'oubli auquel la nouvelle constitution semble les avoir condamnés et dont pour le bonheur de l'humanité ils n'auroient jamais dû sortir; nous observerons, que ceux de ces prétendus droits, qui étoient intelligibles, se retrouvent dans tous les états, qui passent même pour les plus despotiques, et que nulle part ils n'ont reçu plus d'atteinte, que de ceux qui s'en disoient les inventeurs. A Alger, à Tunis, à Maroc, nul n'est arrêté, détenu  
ou



ou puni que dans les cas déterminés par la loi ; personne n'y est condamné sans être entendu ; les fautes sont personnelles ; et jamais ces pays n'ont vu l'horrible institution de tribunaux révolutionnaires qui condamnent sans entendre ; de commissions militaires qui constatent seulement l'identité, ou des loix des otages, qui punissent l'innocent pour le crime d'autrui.

La souveraineté dont les Philosophes ont gratifié le peuple , et que d'ailleurs on a traité avec autant d'égard que les droits de l'homme , est un présent d'un genre tout à fait comique. La souveraineté, disent-ils, réside dans le peuple en corps. Nulle fraction ne peut se l'attribuer ; d'où il arrive que dans un vaste état, la réunion de tous les citoyens étant physiquement impossible, cette souveraineté dont on a tant fait du bruit, et dont d'ailleurs tous les effets seroient illusoires, est tout comme si elle n'existoit pas.

Les éditeurs de Voltaire avoient connu aussi le régime représentatif. On le trouve énoncé d'une manière très-curieuse, dans une note sur le chapitre 106 de *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations*. Ils prétendent que par le moyen des députés, qui, élus par les citoyens partagés en plusieurs assemblées, porteroient à une assemblée générale la volonté de leurs commettans, il seroit possible d'établir même dans les états les plus vastes, une constitution démocratique, telle que toute loi, ou du moins toute loi importante fut aussi réellement l'expression de la volonté générale des citoyens, qu'elle pouvoit l'être dans le conseil général de Genève, etc.

L'expérience a tellement démontré l'absurdité d'une telle théorie, qu'il est inutile d'y insister. Car pour être vraie, il auroit fallu que ces députés fussent toujours élus à l'unanimité et fussent liés par des mandats impératifs. Les Philosophes



faisant encore abstraction des passions humaines, ne calculoient ni les cabales, ni les intrigues, ni la violence par lesquelles les factieux s'emparent des assemblées électorales et parviennent à donner pour le vœu du plus grand nombre, celui d'une foible minorité. Ces gens-là ressemblent à un constructeur, qui en bâtissant un navire ne penseroit qu'au tems calme, et jamais aux orages et aux écueils. On peut ajouter à cela que tel est la bizarrerie des conceptions philosophiques, que le régime représentatif peut s'allier avec toutes les espèces de gouvernement, excepté la démocratie; un peuple pouvant avoir un, cinq, dix, comme sept-cents représentans; il n'y a pas de règle fixe là-dessus.

---

---

---

C H A P I T R E II.*Effets des maximes des Philosophes réduites en pratique.*

AUX mots de *Liberté*, d'*Egalité*, de *Droits de l'Homme*, que la trompette philosophique faisoit retentir d'un bout de la France à l'autre, tout fut en mouvement; l'ambition s'empara de tous les cœurs. La noblesse de Province crut remplacer celle de la Cour; le curé espéra de devenir évêque; l'avocat conseiller ou président; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que chacun de ceux même qui avoient l'intention bien prononcée de s'approprier ces dignités, contribua à en détruire les prérogatives et les revenus. Ils avoient deux passions à satisfaire à la fois, l'envie et l'ambition;



la première l'emporta d'abord : on ne se battit plus que pour des ombres. Pour reconnoître les véritables effets des maximes philosophiques, il ne faut pas chercher comment se conduisirent les différens ordres entre lesquels la nation étoit alors divisée. Tout se trouva confondu en un coup. Les hommes retombèrent pour ainsi dire dans l'état de nature. Le passé parut oublié en entier ; il ne comptoit plus pour rien ; tout étoit à refaire ou à recommencer. On se dirigea moins d'après les opinions ou les préjugés d'autrefois que d'après les passions ou les illusions du moment. On vit des nobles du plus haut parage embrasser le parti du tiers, et des membres du tiers se déclarer avec feu pour celui de la noblesse ; des prêtres demander la suppression de la dime, ou exciter à l'invasion des biens ecclésiastiques. Les choses en vinrent au point que ce fut un Montmorency qui proposa la suppression de la noblesse, et l'abbé

Maury , fils d'un cordonnier , qui s'y opposa.

Nous ne devons donc porter nos regards que sur les trois classes d'hommes, dont nous avons parlé ci-devant et dont les deux dernières tendoient également, quoiqu'avec des intentions un peu différentes vers une destruction générale.

Les uns qui la vouloient entière et absolue , furent dans la suite appelés *Jacobins*; c'est sous ce nom que nous les désignerons. Ceux qui ne vouloient détruire, que pour réédifier d'après leurs idées, formoient la classe des Philosophes. Ces deux factions ayant d'abord eu le même but, le même langage et employé les mêmes moyens, il n'étoit pas aisé de les distinguer dans le principe. Quoiqu'ils aient eu l'air de se diviser dans la suite, l'influence de leur fraternité primitive s'est toujours fait reconnoître.

Les Jacobins mirent dans leurs plans et leurs combinaisons , une pénétration



et une prévoyance dignes d'une meilleure cause. Ils semblent dès les premiers pas de la révolution avoir apperçu le terme jusques où on pourroit la conduire , et jugé parfaitement les moyens qu'il faudroit employer pour y arriver. Jamais faction n'a marché avec plus d'audace et de fermeté vers le but où elle vouloit atteindre ; aucune ne l'a surpassée dans l'art de faire servir au succès de ses desseins, tout ce qu'on avoit imaginé pour les faire échouer. Les Philosophes , au contraire , ineptes dans leurs conceptions , ont toujours été trompés dans leurs vues, et déconcertés dans leurs plans. Combien de fois n'ont-ils pas été forcés de convenir, qu'ils n'avoient pas prévu, ce qui est arrivé ? Ils ne furent que les instrumens des Jacobins, qui eurent l'art de s'en servir pour détruire, en les attendant à la réédification.

Les Jacobins jugeoient contraire à l'égalité, dont les Philosophes leur avoit

fourni le mot, cette superbe variété que le créateur a mise dans ses œuvres vivantes ou inanimées ; ils prétendoient les égaier toutes , et sans les obstacles que la force des choses leur a opposés, rien n'eût échappé à leur niveau. Après avoir anéanti la nature vivante , ils auroient attaqué la nature morte ; et comme ils ont voulu qu'un palais ne fût qu'une maison , et qu'une cité immense portât le même nom qu'un hameau , ils auroient voulu faire descendre les montagnes au niveau des collines et les fleuves à celui des ruisseaux.

Les Philosophes ne donnèrent pas d'abord à leur égalité un sens aussi exagéré ; ils semblèrent vouloir ne l'appliquer qu'aux distinctions sociales, et n'en laisser subsister d'autre , que celle des Philosophes et de la multitude, qui seroit de droit sous leur domination. De là suivoit nécessairement la destruction des ordres, première opération des ef-



forts combinés des Jacobins et des Philosophes. Ce n'est ni le lieu , ni encore moins le tems d'examiner ici , si la distinction des ordres existante en France à l'époque , dont nous parlons , étoit bien ou mal combinée. La seule chose que nous nous permettrons de dire , c'est que pour débrouiller cette confusion que présentent les hommes vus en masse , il faut nécessairement les classer. Lors donc qu'il existe dans une société des classes quelconques , on ne sauroit les détruire , à moins qu'on y en substitue tout de suite de meilleures. Ce seroit autrement tout de même que si , après que le créateur eût débrouillé le cahos et en eût co-ordonné toutes les parties , un mauvais génie étoit venu les replonger de nouveau dans le désordre , dont on les avoit tirées.

La *liberté* fut encore un des mots philosophiques , que les Jacobins surent bien faire servir à leurs desseins. Les

idées que présente le mot de *liberté* sont si en contradiction avec ce que les Philosophes ont fait, lorsqu'ils ont été les maîtres, qu'il n'est pas aisé de dire ce qu'ils entendoient par là.

Ils l'entendirent du moins d'abord dans le sens des Jacobins, qui vouloient avoir la *liberté* de faire tout ce que leur intérêt ou leurs passions les plus désordonnées pourroient leur suggérer. Aussi de concert, commencèrent-ils par faire ouvrir les maisons de force, et par en retirer ceux dont on y gênoit la *liberté*; c'étoit pour eux un renfort, dont le secours ne leur fut pas inutile.

Mais comme cette grande découverte de la *liberté* auroit été nulle, comme celle de la souveraineté du peuple, si tout le monde avoit eu droit d'en jouir; (car les libertés individuelles se seroient paralysées ou détruites par leur action réciproque) il fallut créer une classe d'esclaves ou d'Iotes qui, privée de cette



liberté , fut soumise au plein exercice des volontés *des hommes libres*. Les Jacobins montrèrent en ceci la même sagacité , qui les a distingués dans tout le reste ; et dans l'insurrection qu'ils projettoient, ils tentèrent de réunir à eux les pauvres d'esprit, comme les pauvres d'argent, qui forment toujours le plus grand nombre, et dont les passions sont plus faciles à irriter. Ils placèrent dans la classe des Iotes tous ceux qui s'élevoient au - dessus du commun par leur naissance, leurs richesses, leurs talens ou leurs vertus, et qui irrévocablement déclarés ennemis de l'égalité et de la *liberté*, furent proscrits sous le nom d'*aristocrates* ; mot si heureusement choisi par les Jacobins et les Philosophes, que dans la langue d'où il est tiré , il désigne le gouvernement *des honnêtes gens* (1).

---

(1) *Arist. rhetoriq. pag. 84.*

Tout devint permis et juste envers ceux compris dans la classe proscrite. On eut la liberté de piller , de brûler leur propriété, d'outrager et d'égorger leurs personnes. Ils sont abandonnés depuis dix ans aux injures et aux poignards de la lie du genre humain , comme on livroit autrefois les criminels aux bêtes féroces, pour le divertissement de la canaille. Les châteaux, d'où un homme religieux n'osoit plus approcher à l'époque de la révolution, souffrirent les premiers essais de cette liberté, et furent démolis ou incendiés, en expiation d'avoir été les principaux foyers de la Philosophie. On vit alors le premier exemple de cette dérision atroce, qui s'est répétée constamment dans tous les crimes de la révolution, d'insulter par des ironies sanglantes, aux malheureux qu'on opprimoit ; les propriétaires des châteaux furent accusés de les avoir fait brûler eux-mêmes. Les Jacobins applaudis-



soient, ainsi que les Philosophes, à ces premiers élans d'un peuple libre. Condorcet ne voyoit dans l'incendie des châteaux que les feux de joie de la liberté, et la justice du peuple dans les massacres. Mais les Jacobins qui ne pouvoient arriver que par le crime à la destruction générale qu'ils méditoient, étoient les seuls conséquens; tandis que les Philosophes qui, à travers le pillage, l'incendie et le meurtre, prétendoient conduire à la félicité publique, étoient les plus ineptes et les plus absurdes des scélérats.

---

---

C H A P I T R E   I I I .

*Haine des Jacobins et des Philosophes  
pour la religion. Persécution contre  
les Prêtres.*

**S**I la ligue des Jacobins et des Philosophes, dans laquelle ceux-ci ne jouoient pas toujours le rôle le plus brillant, pouvoit être problématique pour quelques personnes, on ne sauroit la méconnoître dans leur haine commune pour la religion et les persécutions continuelles qu'ils ont suscitées contre ses ministres. Ces deux sectes marchant de concert au bouleversement de l'ordre social, ne considéroient qu'avec des transports de rage l'esprit religieux qui en est l'ame et la base. La religion, suivant les Philosophes, a été de tout tems complice du despotisme. Il n'y a cependant qu'elle qui



ait opposé quelque résistance à la plus affreuse tyrannie qui ait jamais pesé sur l'humanité. En effet, par la terreur que les Jacobins et les Philosophes avoient employée, la noblesse étoit en fuite ou réduite au silence ; la multitude tourmentée par des passions haineuses, enivrée des promesses des Philosophes ou séduite par la portion du pillage qu'ils lui avoient abandonnée, applaudissoit à la destruction de l'ancien édifice social, comme une famille de foux, qui sauteroit de joie, en voyant démolir la seule maison qui lui servit d'asyle ; tous les esprits, comme tous les états étoient ou attérés ou trompés ; la religion seule résistoit encore, et ne pouvoit fléchir ; seule elle restoit pour lutter contre le monstre, qui menaçoit de dévorer l'espèce humaine. Il falloit ou s'arrêter dans sa marche ou briser la barrière, qui y faisoit obstacle. Aussi dès le début de la révolution, les Jacobins et les Philosophes

firent sur la religion et les ministres l'essai terrible de leurs moyens principaux, la calomnie et l'assassinat. Leur rage n'a eu, pendant l'espace de dix ans, que quelques calmes passagers, et toujours elle en est sortie, plus atroce et plus impitoyable. C'est toujours sur les prêtres que tomboit le poid de leur fureur, quand les circonstances les forçoient de ménager un peu les autres. Ce sont toujours eux qui, bannis, déportés, poursuivis, cachés, égorgés, disputoient le terrain aux amis de *la liberté*, et en empêchoient les principes de s'étendre et de se propager.

La première attaque qu'on fit contre le clergé fut dirigée contre ses biens. On les convoitoit depuis long-tems; et les Philosophes qui croyoient que toute la force de la religion étoit dans les revenus de ses ministres, excitoient par leurs déclamations les gouvernemens à les en dépouiller, et justifioient d'avance cet envahissement



hisement par leurs maximes. On trouve le précis de leur doctrine à ce sujet dans une note des éditeurs de Voltaire sur le siècle de Louis XIV. Jamais ni Marat, ni Babeuf n'ont rien dit de plus subversif de la propriété. Cette note finit par ces principes, *que les biens des particuliers passent à leurs héritiers; que les biens des communautés leur appartiennent, et que ceux du clergé et de tout autre corps sont à la nation* (1).

Il faut avoir sans doute la perspicacité d'un Philosophe, pour appercevoir la différence imperceptible pour tout autre, qu'il y a quant à *la propriété*, entre une *communauté civile* et une *communauté ou un corps religieux*. Il n'est pas aisé de bien concevoir aussi ce qu'on entend par ces mots, *que les biens du clergé sont à la nation*. Les loix qui garantissent les propriétés de l'invasion du pou-

---

(1) *Chap. 35, pag. 272.*

voir , ne sont pas autres , soit qu'il s'agisse des propriétés particulières ou des propriétés communes. Si le gouvernement jouit, jusques à un certain point, à l'égard des unes et des autres, du droit d'en régler la transmission et d'empêcher qu'on en fasse un emploi nuisible à la société, il n'a dans aucun cas le droit arbitraire de se les approprier. S'il avoit ce pouvoir pour les grandes propriétés, il l'auroit à plus forte raison pour les petites, dont les premières sont la sauvegarde naturelle. Ceux qui enseignent une doctrine contraire, prouvent que des haines invétérées l'emportent en eux sur la raison, et en se donnant impudemment pour les partisans exclusifs de la liberté, ils arment la tyrannie du plus terrible instrument de destruction, qui pût lui être confié.

En effet, si les individus qui doivent jouir des biens appartenant à un corps et succéder à ceux qui les possèdent, ne



sont pas déterminés d'une manière aussi précise, que ceux qui doivent succéder aux biens d'une famille particulière; ils existent néanmoins, et ils sont membres aussi d'une famille à la vérité plus étendue, et dont les droits sont réglés autrement, que par les seuls hasards de la naissance.

Les biens du clergé n'étoient peut-être pas toujours donnés à ceux qui en étoient les plus dignes. Le gouvernement le mieux intentionné ne peut pas quoiqu'il fasse, mettre dans la distribution de ses dons, le discernement que l'exacte justice exigerait; et si les Philosophes, quand ils ont le pouvoir en main, se laissent néanmoins égarer et séduire par les intrigues et les manœuvres de la cupidité et de l'ambition, que doit-ce être des hommes vulgaires, qui n'ont pas pour s'en garantir une vertu aussi épurée que la leur?

Quel que fut l'usage que l'on fit des biens du clergé, ils n'en étoient pas moins par leur destination primitive le patri-

moine des pauvres. Ceux-ci avoient droit d'en reclamer leur portion , et ils la demandoient rarement en vain. L'aumône d'un ecclésiastique étoit une dette qu'il acquittoit et non un don qu'il faisoit. Que de millions de malheureux les biens de l'église servoient à soulager ! Sous les rapports politiques ces biens formoient une institution très-sage. Dans un pays où les propriétés sont si inégalement divisées , le hasard ne pouvoit avoir établi rien de plus heureux , que des propriétés pour ainsi dire circulantes , qui pouvoient à chaque instant réparer les oublis et les erreurs de la fortune.

Quelle utilité l'agriculture ne retiroit-elle pas des possessions des grands monastères ? Quelles ressources immenses pour tout ce qui les environnoit ! existentes aujourd'hui , que ces possessions si enviées ont passé entre les mains des usuriers, des fournisseurs, des jacobins ? Il n'y avoit pas jusques au produit de la



dîme, qui formant des greniers d'abondance dans toute l'étendue de la France, ne fût la source d'une infinité d'avantages. Le pauvre obligé d'acheter en détail le grain nécessaire à sa subsistance, l'y trouvoit sous sa main et quelquefois à crédit. Il n'étoit pas obligé de perdre une journée par semaine, et de payer des frais de transport, pour aller le chercher dans un marché voisin. Il s'indemnisait ainsi amplement de la foible portion qu'il avoit versée dans ce dépôt précieux, dont l'homme riche faisoit tous les frais.

Les Philosophes qui ne voient les choses qu'en grand, ne pouvoient appercevoir ces détails minutieux. D'ailleurs l'avantage du pauvre quel qu'il fût, pouvoit-il entrer en balance avec le bien immense, qui devoit résulter pour l'humanité entière de l'anéantissement de la religion, qu'on croyoit une suite nécessaire de la nudité, où on alloit réduire ses ministres? Les Jacobins secondèrent

de tout leur pouvoir les projets des Philosophes , contre des hommes qu'ils détestoient également. Priver les ecclésiastiques de leurs biens , les précipiter de l'excès de l'opulence à celui de la misère ; tourmenter leur existence par le besoin , en attendant qu'on puisse la leur ravir par l'assassinat , c'étoit flatter les passions les plus ardentes des Jacobins , puisqu'on réunissoit tout à-la-fois le vol , la rapine , la faim et la mort.

Il n'est pas inutile de remarquer que ceux qui se montrèrent les ennemis les plus acharnés du clergé , sont presque tous des hommes qui devoient leur avancement à ses bienfaits. Camus étoit son avocat bien renté ; Robespierre avoit été élevé par les soins de l'évêque d'Arras , et Condorcet étoit venu complotter à Paris , contre la religion et les prêtres , avec l'argent de son oncle l'évêque de Lisieux. Aussi dans cette persécution la perfidie se joint toujours à la cruauté. On



tâche de couvrir l'avenir affreux qu'on leur prépare , par l'apas trompeur d'un traitement, qu'on savoit bien qu'on ne paieroit pas long-tems. Pour les détruire avec plus de facilité , on fait naître un schisme parmi eux et on soulève, comme dans l'ordre civil, la classe vile , vénale , corrompue , contre la classe vertueuse , désintéressée , vraiment religieuse. On leur propose un serment qu'on leur laisse la liberté de prêter et de refuser , et bientôt le refus que quelques - uns en font , sert de prétexte à les poursuivre , les torturer , les déporter , les égorger. Et quelle est la classe sur laquelle s'exercent principalement ces atrocités philosophiques ; c'est sur celle des pasteurs subalternes , pour lesquels il n'y avoit pas bien long-tems, l'hypocrisie des Philosophes feignoit un intérêt si tendre , et dont elle vantoit avec raison le zèle et les travaux utiles ?

La rage forcenée des persécuteurs ne

s'arrête pas là. Elle va forcer jusques dans leurs retraites paisibles ces filles infortunées qui, dépouillées de tout, ne réclamoient que la faculté de mourir dans l'asyle, qu'elles avoient acheté de toute leur fortune. On en voit expirer de douleur en embrassant le seuil de la porte de leur couvent; heureuses d'échapper ainsi à l'abandon, à l'oubli, à la misère, qui attendent celles qui survivent, dans le monde où on les jette! On ne leur pardonne pas de se souvenir encore de cette religion, qui fait leur unique consolation; la faim est trop lente à les tuer, on les égorge.

Arrêtons ici un moment, et en déplorant les calamités inouïes, que les persécutions des Jacobins et des Philosophes ont accumulées sur le clergé de France, gardons lui le seul bien que ses bourreaux n'ont pu lui ravir, l'honneur et les vertus qui l'ont distingué de tous les tems, et qui lui donnent les titres les



plus incontestables à la vénération et à la reconnoissance des hommes. Sa gloire précéda la fondation de la monarchie; et depuis cette époque qu'elle foule s'est succédée de siècle en siècle, d'hommes illustres par leurs vertus, leurs talens, leurs lumières? Combien il a produit de gens de lettres dans tous les genres! quelle quantité d'hommes d'état il a donnés à la patrie! c'est seulement sous leur administration que la France a joui d'une grande considération au-dehors, et d'un bonheur réel au-dedans. Les Philosophes eux-mêmes ont été forcés quelquefois de rendre à ce corps auguste et vénérable, le tribut de louange qui lui est dû (1). D'Alembert, dans ses

---

(1) Les évêques de France ont été pour la plupart respectables par leur conduite, et leurs aumônes ont dû les rendre chers à leurs peuples. En général le corps des évêques et des curés a fait autant de bien en Angleterre et en France, que les querelles de religion avoient autrefois causé de maux. *Voltaire, mélang. histor. T. 3, pag. 139.*

éloges, après avoir rappelé les titres qu'avoient à la gloire littéraire les prélats membres de l'académie française, fait toujours succéder à cette brillante peinture des qualités de leur esprit, le tableau plus intéressant encore de celles de leur cœur. Et combien d'autres qui, sans égaler ces hommes incomparables par l'éclat du génie, méritent de figurer à côté d'eux, par une charité ardente et une bienfaisance sans bornes? On ne peut faire un pas dans les lieux qu'ils ont habités sans en rencontrer des traces. C'est sur-tout dans les asyles destinés au soulagement de l'humanité souffrante, qu'on les retrouve en foule. Les dévastations que la Philosophie y a commises, n'ont pu les faire disparoître en entier.

Les débris de cet ordre illustre, répandus dans les pays étrangers, y ont rendu vénérable le nom français, que les tyrans de l'intérieur avoient couvert de tant d'opprobre. Nos guerriers qui les



ont rencontrés dans le cours de leurs victoires, les ont trouvés pleins d'amour et de respect pour cette patrie , qui les avoit traités avec tant de barbarie. Leur générosité s'est fait un devoir de publier ce trait d'un patriotisme bien supérieur à l'hypocrisie à laquelle on a donné ce nom, pour en faire le prétexte de l'oppression la plus effroyable, et des forfaits les plus inouis.

Comment les Philosophes ont-ils rempli le vuide immense, que la disparition d'un tel corps a dû faire dans la politique , dans l'administration , dans les lettres , dans l'enseignement , dans l'éducation publique , dans toutes les fonctions en un mot qui peuvent contribuer au bonheur ou à la consolation des hommes ? Les Philosophes qui ne possèdent que le génie du mal sont habiles à détruire , mais impuissans à réédifier. Ils cherchent, depuis je ne sais combien d'années, de la manière la plus

risible , les bases sur lesquelles ils doivent asseoir leur morale ; et cependant le tems s'écoule , une génération nouvelle se forme , une jeunesse élevée sans discipline et sans frein , au milieu de la corruption de tous les principes , de l'abandon de toutes les bienséances , et dans l'oubli absolu des devoirs les plus essentiels , menace de transmettre à la génération qui la suivra , la contagion affreuse dont la Philosophie l'a infectée. Mais n'anticipons pas sur les malheurs réservés à notre postérité ; nous avons assez de quoi nous occuper de ceux que nous souffrons.

---



C H A P I T R E I V.

*Tableau des effets produits par la  
réunion des efforts des Jacobins  
et des Philosophes.*

JUSQUES à la révolution française le but de ceux qui excitoient des troubles dans un état , étoit ou de se rendre indépendans , ou de changer la forme du gouvernement , ou seulement la race de ceux qui en tenoient les rênes : ils en respectoient d'ailleurs les mœurs et les institutions , ou ne les modifioient qu'autant qu'il étoit nécessaire pour les plier à leurs desseins. La conspiration des Jacobins et des Philosophes étoit bien plus vaste ; elle se dirigeoit contre la totalité de l'espèce humaine , et compromettoit l'existence même de la société. Après avoir avili les hommes et les avoir dé-

gradés à l'égal des brutes, elle les livroit à la plus horrible comme à la plus arbitraire des tyrannies; et dans le langage des Philosophes, cela s'appelloit *la liberté*.

C'est la religion qui a tiré l'homme de pair avec les autres animaux, en reconnoissant en lui l'image de la divinité, et en consacrant par son intervention les actes principaux de sa vie. A peine paroît-il au monde, qu'elle s'en empare pour lui imprimer un caractère sacré; elle consolide et rend plus durable l'union des sexes, en recevant les sermens de ceux qui la contractent. Sa sollicitude pour les hommes les suit encore au-delà du tombeau. En se chargeant de déposer leur dépouille mortelle dans le sein de la terre qui la réclame, l'esprit qui l'animoit vit toujours pour elle. Sa mémoire ne s'éteint point: on a soin d'en rappeler le souvenir dans les assemblées religieuses; une veuve éplorée,



une mère tendre et inconsolable, le fils respectueux et reconnoissant, l'ami fidèle, peuvent encore, par leurs prières et par leurs vœux, communiquer avec les plus chers objets de leurs affections, que l'impitoyable mort leur a ravis.

L'athéisme ne nous prive pas seulement de ces douces illusions; il fait descendre l'homme au rang des plus vils animaux. On l'enregistre à sa naissance, comme un propriétaire de troupeaux en marque le produit sur son livre de raison. L'égalité qu'on met entre les fruits d'une union légitime, et ceux de la débauche rendent le mariage inutile; le fantôme à qui l'on donne encore ce nom profané par la manière indécente dont on le célèbre, n'a guères plus de stabilité, que l'union passagère des brutes. L'homme est traité exactement comme elles après la mort. Son cadavre n'est plus qu'un objet d'horreur, que des mercenaires vont jeter dans des charniers,

avec tant d'indécence et de précipitation, que les Philosophes et les Jacobins en ont fait plusieurs fois des plaintes, comme si ce n'étoit pas leur ouvrage.

Pour assimiler davantage les hommes aux bêtes, on établit l'anarchie dans les familles, comme on avoit tenté de la mettre dans l'univers en en chassant le maître suprême; comme on l'avoit mise dans l'état, en brisant tous les liens de l'autorité; alors les passions se sont déchaînées; l'audace et la violence ont dominé sans frein, comme sans remords. Une large barrière s'ouvre pour ceux qui ont des desirs déréglés à satisfaire, des vengeances à assouvir. Il leur suffit de se dire *patriotes* ! Tout ce qui refuse, non-seulement de prendre part aux excès auxquels on se livre, ou seulement qui les désapprouve, est proscrit. L'envie poursuit la probité et les talens. Tout est tellement bouleversé, que le crime va se placer effrontément



tement sur les tribunaux, non pas pour juger la vertu placée sur la sellette, mais pour l'égorger avec plus de lâcheté. Souvent il se dispense de ces formes légères. D'horribles massacres se répètent de toute part. Les loix autrefois protectrices, ne sont plus que des instrumens de l'oppression. Nulle ressource contre celle qu'on éprouve.

L'inquisition la plus terrible s'établit; on épie non-seulement les actions, les gestes, les regards, mais encore les pensées même. On interprète le silence. On est coupable, par cela seul qu'on existe.

La terreur s'empare de tous les cœurs. Chacun fait, en tremblant, la revue des paroles qui lui sont échappées, des pensées qui lui sont venues. On fuit : les cavernes deviennent des asyles précieux. Là rencontre d'un homme épouvante plus que celle d'un tigre. Il n'est pas permis de se dérober à la rage des bour-

reaux. La fuite d'un proscrit est un crime qu'on fait expier à sa femme et à ses enfans, en les réduisant à la plus extrême misère. Tous les liens de la société sont rompus : il n'y a plus ni parens, ni amis. La crainte et le spectacle journalier du malheur ont éteint tous les germes de la sensibilité. Voltaire prétend qu'aucune secte, aucune société n'a jamais eu et ne peut avoir le dessein formé de corrompre la morale (1). Il a fallu qu'il arriva en tout, l'opposé de ce qu'il a dit. Ce sont ceux-mêmes qui en sont ses adorateurs, qui conçoivent et qui exécutent cet énorme dessein. Tout devient crime à leurs yeux, excepté le crime même. Ils veulent changer la nature du juste et de l'injuste. Les déclarations d'athéisme sont accueillies avec transport. On applaudit au fils qui accuse son père, au frère qui dénonce son

---

(1) *Siècle de Louis XIV*, chap. 37, pag. 342.



frère. L'espionnage, la débauche sont encouragés et récompensés. Nulle peine pour l'adultère, l'inceste, et même le viol. On excite au meurtre, en mettant hors la loi tout ce qu'on appelle *aristocrates*. La délation devient une vertu civique; donner asyle à un infortuné, fut-il un père, un enfant, est un délit digne de mort : chose inouïe dans l'histoire de la tyrannie, on énumère avec une joie féroce le nombre des victimes qu'on a immolées; on en publie les listes avec ostentation. Les morts partagent, autant qu'il est possible, les outrages dont on accable les vivans. Leurs cendres sont arrachées des tombeaux où elles reposent. Les temples où les hommes ne s'assembloient que pour se reconnoître égaux et frères, en présence de la divinité, que pour s'exhorter à s'aimer et à se servir mutuellement, ne retentissent plus que des cris de la rage et de la fureur. Leurs murs épouvantés sont té-

moins des complots qu'on y forme de piller, d'incendier, d'assassiner. Ce n'est pas seulement la destruction de l'espèce humaine qu'on veut opérer, pour ne laisser plus de traces de la civilisation, ce sont les villes même qu'on veut détruire. On incendie les unes, on ordonne la démolition entière de la seconde cité de la France.

C'est sans doute un phénomène bien extraordinaire dans les annales de l'humanité, que l'existence d'une secte qui en a en quelque sorte juré l'extermination, et dont dix ans de carnage, de désolation et de calamités de toute espèce, n'ont pu étancher la soif du sang, qui la dévore; une secte inaccessible à toute pitié et à toute compassion, devant laquelle ni l'âge, ni le sexe, ni l'infortune n'ont jamais pu trouver grace; qui, après avoir rassasié ses victimes d'opprobres, les avoir tourmentées par toute sorte de tortures, les traîne par faveur au sup-



plice; pour qui les instrumens de destruction quelqu'accélérés qu'ils soient, sont toujours trop lents, et dont la féroce imagination cherche sans cesse les moyens de multiplier la mort?

On a osé imprimer, car que n'ose-t-on pas? que la religion, malgré l'influence qu'on lui attribue sur le peuple, n'avoit pu l'empêcher de se livrer aux excès, dont nous venons de présenter le foible tableau. Certes, jamais personne n'a prétendu que la religion pût agir sur les cœurs, où elle n'a jamais eu d'accès, et où du moins la Philosophie a étouffé les foibles semences, qu'on y en avoit jetées. C'est précisément parce que tous les hommes n'étoient pas également pénétrés de ses maximes, que tant d'atrocités ont été commises. On ne citera aucun homme religieux, qui ait été membre de ces comités révolutionnaires, qui ont inondé la France de tant de sang et de tant de crimes. Ils étoient exclusivement

composés des monstres, qui mettoient en pratique les dogmes des athées et des Philosophes. La religion toute désolée qu'elle étoit, inspiroit encore à ses enfans le courage de braver la mort, pour procurer aux opprimés les secours, qui étoient en leur pouvoir. Eux seuls avoient conservé des traces de cette pitié et de cette compassion, sentimens inspirés par la nature pour le soulagement des malheureux, et sans lesquels c'en seroit fait de la société. La Philosophie et la terreur qu'elle avoit aidé à engendrer avoient éteint ces sentimens par-tout ailleurs. Jamais aucun peuple n'avoit été réduit à un tel degré de misère et de bassesse. O honte ! ô infamie ! c'est la lie de la France, des hommes si toutefois ils méritoient ce nom ; des hommes, dis-je, que dans tout état policé, on auroit tremblé de ne savoir qu'aux galères, qui la maîtrisent, la pillent et l'égorge impunément. *Qu'as-tu*



*fait pour être pendu ?* C'est la seule question à laquelle fut tenu de répondre celui qui prétendoit à partager la dépouille d'une nation , qui naguères se croyoit la plus polie et la plus humaine de la terre. Il s'y est dès-lors établi une caste privilégiée, qui a fait son patrimoine exclusif des emplois publics. L'esprit de la question dont nous venons de parler, a presque toujours dirigé les choix, lors même qu'on a eu l'air de ne plus la faire.

---

## C H A P I T R E V.

*Distinction des époques où l'influence de la Philosophie a été plus ou moins grande.*

P OUR connoître au juste ce qui revient aux Philosophes, de tous les crimes dont la France a été la déplorable victime, il faut distinguer les époques où ils ont régné concurremment avec les Jacobins; celles où ces derniers ont régné seuls, celles enfin où les Philosophes ont eu à-peu-près la prépondérance. Ce n'est pas qu'il y ait jamais eu entr'eux un schisme bien prononcé; la force d'attraction l'a toujours emporté sur celle de répulsion.

On peut dire que les Philosophes ont marché à-peu-près de concert avec les Jacobins, depuis l'origine de la révolution



jusques au 31 mai. Ce n'est pas que dans cet intervalle ils ne se soient égratignés quelquefois, et que les Jacobins n'aient donné dans des écarts, tels que les 2 et 3 septembre, auxquels la plupart des Philosophes nient d'avoir participé ; bien que quelques-uns d'entr'eux aient essayé d'en faire l'apologie, et qu'ils ne soient qu'une branche de leurs proscriptions. Mais sur le reste, leurs principes ne différoient que de peu de chose, et leur marche étoit la même. S'il existoit entr'eux quelque différence, elle étoit toute à l'avantage des Jacobins.

Les Philosophes avoient en effet imaginé la constitution de 1791. Leurs pamphlets et leurs journaux ne retentissoient que des éloges, dont ils exaltoient ce chef-d'œuvre. Les Jacobins qui en avoient parfaitement calculé le néant, rioient sous cape de cette niaiserie, et voyaient très-bien que pour renverser ce château de cartes, que les Philosophes

avoient si péniblement élevé, il suffiroit de le toucher du bout de leurs piques. Ce qui prouve encore l'extrême supériorité des Jacobins, c'est que lorsque, pour faire illusion sur le 31 mai, ils entreprirent aussi de faire une constitution, ils eurent le bon esprit d'en rire les premiers. Hérault de Séchelles défioit, en plaisantant, qui que ce fût de la faire aller. Condorcet en avoit proposé une plus sérieusement à la même époque. Mais on ne put pas même en rire, parce que personne ne put la comprendre.

L'intervalle qui s'est écoulé depuis le 31 mai jusques au 9 thermidor, peut être regardé comme le règne des Jacobins. Quoique plusieurs Philosophes fussent alors dans leurs rangs, et que la masse ait été respectée, quelques-uns d'entr'eux partagèrent le sort de tant d'honorables victimes de la tyrannie. Les Philosophes ont pris acte de ces persécutions partielles, pour prouver que leur



système n'est pas le même que celui des Jacobins. Mais combien de ces derniers ne furent - ils pas aussi poursuivis ou même immolés ? Le sabre ensanglanté qui planoit alors sur toute la surface de la France , ne distinguoit pas toujours dans la rapidité effrayante de ses mouvemens , les têtes qu'il atteignoit. Il frappoit indistinctement tout ce qui se rencontroit sur ses pas.

La preuve que les Philosophes ne désapprouvoient pas le fond du système d'alors , c'est qu'ils ont défini le mot TERREUR , *l'abus des moyens révolutionnaires* (1). L'usage de ces moyens fut légitime suivant eux , tant qu'on n'égorgea que des prêtres, des nobles, **et** en général tout ce qu'on appelloit aristocrates ; l'abus commença quand on vint

---

(1) Voyez le mot *terreur* dans le supplément au Dictionnaire de l'académie , ouvrage attribué à un Philosophe.

à couper le cou à des Philosophes. Dans un petit ouvrage attribué aussi à un Philosophe , on soutient que la France depuis dix ans n'a eu de véritable gouvernement , que celui du comité de salut public (1). Rewbell et la Reveillère l'ont cependant assez passablement bien gouvernée, dans ce sens.

A l'époque du 9 thermidor l'enthousiasme des Philosophes étoit un peu tombé ; la plupart tout étonnés de retrouver encore leur tête sur leur cou , eurent besoin de quelque tems pour se rassurer. Mais bientôt leur haine implacable contre la religion se réveilla dans toute sa rage. La rancune que leur avoit donnée l'ingratitude des Jacobins se calma ; l'on vit même la Philosophie se marier solennellement avec le jacobinisme dans un institut national, qu'elle

---

(1) Voyez une brochure intitulée : *Entretien politique*, etc.



avoit imaginé. Les Muses, épouvantées d'une telle union n'ont jamais osé s'y montrer.

Le directoire établi par cette constitution, marchant sur les traces du *comité de salut public*, le plus parfait modèle de gouvernement qu'on puisse choisir suivant les Philosophes, évoquoit des ténèbres où l'indignation publique les avoit forcés quelque tems de se renfermer, les monstres qui s'étoient abreuvés du sang des Français, et insultoit aux malheurs de la nation, en lui donnant encore ses bourreaux pour juges ou pour administrateurs. Une nouvelle terreur commençoit. Toutes les victimes qui avoient échappé à Robespierre sont dénoncées, poursuivies (1). La religion et ses ministres deviennent encore l'objet

---

(1) Carnot rapporte, dans son mémoire, que Rewbell disoit souvent, que le seul reproche qu'il eût à faire à Robespierre, étoit de n'avoir pas assez tué.

principal de la persécution. La patience qu'ils montrent dans les souffrances irrite leurs oppresseurs. C'est alors qu'on entendit une bouche philosophique préférer ces effrayantes paroles, qu'on ne sache pas qu'aucun tyran ait laissé échapper : *Fatiguez leur patience.*

« Cependant Babeuf conspirait. « Nous » consentons à tout, disoit-il dans son » Manifeste, pour l'égalité; à faire table » rase, pour nous en tenir à elle seule. » Périront s'il le faut les arts, pourvu » qu'il nous reste l'égalité réelle ». L'épouvante qu'une telle annonce inspira aux Philosophes, qui ne vouloient pas être rasés à la façon des Jacobins, et sur-tout le modérantisme de Carnot, qui avoit quelque idée de la manière dont on doit gouverner les hommes, suspendit le cours des fureurs philosophiques. Il y eut *trêve aux enfers*, jusques au dix-huit fructidor.

On n'a tant déraisonné sur les causes



de cette fatale journée, que parce qu'on n'a pas voulu la considérer, comme une suite du système des Jacobins et des Philosophes, de se perpétuer dans la domination. Les deux tiers de la convention étoient restés par les loix des cinq et treize fructidor. Le tiers sortant enrageoit de l'ingratitude de la France, qui ne l'avoit pas réélu. Les Philosophes qui se croyoient aussi injustement délaissés partageoient son ressentiment. Il fut question de faire arrêter le nouveau tiers de l'an IV, que l'on baffoua jusques au moment de la conspiration de Babeuf. On ne vouloit pas même laisser arriver celui de l'an V. Carnot, qui empêcha pour le moment cette voie de fait, convient que Rewbell rouloit depuis long-tems dans sa tête ce qui fut exécuté en fructidor. Les Jacobins, pour qui le spectacle du bonheur et de la paix est le plus terrible des tourmens, frémissaient de voir la France respirer; l'industrie et le commerce renaî-

tre; des signes de prospérité se montrer de toute part.

Les Philosophes, pour lesquels il n'y a de félicité que dans leurs chimères, avoient le cœur navré de voir l'empressement du peuple à revenir au culte de ses pères et la morale publique se rasseoir sur ses vrais fondemens. Leur orgueil s'indignoit de ce que la France s'avisait d'être heureuse, en dépit de leurs maximes. Ils se hâtèrent de s'unir aux Jacobins pour arrêter ce scandale, et proscrire ceux qui le toléroient. Mais, comme tout en s'unissant aux Jacobins, ils n'en redoutoient pas moins les griffes et les dents, ils eurent l'attention de se réserver la direction du coup *décisif*, qu'ils méditoient en commun, et qu'ils provoquoient par leurs pamphlets, leurs journaux et leurs placards. Mettant à l'écart les formes trop bruyantes et les spectacles sanglans des Jacobins, les Philosophes montrèrent en cette occasion, comment on

se



se défait sans bruit , de ceux qui embarrassent. Une mort obscure et lente , dans des climats empestés , fut substituée à l'appareil usé de la guillotine. On ne conserva des formes jacobiniques que les calomnies aussi atroces qu'absurdes , les outrages ajoutés au supplice , l'infection des cachots , etc. Telles furent les peines auxquelles on condamna les hommes les plus respectables de la France par leur probité , leur patriotisme , leurs talens et leurs lumières. Nul moyen de s'y soustraire ; par un raffinement d'oppression inconnu peut-être dans les annales de la tyrannie , ceux qui refusoient de s'y soumettre volontairement , étoient dévoués à la mort , et leur famille réduite à la misère par la confiscation de leurs biens. Heureusement pour la France que le destin s'est montré en cette occasion bien-faisant envers elle , en lui conservant presque tous ces hommes , précieux pour elle sous tant de rapports , et dont l'exis-

tence pourra peut-être écarter cette barbarie , dans laquelle la Philosophie est sur le point de l'engloutir. Il les a dérobés aux poursuites de leurs tyrans , jusqu'à ce qu'un génie libérateur , ouvrant la tombe qui les receloit , leur ait dit : *Soyez libres , vivez.*

Cependant les Philosophes et les Jacobins profitant de leurs dépouilles s'étoient partagé leurs emplois et leurs journaux. Il croyoient que rien ne pourroit plus les empêcher de travailler à l'*amélioration* de l'espèce humaine , c'est-à-dire, de rendre toutes les ames féroces et tous les esprits visionnaires.

Les Philosophes qui cherchent toujours à mitiger par l'expression la dureté des choses, ont appelé le tems de leur règne, celui de la *demi-terreur*; c'étoit bien une terreur toute entière. Le nombre des victimes que cette demi-terreur a faites par la fusillade ou par la déportation, ou qu'elle a forcées d'aller périr de mi-



sère, dans les bois ou chez l'étranger, égale peut-être celles de la terreur dite de Robespierre, dont la durée fut infiniment plus courte, et qui plus sanguinaire en apparence le fut peut-être moins en réalité. Quelle différence, comme nous le verrons tout-à-l'heure, de l'état de la France sortant du régime de Robespierre, d'avec celui où elle s'est trouvée, lorsqu'on l'a affranchie du régime directorial. Jamais le Français n'a donné un exemple plus éclatant de cette patience de la servitude pour laquelle il semble né, que dans cet intervalle, où il a porté en plein le joug philosophique. On a cherché à lui en faire sentir la pesanteur, même dans les plus petites choses. Il n'y a en effet aucune partie de ses vêtemens qui n'ait servi de prétexte à le vexer. Que de citoyens insultés, outragés, tués même, pour l'habit quarré, le collet vert ou noir, les faces des cheveux plus ou moins longues, les boutons de l'habit, les che-

veux recourbés, la cocarde! etc. Que devoit-ce être dans des matières plus graves? Que d'arrestations et d'emprisonnemens arbitraires! combien d'actes journaliers d'une barbare et sourde tyrannie! Je ne parle pas de l'intolérance religieuse. Les journalistes ont cité plus de huit mille arrêtés de déportation, pour les prêtres seuls de la Belgique. Ceux à qui on avoit laissé un ombre de liberté n'étoient pas plus heureux. Espionnés dans leurs actions les plus secrètes, humiliés, vexés à chaque instant, ils traînoient leur vie dans les angoisses. Ils pouvoient à peine célébrer en tremblant leur culte, dans le coin le plus abject de leurs églises, devenues de nouveau le théâtre des farces de l'athéisme et des orgies révolutionnaires. Pour faire connoître en un mot jusques à quels détails descendoit l'inquisition philosophique, on ajoutera que ses Sbirres alloient visiter en carême les marmittes des instituteurs, pour savoir s'ils



faisoient faire maigre à leurs élèves.

Toute pratique religieuse leur étoit sévèrement interdite. Nulle mention de la Divinité. Des galimathias philosophiques moitié burlesques , moitié atroces , devoient remplacer dans l'enseignement public , les principes éternels de la morale et de la justice.

Les Philosophes néanmoins ne cessoient de parler de leur clémence. Il n'étoit question que de cela dans leurs proclamations , dans leurs journaux , dans leur institut. Ils ne savoient pas comment il avoit pu arriver que le 18 fructidor , ils ne se fussent pas abreuvés du sang de ces hommes , qui ne leur avoit pas opposé la moindre résistance. Ils étoient tous ébahis de tant de modération , à la suite d'une victoire si facile. Ils ne pouvoient aussi se lasser d'en parler ; et bien des gens n'ont su à quoi s'en tenir là-dessus , jusqu'à ce que Richer - Sérizy en dépeignant les cachots de Rochefort et

les cerbères qui en ont la garde, et l'adjudant - général Ramel , en publiant la relation du voyage et du séjour de Cayenne, aient mis tout le monde à portée de connoître au juste, en quoi consiste la clémence philosophique.

---



C H A P I T R E V I.

*Parallèle des Jacobins et des Philosophes. Effets de leurs régimes respectifs.*

Nous avons suivi jusqu'à présent la marche rapide et triomphante de la Philosophie ; nous avons vu les roues de son char sillonnant avec orgueil une terre couverte de ruines et de cadavres, à travers le bruit sourd et confus des sanglots et des gémissemens des infortunés, qui souffrent ou qui expirent de désespoir. Des ames vulgaires pourroient s'affecter d'un tel spectacle. Des régions supérieures où elles habitent, celles des Philosophes, s'en apperçoivent à peine ; ce n'est à leurs yeux qu'une foible compensation pour l'amélioration qui doit s'opérer à la longue dans l'espèce humaine, et pour

la félicité inouïe dont, dans deux ou trois siècles au plus, elle jouira sur la terre.

Le but commun des Philosophes et des Jacobins, la destruction générale, étoit rempli. Il ne restoit aux Philosophes qu'à réédifier; c'étoit là, comme nous avons déjà remarqué, que les Jacobins les attendoient. Ces ombres fugitives que les rêves enfantent, ne passent pas avec plus de rapidité, que les frères édifices, que les Philosophes ont jetté ça et là sur les débris de tout ce qui existoit autrefois, et qui ont déjà plus vieillis que ces débris même.

Nous avons vu qu'ils ne savoient pas même encore sur quoi établir les bases de la première, comme de la plus nécessaire de toutes les sciences, de la morale. Ils ont parlé confusément d'un *intérêt bien entendu*, qui doit être la première règle des mœurs; mais les Jacobins les avoient devancé encore en cela; car ils n'ont jamais eu d'autre règle



que leur intérêt, qu'ils entendent aussi bien que les Philosophes.

Toute la gloire de ceux-ci se réduit , en dernière analyse , à avoir travaillé pour le profit des Jacobins, dont ils ont été , sans s'en douter , les stupides et aveugles instrumens. Ce sont eux en effet qui ont égaré par leurs sophismes et trompé par leurs illusions une infinité de gens qui , laissés à leurs occupations paisibles , eussent été des citoyens vertueux ; mais qui , une fois lancés sur le théâtre révolutionnaire et dans le sentier du crime , n'ont plus eu la force ni peut-être les moyens de s'en retirer ; ce sont eux encore qui ont fermé la voie au repentir , en calmant , par leur doctrine irréligieuse , les agitations de la conscience , en étouffant en elle les remords qui auroient pu la réveiller. Si l'éducation , le genre de vie de la plupart de ceux qui se disent Philosophes, les ont empêchés de prendre une part directe aux crimes des Jaco-

bins, ils n'ont jamais refusé d'en partager l'infamie; leurs rimailleurs en ont chanté les plus exécrables forfaits et les héros les plus sanguinaires; et leurs écrivassiers ont fait l'apologie des mesures les plus atroces, qu'ils aient imaginées (1). Leurs orateurs se sont tus, quand on a absous les Septembriseurs, parce qu'en assassinant lâchement dans les prisons, ils *n'avoient pas eu l'intention de tuer* (2), et ils ont jeté les hauts cris avec les Jacobins contre ceux qu'ils nommoient *réacteurs*, parce qu'ils avoient eu la sacrilège hardiesse de regarder en face leurs bourreaux impunis ou ceux de leur famille (3).

---

(1) Il n'y a pas long-tems qu'un de ces écrivains disoit encore, que si les planteurs de Saint-Domingue en veulent à Santhonax, ce bourreau des Antilles, que les Jacobins ont hésité d'avouer, les *Philosophes* le regardent comme un des bienfaiteurs de l'humanité.

(2) Tout le monde sait que lorsqu'on renvoya pour la forme, quelques-uns des Septembriseurs subalternes en jugement, ils furent tous absous *par la question inintentionnelle*.

(3) Cet article de la réaction qui sert depuis si long-



Les fibres délicats d'un Philosophe ne peuvent supporter l'apreté des habi-

---

tems de prétexte aux déclamations des Philosophes et des Jacobins, et qui n'est qu'une nouvelle preuve de l'insolence de leur tyrannie, méritoit peut-être un chapitre à part. Je me bornerai à quelques observations principales. La réaction suppose une action, dont elle est la suite. Elle n'est jamais criminelle, puisqu'elle est nécessaire; du moins on ne peut punir l'une et amnistier l'autre; c'est cependant ce que l'on a fait. L'on a même poussé l'impudence de la calomnie, jusques à soutenir que la réaction avoit couté trois fois plus de monde, que le régime de la terreur. C'est là, comme on peut bien l'imaginer, une facétie *Jacobinico-Philosophique*. On a imprimé la liste de tous ceux qui ont été immolés par les tribunaux révolutionnaires. Elle remplit environ une douzaine de volumes in-8°. d'une impression très-serrée. Cette histoire ne comprend ni les massacres en masse de la glacière, des deux et trois septembre, ni les mitraillades de Lyon et de Toulon, ni les noyades de Nantes, ni cette foule d'assassinats partiels, qui se répètent chaque jour depuis dix ans, sur toute la surface de la France. Elle comprend encore moins les déportations, les emprisonnemens arbitraires, les pillages des propriétés, les incendies, les outrages et les excès de tout genre, que les patriotes exclusifs se croient en droit d'exercer impunément. Je sais bien

tudes jacobiniques ; son cœur se soulève à la vue du sang pur , qui réjouit tant celui d'un Jacobin ; il faut le lui tremper avec des

---

qu'au milieu des crimes atroces dont nous sommes inondés , ces excès comptent pour bien peu de chose. Mais autrefois et chez toutes les nations policées , le moindre de ces excès donneroit lieu à des indemnités considérables. Quand on ose se les permettre à l'égard d'un exclusif , il sait bien s'en plaindre et demander des réparations , qui lui sont toujours accordées. Le nombre des victimes révolutionnaires de la terreur directoriale ou philosophique a égalé à-peu-près , comme nous l'avons déjà dit , celles de la terreur dite de Robespierre. Voyons à présent quel a été celui des victimes de la réaction. Il n'y a eu de massacre en masse proprement dit , que celui du fort Saint-Jean à Marseille. Suivant les relations les plus véridiques , il couta la vie à soixante-dix individus. Tous les autres faits dont les journaux jacobins ont retenti , sont , par une suite de leur système de calomnie , ou exagérés ou supposés. Carnot qui avoit été à portée de connoître la réalité de leurs récits , assure dans son mémoire , que ces assassinats n'étoient pas aussi nombreux qu'on le disoit ; et il nous apprend une particularité bien digne de remarque , savoir que le Directoire étoit bien aise de ces meurtres , et les encourageoit pas l'impunité , afin d'avoir un prétexte de crier contre la majorité des conseils , qui n'y pouvoit rien , et de justifier d'avance les voies de fait qu'il mé-



larmes. Mais si le Jacobin devenoit plus liant et consentoit à partager avec lui les places et la domination, la fraternité la

---

ditoit contre elle. L'on sait encore que lorsque les Jacobins vouloient exciter du trouble quelque part, ils ne balançoient jamais pour en avoir un motif plausible, de sacrifier un et même plusieurs d'entre eux, s'il le falloit. Ainsi, en déduisant ceux que les spéculations de la secte ont jugé à propos d'immoler, c'est beaucoup, que de porter à deux ou trois cents les victimes de la réaction. C'est environ un sur vingt mille, et sur cela il n'est pas inutile d'observer, que ces victimes de la réaction étoient presque tous des scélérats consommés dans le crime, qui, dans un état bien réglé, eussent été condamnés au dernier supplice, tandis que les autres étoient en général des gens d'une innocence avérée, et quelques-uns, des hommes très-distingués par l'éclat de leurs vertus et de leurs talens. Nous terminerons cette longue note en observant, que les Jacobins et les Philosophes ont d'autant plus de tort de crier contre la réaction, que ces excès sont une conséquence naturelle de leur doctrine; de celle de Voltaire par exemple, dont nous avons parlé plus haut, que tout est permis lorsqu'on a la force en main et qu'on peut le faire impunément. Brissot enseignoit encore plus ouvertement ces principes dans un mémoire très-curieux, imprimé vers le commencement de la révolution, et dont le souvenir s'est perdu au milieu de toutes les ordures de

plus étroites s'établirait parmi eux. Ce concert dont on a vu des exemples, n'a jamais été de longue durée; la férocité native du Jacobin reprend bientôt le dessus; son caractère indomptable et impatient de tout joug ne peut se plier long-tems à la dissimulation; il veut une liberté sans frein et il repousse toute autorité qui le gêne. Le Philosophe, aussi souple et rampant que vain et orgueilleux, se prête sans effort à toutes les variations du pouvoir; aucun masque ne lui répugne, quand son intérêt le commande. Les Jacobins vont franchement à leur but; ils ne savent pas allier les extrêmes : ils veulent, comme disoit Babeuf, faire table rase, et tout

---

cette espèce, dont nous avons été accablés. Il n'y avoit à la rigueur, que la morale religieuse, qu'on a proscrite, qui eût droit de défendre ces représailles. Les Jacobins et les Philosophes ne voyoient dans les premiers massacres que la justice du peuple. Ils n'ont plus voulu de cette justice, dès quelle a pu les atteindre, et malgré leurs droits de l'homme, ils ne veulent pas qu'on leur fasse ce qu'ils ont fait aux autres.



sacrifier , même les Philosophes s'il le faut ; à ce qu'ils nomment l'égalité. Si , pour l'établir , ils proscrivent la religion , les loix , la morale , les arts et les sciences , ils ne souffrent plus rien de ce qui les rappelle ou de ce qui y ressemble ; il n'appartient qu'aux Philosophes d'imaginer la caricature d'une religion pour des athées , d'une constitution pour la violer à chaque instant , d'une morale sans base , comme sans action , d'un zèle hypocrite pour les lettres , en proscrivant ceux qui s'y distinguent.

L'énergie féroce des Jacobins donne à leur ame une certaine élévation , elle imprime à leurs productions l'apparence du talent. Ils sont susceptibles de quelque attachement ; celui qu'ils portent à leur secte est très-grand. On ne sait ce qui révolte le plus de la barbarie du langage , de l'obscurité et de l'emphase des pensées , de la lâcheté des sentimens , qui caractérisent en général les écrits des

Philosophes. Leur cœur est fermé à tout autre sentiment qu'à celui de l'égoïsme.

Les projets des Jacobins sont quelquefois imposans par leur atrocité même. On est toujours étonné de la profondeur de leurs vues et de la justesse de leurs combinaisons. Les plans des Philosophes sont toujours niais et puérils. Ils ne savent , la plupart du tems , ni ce qu'ils veulent , ni où ils vont.

Cette différence du caractère des Jacobins et des Philosophes se remarque encore mieux dans la manière dont ils ont tenu les uns et les autres les rênes de l'état. Quoiqu'ils l'aient tous tyrannisé et ensanglanté au-dedans , leurs opérations pour le dehors ont été bien différentes. Les Philosophes avoient déclaré dès le principe de la révolution que la France renonçoit à toute espèce de conquête. Ils n'en étoient cependant pas moins avides que les Jacobins. Ceux-ci vouloient parcourir le globe entier pour y  
faire



faire table rase et y établir la *sainte égalité*; les autres pour y disséminer la *raison*, et l'envelopper de leurs pancartes. Tous ont donc contribué par leurs réquisitions ou par leur conscription à moissonner la plus brillante jeunesse, et à *dépouiller*, suivant la belle métaphore d'un ancien, *la nature de son printemps*; mais les Jacobins marchent à pas lents vers leur but; ils respectent les anciennes relations politiques; ils ménagent les neutres; ils cherchent à détruire les rois les uns après les autres et même les uns par les autres; en sémant adroitement la méfiance parmi les ennemis de la France, ils viennent à bout de les désunir et de triompher ainsi des vains efforts de leur coalition.

L'impétuosité et la présomption des Philosophes ne s'accroissent pas de ces temporisations. A peine ont-ils réussi à s'arroger une puissance absolue, que les traités conclus sont violés; les négocia-

tions entamées sont rompues ou éludées; le territoire des plus fidèles alliés de la France est envahi; les neutres sont insultés ou dépouillés; les brigandages des corsaires sont protégés et partagés; d'avidés Rapinats soulèvent les armées et les peuples par leurs concussions; des envoyés Philosophes vont effrontément *sonner la dernière heure des rois* dans leur cour même. A ce son lugubre les méfiances cessent parmi eux; les cœurs les plus ulcérés se rapprochent; le Nord jusques-là immobile, s'ébranle; et dans le tems où l'on évoque ainsi de toute part le démon de la discorde, on déporte ou l'on éloigne nos guerriers les plus célèbres, ceux dont le talent et la bravoure pouvoient seuls arrêter ce torrent d'ennemis, qu'on a la témérité de provoquer. Quels ont été les résultats de ces combinaisons ineptes ou perfides? Ils sont trop connus et trop récents, pour qu'il soit besoin d'y insister.



Mais ce qu'il n'est pas inutile de faire remarquer, c'est que tel est le venin de la Philosophie, qu'il empoisonne le Jacobinisme même, dont le règne exclusif, quelque violent qu'il ait été, n'a pas fait à la France des plaies aussi profondes, que lorsqu'après le 18 fructidor, il s'est trouvé uni avec la Philosophie. A peine le 9 thermidor avoit lui sur la France, qu'elle commençoit à respirer et à se remettre des maux qu'elle venoit d'éprouver. L'atrocité même des crimes qui s'étoient commis fut un préservatif, contre la corruption des principes qui les avoient inspirés. Des signes de prospérité se montroient de par-tout. Malgré la continuation de la guerre maritime, le besoin mutuel rapprochoit les peuples, étrangers en quelque sorte à ces querelles sanglantes. L'industrie et le commerce se ranimoient; Lyon, Marseille, Nantes, Bordeaux voyoient renaître leurs beaux jours, lorsque le 18 fructidor vint

les éclipser de nouveau , peut-être pour toujours. Quelques-unes de ces cités livrées de nouveau aux poignards de leurs bourreaux , ont vu l'herbe croître dans leurs rues , et les vaisseaux inactifs se pourrir dans leurs ports. Depuis cette fatale époque , commerce , industrie , crédit , aisance , argent , repos , fruits de cinq années de victoires , tout a disparu avec tant de rapidité ; la corruption s'est accrue , les crimes se sont multipliés à un tel point , qu'on est forcé de convenir , que les Philosophes seuls possèdent le secret de précipiter en un clin d'œil un empire , dans le dernier degré de la misère et de l'opprobre. D'où vient un phénomène si étrange , sinon de ce que le jacobinisme violent et emporté brise , tandis que le poison corrupteur de la Philosophie dissout ? On peut renouer les parties de ce qui est brisé ; mais on ne peut en aucune manière rétablir un corps en dissolution.



La reconnoissance exige cependant que nous rappellions les richesses solides, que la Philosophie a substituées aux biens frivoles dont elle nous a privés. Graces à ses soins, nous n'avions autrefois qu'un calendrier, nous en avons deux; nous avons une double année, deux sortes de mois, deux espèces de cadrans; des mesures et des qualifications doubles; nous avons une telle abondance de tout cela, que nous ne savons qu'en faire. Ce n'est pas tout encore. Deux tyrans imbécilles, l'empereur Claude et le roi de France Chilperic avoient voulu introduire de force de nouveaux caractères dans l'alphabet; les Philosophes ont bien renchéri sur eux, puisqu'ils ont condamné la France entière à parler grec, sous peine d'amende.

Pour achever enfin cette affligeante énumération des ravages causés par la Philosophie, nous dirons encore qu'elle a frappé de mort et d'avilissement tout

ce qu'elle a touché. Depuis que ses progrès ont été plus ou moins sensibles en Europe, tous les cœurs s'y sont flétris, toutes les ames s'y sont dégradées. On n'y retrouve plus ce caractère mâle, vigoureux, ennemi de toute dépendance, qui distinguoit certaines nations. Il n'y a plus rien de grand, de noble, de loyal, de généreux; tout y est petitesse, méfiance, pusillanimité. Les classes qui ont été les plus exposées aux atteintes de la Philosophie, sont celles qui ont donné le plus de signes de cette dégradation. Quelle chute que celle de ces gouvernemens nobles de Venise et de Berne, et sur-tout de cet ordre tout à-la-fois noble et religieux, et qui, lorsqu'il fut véritablement l'un et l'autre, sut résister seul à cette nation barbare alors la terreur du monde, et effacer tout ce que la Grèce menteuse nous a conté de ces héros! Ce n'est que dans les classes que la Philosophie a dédaignées ou n'a pu corrompre,



qu'on trouve encore quelques traces de l'énergie et des vertus anciennes. Chose étonnante ! ce sont les Lazzaroni et les paysans de la Romagne qui défendent leur patrie trahie par des nobles et même par des prêtres. Je n'ai plus qu'un trait à ajouter ; l'Adjudant - général Ramel rapporte, qu'une nation sauvage de la Guyanne, apprenant tous les crimes dont les français s'étoient souillés, s'enfonça dans les déserts et ne voulut plus avoir de communication avec eux.

## CHAPITRE VII.

*De l'influence de la Philosophie sur les diverses professions et les différentes parties des sciences et des arts.*

UN des principaux objets de cet ouvrage étoit de recueillir quelques-uns des traits de lumière, que la révolution a jetés dans les replis du cœur humain, et de découvrir l'influence que la Philosophie a eue, dans tous les excès où il a été entraîné. Pour achever de remplir ce plan, il faut suivre cette influence jusques dans les diverses professions et dans les différentes parties des sciences et des arts, et voir comment elle a contribué à les pervertir toutes.

Que ce soit la nature qui par la différence des dons et des facultés qu'elle dis-



pense aux hommes, les rende bons ou méchans, ou que cela ne soit que l'effet de l'éducation qu'ils reçoivent, c'est ce que nous n'examinerons point; il suffit que cette distinction existe. Elle se fortifie encore par les modifications que le caractère et les mœurs des hommes, doivent nécessairement éprouver, d'après les professions qu'il embrassent, ou les occupations habituelles auxquelles ils s'adonnent. Plus ces professions imposent de contrainte et exigent de retenue, plus elles portent à la vertu, celui qui a pour elle un penchant naturel; mais plus aussi elles rendent faux et hypocrites ceux qui ne les prennent, que pour profiter des avantages qu'elles assurent. Suivant que nos occupations habituelles servent à éveiller et à exercer la sensibilité de notre ame, source de la bienfaisance, et qui en rend les actes si faciles, ou à en comprimer l'essor par les calculs d'une froide raison, ou à l'éteindre entièrement par

une suite d'actions dures ou sévères, nous sommes plus ou moins égoïstes, plus ou moins insensibles aux maux d'autrui, et par conséquent plus ou moins propres aux devoirs de la vie sociale.

La Philosophie, qui, comme nous l'avons déjà dit, gâte ce qui est bon et empire ce qui est mauvais, a produit cet effet sur les diverses affections de l'homme, en se mêlant avec elles. La vertu trompée par les illusions et les sophismes de la Philosophie s'est égarée. Le vice débarrassé par elle de toute entrave, et dispensé de toute honte, en est devenu plus pervers. Tacite a dit, que lorsqu'une femme a passé une fois les limites de la pudeur, il n'est plus de crime qui lui répugne. Cela peut s'appliquer également aux hommes, qui sont parvenus à ne plus rougir de rien, et à braver effrontément la honte et le mépris publics, et sur-tout à ceux qui par les loix de leur état, étoient assujettis aux règles d'une décence plus austère.



La France n'a pas eu de tyrans plus atroces , ni de bourreaux plus sanguinaires , que la plupart de ces faux prêtres , qui de leur propre aveu ont passé la moitié de leur vie dans l'infamie , soit lorsque par intérêt ou par ambition , ils professoient une religion à laquelle ils ne croyoient pas ; soit lorsque par les mêmes motifs , ils ont renié une religion à laquelle ils croyoient. Leur hypocrisie est devenue d'autant plus cruelle et malfaisante , qu'elle avoit été plus long-tems forcée de dissimuler. Alors on a reconnu la justesse des traits sous lesquels notre grand Racine a représenté son exécration Mathan ; et l'on a pu remarquer encore ici la vérité de ce que nous avons dit ailleurs au sujet de Milton , que ces génies supérieurs peignent d'après nature , lorsqu'ils ne semblent peindre que d'après leur imagination. L'infâme déserteur des autels est devenu le persécuteur acharné de toute vertu. La vue du temple qu'il a profané

par son hypocrisie l'importune ; il voudroit en voir disparoître jusques aux moindres traces et anéantir s'il le pouvoit le Dieu qu'il a quitté. Avec quelle persévérante fureur il poursuit de ses calomnies , ceux qui ont refusé de se souiller du même opprobre que lui ? Quelles perfides trames il ourdit pour perdre ceux qu'il embrassoit autrefois comme ses frères ? Tourmenté à-la-fois par l'orgueil, l'ambition, l'envie, les remords, la soif du sang le dévore. Pour la satisfaire , la victime même la plus innocente ne doit pas être respectée. C'est lui enfin qui le premier a osé dire , *qu'on est coupable dès qu'on est suspect* (1).

Ah ! sans doute , si tant de copies que nous avons vues de ce hideux modèle , étoient l'ouvrage de la religion , il faudroit que tout l'univers se liguât contre elle ; il faudroit qu'il se réunit aux Philo-

---

(1) Racin. *Athalie*, act. II, scen. V.



sophes , pour en poursuivre l'extermination et l'anéantissement. Mais non ; ces odieux déserteurs des autels ont été reçus dans les rangs des Philosophes ; et plus l'infamie a été grande , plus l'accueil a été fraternel. La Philosophie a justifié par leurs applaudissemens , l'apostasie qu'elle avoit préparée par ses maximes ; et les prêtres rênégats , en s'associant à sa haine pour la religion , ont été des dogues furieux qu'elle a lancés sur les ministres , que ses sophismes n'avoient pu séduire , ni ses persécutions ébranler (1).

---

(1) Il n'y a rien qui indique peut-être plus la corruption que la Philosophie a amenée , que l'étonnement de ses journalistes en rapportant , il y a quelques mois , la scrupuleuse délicatesse d'un de ces prêtres , qu'on appelle *refractaires* , qui , traduit devant un tribunal , refusa constamment de dénier un fait véritable , quoiqu'il y fut sollicité par les juges révoltés de l'atrocité de la loi , qu'ils se croyoient forcés de lui appliquer. On ne cite pas de pareils scrupules de la part des Philosophes ? C'est pour eux

Ce n'est pas seulement par une prédilection décidée, et l'on peut dire systématique pour ce qu'il y a de plus vil et de plus corrompu dans tous les états, que les Philosophes ont accéléré les progrès de la dépravation; c'est encore en exaltant à l'excès les prérogatives de leur *raison*, et en dirigeant tous les esprits vers les sciences, où elle prédomine. Nous avons vu ailleurs combien l'usage de cette *raison* est borné, et combien elle est d'ailleurs un instrument futile et trompeur. Le véritable guide de l'homme est le sentiment; il ne le trompe jamais. Mais il n'admet ni discussion, ni argumentation. C'est par une espèce d'instinct, ou si l'on veut par l'inspiration qu'il se manifeste. Tout le secret de la morale et de la politique consiste à garantir au sens mo-

---

un nouveau moyen de persécution, en tourmentant les consciences qui les conservent, et en leur imposant des sermens auxquels ils ne croient pas.



ral toute sa force, et à la conscience, qui en est l'organe, toute sa pureté. Il faut pour cela, d'un côté, que les loix religieuses et civiles les environnent de leur protection, et en sanctionnent les inspirations par leurs préceptes; et de l'autre, qu'elles répriment les passions ou les habitudes vicieuses, qui pourroient les étouffer ou les éteindre.

La raison, comme nous l'avons remarqué ailleurs, est absolument impuissante pour cela. Elle n'est propre par ses subtilités et ses sophismes, qu'à jeter du doute et de l'incertitude sur les matières les plus claires et à produire des sceptiques, espèce d'hommes la plus incapable de cette vie active, qui est l'ame de l'ordre social.

Rendre le sentiment et la conscience raisonneurs, c'est en user les ressorts; c'est ici sur-tout que l'on peut dire :

Et le raisonnement en bannit la raison.

Voilà cependant ce que la Philosophie

a voulu faire : en quoi elle a interverti ,  
comme nous l'avons encore observé ci-  
dessus, l'usage de cette faculté précieuse.  
Ce n'est pas tout encore : elle a prétendu  
assujettir à des calculs méthodiques les  
choses de morale, de goût et d'imagina-  
tion, et éteindre toutes les sources du  
jugement et de la sensibilité par la froide  
lenteur des procédés mathématiques.  
Condorcet étoit principalement atteint  
de cette folie , lui qui vouloit juger des  
probabilités morales , dont les données  
sont si obscures et si incertaines, d'après  
les règles de la géométrie , dont les no-  
tions sont toujours certaines et positives.

Et c'est ici que l'on trouve un exemple  
frappant de l'influence des occupations  
habituelles des hommes sur leur esprit  
et sur leur caractère. « Je ne prétends  
» pas, disoit le savant Fréret , décrier  
» les mathématiques ; je connois en quoi  
» consiste leur excellence : mais je ne  
» sais par quelle fatalité , ces sciences si  
» utiles



» utiles et si nécessaires, pour régler nos  
» connoissances, non-seulement ne sont  
» d'aucun usage pour les étendre et pour  
» diriger notre conduite dans les occa-  
» sions pratiques, mais peuvent quelque-  
» fois devenir dangereuses, lorsque des  
» esprits trop ardens les veulent appli-  
» quer aux matières, qui n'y sont point  
» assujetties ».

En effet, ajoute-t-il, les démonstra-  
tions les plus longues, qui ne font autre  
chose que ramener les théorèmes et les  
assertions à des propositions identiques  
avec les premiers axiômes, ne peuvent  
pas avoir lieu dans les sciences les plus  
importantes à l'homme, comme la mo-  
rale, la politique, la médecine, la cri-  
tique, la jurisprudence, parce qu'elles  
sont incapables de cette certitude iden-  
tique. Elles ont chacune leur dialecti-  
que à part, comme a remarqué Leib-  
nits, et leurs démonstrations ne vont  
jamais qu'à la plus grande probabi-

lité (1). Cette probabilité équivaut presque toujours à la certitude , et les inspirations de la conscience ne sont pas moins évidentes pour les esprits bien nés, que les démonstrations géométriques, pour ceux qui les comprennent. Ce qui contribue encore à rendre faux l'esprit géométrique et à l'isoler entièrement des choses de pratique , c'est qu'il n'opère jamais que sur des êtres illusoires, tels que des lignes sans étendue, des points sans dimensions; d'où il arrive que toutes ces belles spéculations se trouvent courtes lorsqu'on veut les appliquer à la matière, et encore plus aux mouvemens désordonnés des passions et aux écarts de l'imagination humaine.

Un géomètre doit à la longue, se faire une manière de raisonner, qui n'est plus

---

(1) *Reflexions sur l'étude des anciennes histoires et sur le degré de certitude de leurs preuves, dans le recueil de l'Acad. des Inscrip.*



celle de l'universalité des hommes. Son ame toujours contrainte et en garde contre les mouvemens expansifs du sentiment et le feu de l'imagination , doit contracter une sécheresse et une insensibilité, qui lui font regarder avec un œil d'indifférence les malheurs , comme la félicité de sa patrie. Archimède étoit occupé à résoudre des problèmes, pendant que Syracuse étoit en proie au pillage, à la dévastation et à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. Un zèle démesuré pour les mathématiques doit nécessairement amener l'égoïsme le plus pur; et l'on ne pourroit mieux caractériser une ame parvenue au dernier degré d'insensibilité, qu'en l'appelant *une ame géométrique*. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait eu de tous les tems une grande prévention contre cette science, qu'on peut regarder comme la peste de l'ame, et qui, heureusement pour l'humanité, n'est pas à la portée de beaucoup de monde. So-

crate ne vouloit de la géométrie, que ce qui est nécessaire pour mesurer le fonds que l'on vend ou que l'on achète. Quand le goût dominant pour les mathématiques commença à s'établir, à la fin du siècle dernier ou au commencement de celui-ci, l'allarme fut générale chez tous les bons esprits, qui en prévirent les conséquences funestes.

Les divinités même les plus révérees de la Philosophie, n'en ont pas eu une meilleure opinion. « Un essaim de géomètres » mirmidons, écrivoit Frédéric à Voltaire, persécute déjà les belles lettres, » en leur prescrivant des loix pour les » dégrader. Que n'arrivera-t-il pas quand » elles manqueront de leur unique appui, et lorsque de froids imitateurs de » votre beau génie, s'efforceront en vain » de vous remplacer ? Dieu me garde » de n'avoir pour amusement, que de » courtes et arides solutions de problèmes, plus ennuyeux encore qu'inu-



» tiles (1) ». Voltaire jugeroit de son  
côté « que Frédéric avoit raison de trou-  
» ver la géométrie pratique préférable  
» à la transcendante. L'une est utile et  
» nécessaire; l'autre n'est qu'un luxe d'es-  
» prit (2) ».

Dans une autre lettre, où Frédéric  
passe en revue les principales sciences et  
en porte son jugement, après avoir parlé  
encore des géomètres « qui carrent éter-  
» nellement des courbes inutiles; je les  
» laisse, dit-il, avec leurs points sans  
» étendue et leurs lignes sans profon-  
» deur ». Il s'exprime ensuite ainsi au  
sujet de la chymie : « Que vous dirai-je  
» des chymistes qui, au lieu de créer de  
» l'or, le dissipent en fumée par leurs  
» opérations (3)? » Les chymistes acou-

---

(1) 7 juillet 1770.

(2) 27 janvier 1775. On peut voir encore l'article  
*géométrie* du *Diction. Philos.* où il appelle les problè-  
mes de la géométrie transcendante des niaiseries dif-  
ficiles : *nugæ difficiles*.

(1) 17 Décembre 1777.

tumés à analyser, c'est-à-dire, à détruire sans cesse, ne doivent guères être moins apathiques, que les géomètres; et la dissolution entière du globe ne seroit pour eux qu'une expérience de chymie faite en grand, et le moyen de connoître le *caput mortuum* du tout, après s'être occupé si long-tems d'avoir celui de chacune des parties.

C'est tellement le propre de la Philosophie de changer tout en mal, que leur science, qui autrefois se renfermoit modestement dans l'enceinte des académies, n'est pas dans ce moment un des moindres tourmens, pour le peuple déjà obsédé de tant de calamités. A-t-on jamais rien vu de plus ridicule, de plus barbare même, que la nouvelle nomenclature des poids et mesures? Et le peuple doit sous peine d'amende et de pire encore, mettre tout ce grimoire dans sa tête! Cela seroit tout au plus possible aux négocians, qui ont reçu une éducation un peu soi-



gnée ; mais c'est de la plus révoltante absurdité d'exiger un pareil effort, de la part des ouvriers et sur-tout des habitants de la campagne, dont les idées sont infiniment bornées , et qui connoissant à peine , ce qu'ils sont accoutumés de voir et d'entendre nommer dès leur enfance, sont dans l'impuissance absolue de concevoir et d'apprendre cette nomenclature Iroquoise. Ces savans Philosophes croient travailler toujours pour des membres de l'institut et leur vaste génie n'en dépasse pas la porte. Une telle entreprise ne fournira pas seulement de prétexte à de nouvelles persécutions ; son principale effet sera encore de favoriser les manœuvres des fripons, qui plus déliés que les autres, se serviront des connoissances qu'ils pourroient avoir de ce nouveau système, pour tromper le plus grand nombre, qui n'y entendra rien. Ce sera une source féconde de fraudes et un découragement de plus pour le commerce.

Pour achever de dégrader les sciences mathématiques, il s'est trouvé des astronomes et des géomètres, qui ont voulu en faire l'appui de l'athéisme. Jusques à présent plus on avoit fait de progrès dans la connoissance de l'univers, plus on avoit été pénétré de respect et d'admiration, pour l'auteur d'un si magnifique ouvrage. Newthon, disoit Voltaire, démontre l'existence de Dieu aux sages. Ceux dont je parle ne sont sans doute pas des Newton, et ils n'écrivent pas pour les sages.

---



## CHAPITRE VIII.

### *Continuation du même sujet.*

SI la Philosophie a eu l'art de rendre dangereuses les sciences exactes, que n'a-t-elle pas dû faire des arts qui tiennent à l'imagination et au sentiment? La science du juste et de l'injuste, la Jurisprudence, est devenue dans ses mains, celle de la tyrannie et de l'oppression. Un des plus redoutables fléaux de la révolution est sans contredit, ce nombre incalculable de loix obscures, contradictoires, minutieuses, immorales, oppressives, sangui- naires, qu'a produites l'union de la chicanerie et de la Philosophie. Trois constitutions que nous avons vues se succéder avec tant de rapidité, la constitution civile du clergé, le divorce, le nouveau calendrier, les assignats, le *maximum*, le

grand livre , le régime révolutionnaire ; son code , ses tribunaux , la loi des suspects , les mitraillades , les noyades , la déportation , le 18 fructidor , la guerre de Suisse , la rupture des négociations de paix , etc. , etc. , etc. ; tout cela , et une infinité d'autres choses , que chacun peut suppléer , sont sortis du cerveau des avocats philosophes. Nul tyran ancien et moderne ne peut leur contester la gloire d'avoir mieux connu qu'eux , la manière de torturer les hommes et de les déchi- queter.

Les cent mille têtes que demandoit Marat pour son premier boire , prouve que chez lui , comme chez tant d'autres médecins infatués de Philosophie , l'art de guérir étoit devenu l'art de tuer. Cependant le génie de la médecine s'est reconnu inférieur à celui de la chicane. Quand le docteur Cabanis , craignant qu'on ne toucha au code révolutionnaire , et qu'on ne corrigea quelqu'une de ses dispositions , si raisonnables et si humai-



nes, fit dans la commission législative le beau discours que tout le monde sait ou ne sait pas, il ne proposa point d'y ajouter rien du sien; il suffisoit, pour sa satisfaction et le perfectionnement de la raison, qu'on conserva dans toute son intégrité l'ouvrage des avocats.

Toutes les parties de la littérature ont été infectées de la même contagion. Nous avons vu pendant dix ans ce que c'étoit que l'éloquence dans la bouche des orateurs Philosophes. Ces hommes qui avoient entrepris la pénible tâche de contrarier sans cesse les élans de la conscience et les inspirations de la justice, et d'étouffer par la violence la voix de la nature, devoient être sans cesse en opposition avec elle, et contredire par leurs discours la réalité évidente des choses. Qu'on juge de l'impression que devoient faire des bourreaux parlant d'humanité, des tyrans implacables, de justice et de liberté? L'impudence des paroles se joi-

gnoit toujours à l'atrocité des conceptions. Ce n'étoit plus qu'un pathos monotone, dont on enveloppoit quelques phrases devenues banales. Si d'un côté l'énergie féroce des Jacobins portoit dans les âmes l'épouvante et la terreur ; de l'autre les ridicules et inintelligibles galimatias des Philosophes y excitoient l'ennui et le dégoût.

Ils avoient porté l'audace jusques à entreprendre de révolutionner la langue française. Ils vouloient la rendre barbare comme eux ; et à cette langue perfectionnée par tant d'illustres écrivains , et devenue en quelque sorte par leurs travaux la langue universelle , substituer le jargon absurde , phrénétique , boursoufflé et ridiculement précieux de leurs journaux , de leurs proclamations , de leurs messages et de leurs circulaires. Une censure aussi stupide que pointilleuse , telle en un mot qu'on n'en imagina jamais de pareille pour baillonner



les hommes , devoit rabaisser tous les esprits au niveau du leur. Que dis-je ! la proscription des plus beaux monumens de notre littérature étoit arrêtée (1) ; et si on consentoit à nous laisser jouir de quelques-uns, ce ne devoit être qu'après qu'ils auroient été mutilés par des mains sacrilèges, gagées pour cela, par un ministre Philosophe.

C'est ainsi qu'ils se proposoient de compléter , autant par leurs principes que par leurs écrits, la dégradation entière de la littérature , qu'ils avoient déjà si avancée , et dont il ne sera peut-être pas hors de propos de retracer ici les progrès. Jamais les gens de lettres ne furent plus dignes de l'estime publique par leurs mœurs , que lorsqu'ils excitèrent l'admiration générale par leurs ta-

---

(1) Il étoit question de retrancher de Corneille , de Racine , de Voltaire même , tout ce qu'il y a de relatif à la religion , à la monarchie , et d'y substituer les maximes de l'athéisme , du philosophisme , etc.

lens. La Vie des Grands Hommes du siècle de Louis XIV, peut servir de modèle de conduite, comme leurs ouvrages le sont de génie et de bon goût. Tous entiers à leurs travaux paisibles, ils ne connurent, ni l'intrigue, ni la cabale et encore moins la bassesse et les tourmens de la jalousie. Rarement ils s'abaissèrent jusques à repousser les traits que l'envie leur lança. La plupart vécurent entr'eux dans la plus cordiale intimité. Ils se distinguèrent sur-tout par le plus profond respect pour la religion et les loix de leur pays, dont le bonheur et la prospérité n'eurent pas d'amis plus sincères (1).

La corruption des lettres commença avec celle de l'état sous la régence. Les semences qu'on en jeta dans ce palais, que les Philosophes même appellent au-

---

(1) Boileau, suivant d'Alembert, témoin des revers de la guerre de succession, avoit le cœur navré quand il voyoit au milieu de ces calamités, suivre les spectacles et les divertissemens publics.



jourd'hui l'égoût de tous les vices , s'y sont bien conservées , et ont produit soixante - dix ans après les fruits que nous avons recueillis. Le bel esprit qui succéda au génie , en méconnut le mérite et entreprit de lui ravir la gloire , dont il avoit joui tranquillement pendant tant de siècles. Des disputes s'élevèrent ; il se forma des partis qui , en excitant la discorde dans la république des lettres , y amenèrent insensiblement la même dépravation , qui s'étoit introduite dans les mœurs publiques.

Voltaire élevé dans cette école , en adopta une partie des goûts et des maximes. Il s'apperçut que la cause de la religion étoit tellement liée avec celle des mœurs , qu'il ne pouvoit détruire l'une sans attaquer les autres. Il n'a en conséquence cessé de travailler à leur ruine commune. Cette méthode a été suivie jusques à présent par ceux qui ont marché sur ses traces. Il flétrit en-

core ses talens, en se livrant avec trop de facilité aux emportemens de son amour-propre et en injuriant souvent de la manière la plus grossière, tout ce qui blessait tant soit peu son orgueil irascible. A son exemple la littérature ne fut plus qu'une arène, où la calomnie, la médisance, l'intrigue, la cabale, l'envie, l'esprit de parti s'agitant dans tous les sens, produisirent les scènes les plus scandaleuses. Nul peuple, suivant Voltaire même, n'a donné l'exemple d'une telle licence ni de tant de méchanceté (1). Tout cela survécut à la révolution et contribua à en faire ressentir les effets aux lettres mêmes. Les pauvres d'esprit s'insurgèrent, ainsi que nous l'avons remarqué déjà ailleurs, comme les pauvres d'argent. Tous les écrivains distingués, tous ceux dont la France pouvoit tirer encore quelque orgueil, ou ont été engloutis par les

---

(1) *Mélang. Littéraire. T. II, pag. 213.*



orages de la révolution, ou peuvent montrer aujourd'hui les cicatrices honorables, qu'il ont reçues dans la cause de la justice et de l'humanité.

En effet, les muses dont les doux accords ont tant servi à policer les hommes, et qui par les productions qu'elles ont inspirées, contribuent encore à jeter quelque soulagement, sur la carrière épineuse, qu'ils sont condamnés à parcourir, ne pouvoient être au moins pour long-tems les complices, ni de leurs corrupteurs, ni de leurs tyrans. Si elles avoient si bien servi Voltaire, c'est qu'elles ne se doutoient pas de la supercherie que leur faisoit cet enfant gâté, et qu'elles étoient loin de prévoir, ainsi que lui, les conséquences funestes qu'auroit l'abus, qu'il se permettoit des faveurs qu'elles lui prodiguoient. Mais lorsqu'on a apperçu la profondeur du gouffre, qu'il s'étoit tant aidé à creuser, elles ont reculé d'épouvante, et ont

core ses talens, en se livrant avec trop de facilité aux emportemens de son amour-propre et en injuriant souvent de la manière la plus grossière, tout ce qui blessait tant soit peu son orgueil irascible. A son exemple la littérature ne fut plus qu'une arène, où la calomnie, la médisance, l'intrigue, la cabale, l'envie, l'esprit de parti s'agitant dans tous les sens, produisirent les scènes les plus scandaleuses. Nul peuple, suivant Voltaire même, n'a donné l'exemple d'une telle licence ni de tant de méchanceté (1). Tout cela survécut à la révolution et contribua à en faire ressentir les effets aux lettres mêmes. Les pauvres d'esprit s'insurgèrent, ainsi que nous l'avons remarqué déjà ailleurs, comme les pauvres d'argent. Tous les écrivains distingués, tous ceux dont la France pouvoit tirer encore quelque orgueil, ou ont été engloutis par les

---

(1) *Mélang. Littérair. T. II, pag. 213.*



orages de la révolution, ou peuvent montrer aujourd'hui les cicatrices honorables, qu'il ont reçues dans la cause de la justice et de l'humanité.

En effet, les muses dont les doux accords ont tant servi à policer les hommes, et qui par les productions qu'elles ont inspirées, contribuent encore à jeter quelque soulagement, sur la carrière épineuse, qu'ils sont condamnés à parcourir, ne pouvoient être au moins pour long-tems les complices, ni de leurs corrupteurs, ni de leurs tyrans. Si elles avoient si bien servi Voltaire, c'est qu'elles ne se doutoient pas de la supercherie que leur faisoit cet enfant gâté, et qu'elles étoient loin de prévoir, ainsi que lui, les conséquences funestes qu'auroit l'abus, qu'il se permettoit des faveurs qu'elles lui prodiguoient. Mais lorsqu'on a apperçu la profondeur du gouffre, qu'il s'étoit tant aidé à creuser, elles ont reculé d'épouvante, et ont

été suivies par tous ceux, qui étoient habitués à se laisser guider par leur inspiration.

Rainal fut le premier qui eut la noble franchise de faire de ses erreurs une retractation éclatante. Cet exemple, la plus belle preuve qu'un homme de bien qui s'est trompé, puisse donner de la droiture de son cœur, a trouvé des imitateurs parmi tous ceux qui, comme lui, avoient terni par des écarts, l'éclat d'une célébrité méritée. Ainsi les lettres ont expié les taches passagères dont la Philosophie les avoit souillées.

Les autres arts n'ont pas été plus épargnés. L'on a vu la musique avilie au point de revêtir de ses sons mélodieux, les chants d'une joie féroce, par lesquels des misérables insultoient à leurs victimes, comme les sauvages qui entonnent la chanson de mort, en déchirant le corps de leurs malheureux prisonniers. La peinture et



la sculpture ont été aussi employés à représenter ces figures grotesques , emblèmes de notre servitude. D'ailleurs leurs plus beaux monumens arrachés des temples dont ils étoient la propriété et la décoration ; dépouillés de cette magie religieuse , qui les environnoit et faisoit une partie de leur prix , ont été entassés confusément dans des musées , où ils ne rappellent que des dévastations , et ne sont réellement que des ruines.

Quant à ceux que nous avons enlevés des pays où nos armées ont pénétré , on peut nous accuser d'avoir dispersé , au grand détriment des arts , les chefs-d'œuvres qu'ils avoient produits dans leur pays natal , et dont la réunion dans un même lieu étoit nécessaire , à leur perfection et à leurs progrès. Cette acquisition peut-elle nous indemniser du sang qu'elle nous a coûté , et sur - tout de la haine qu'elle inspirera peut - être à jamais pour le nom français , aux na-

tions que nous en avons dépouillées ?

Les Philosophes qui n'ont eu que la peine de les prendre , se sont niaisement énorgueillis de les montrer à une populace grossière , absolument incapable d'en apprécier le mérite , et pour laquelle une collection d'enseignes seroit tout aussi bonne.

Au milieu de cette prostitution et de cette dégradation générales de tous les arts , la plupart de ceux qui les cultivent se sont laissés entraîner aux illusions les plus absurdes et les plus ridicules. Ils n'ont pas compris l'arrêt de proscription prononcé contre eux , quand on avoit dit : *Périssent les arts , pourvu que l'égalité existe.* Quelques-uns même ont applaudi à la chute de la religion , qui avoit redonné la vie à tous les beaux arts , et qui n'avoit jamais cessé de les encourager ; ils ont eu la simplicité de croire et de dire , que les temples décadaires remplaceroient les églises d'une



manière très - favorable pour les arts , qui trouveroient à s'y exercer sur des sujets moins tristes , que ceux que l'on peignoit pour l'ordinaire dans ces dernières (1). Nous n'avons vu encore aucun essai de cette nouvelle école , qui débuttera sans doute par sculpter ou peindre les traits *nobles* et *élevés* du patriarche de la théophilantropie.

A défaut , le Salon nous a présenté cette année un tableau , qu'on dit être celui du 10 août , et que l'Institut a proclamé , comme ce qu'il renfermoit de plus parfait. Un homme très-vigoureux et tout nu , qui en foule un autre renversé sous ses pieds , est l'emblème du peuple français écrasant la royauté. Si c'est là le gracieux que la peinture doit désormais employer , il faut convenir que c'est celui des Cannibales.

---

(1) Voyez la préface de la notice des Monumens Français.

On trouve ici le défaut constant de toutes les productions révolutionnaires , et que nous avons déjà remarqué au sujet de l'éloquence , d'être en opposition avec l'évidence des choses ; la vérité ou je ne sais quoi y met en fuite tous les vices , qui , comme l'on sait , n'ont pas reparu en France depuis le 10 août. Je ne partage pas au reste la sévérité de ceux , qui ont pensé que la figure de la liberté y ressembloit trop par la corpulence à une servante de cabaret. Chacun exprime les choses , comme il les sent ; et l'on doit savoir bon gré à un Jacobin , lorsqu'il veut bien donner à la liberté une figure humaine , quelque ignoble qu'elle soit d'ailleurs.

Mais détournons nos regards de cette production monstrueuse d'une imagination aussi féroce que mensongère ; allons les reposer sur ce sujet inspiré par la plus profonde sensibilité et rendu avec la vérité la plus touchante. On sent bien que



je veux parler du tableau du proscrit. Je suis loin de vouloir déprécier un si bel ouvrage ; mais on ne peut désavouer que l'enthousiasme qu'il a inspiré est dû en bonne partie aux circonstances. On ne pouvoit se rassasier de le contempler. Après l'avoir considéré long-tems , on revenoit pour le voir encore. C'est que la douleur étant à son comble dans la scène qu'il retrace , chacun y retrouvoit la sienne propre. On y voyoit ce qu'on avoit oui dire , ce dont on avoit été témoin , ce qu'on avoit éprouvé soi-même.

Quel moment en effet que celui où un malheureux, errant et fugitif, trouve à la faveur des ténèbres le moyen de pénétrer furtivement dans l'humble asyle qui recèle une épouse et un enfant chéris ! Son cœur oppressé va se soulager un instant dans leurs tendres embrassemens. O désespoir ! qu'apperceoit-il en entrant , à la pale lueur d'une lampe sépulchrale ? un

cadavre livide recouvert presque en entier du drap funéraire ; c'est celui de sa malheureuse épouse. Il saisit une de ses mains , et ses doigts entrelacés dans les siens, il demeure immobile auprès de ces restes insensibles , tandis que sa fille éplorée embrasse ses genoux , qu'elle inonde de ses larmes. Que de sentimens douloureux , que de pensées désolantes agitent et déchirent tour à tour son ame et se peignent sur sa figure morne et consternée ! Ah ! sans doute , si elle pouvoit se faire entendre , elle diroit : « Chère amie ,  
» c'est donc moi qui t'ai donné la mort !  
» La rage de mes oppresseurs s'est vengée sur toi , de n'avoir pu réussir à  
» m'arracher la vie. Ils sont venus t'enlever jusques au dernier morceau de  
» pain ; et du sein de l'opulence tu t'es vue , toi et ta fille , précipitées au dernier degré de la misère. Ni la jeunesse ,  
» ni la beauté , ni la vertu n'ont pu  
» toucher ces ames féroces .... Les lar-



» mes des malheureux....., c'est leur plus  
» douce jouissance ! ils vous ont chassé de  
» cette maison, qui m'a vu naître, et où  
» j'avois droit de vivre sous la protection  
» des loix. Pourquoi avant de l'abandon-  
» ner ne l'ai-je pas incendiée, et ne me  
» suis-je pas précipité dans les flam-  
» mes avec toi et notre enfant ? nous  
» nous serions ainsi affranchis de la ty-  
» rannie, et l'héritage de mes pères ne  
» seroit pas devenu la proie des plus  
» exécrables brigands. Mais qui tiendra  
» lieu de mère à ma fille ? que devien-  
» dra-t-elle sans parens, sans appui?...  
» Mes amis !... les malheureux n'en ont  
» plus. Qui sait si ces scélérats ne cal-  
» culent pas déjà sur l'abandon, où elle  
» va se trouver : si de criminels desirs....  
» ils assassinent les pères et ils déshono-  
» rent les enfans. Ah ! plutôt..... Mais  
» que puis-je faire, moi que l'œil per-  
» çant de la délation poursuit sans cesse ?  
» Puis-je me flatter d'échapper encore

» long-tems à ses infatigables recher-  
» ches ? Nul appui , nul secours , nulle  
» puissance protectrice que l'innocence  
» puisse implorer. Elle ne trouve des  
» tribunaux que pour la condamner, ja-  
» mais pour l'absoudre. Où sont donc ces  
» Philosophes imposteurs , ces illustres  
» réformateurs du monde , ces grands  
» défenseurs de l'humanité outragée ?  
» Est-ce là la félicité qu'ils nous avoient  
» promise, la perfection où ils devoient  
» nous conduire ? Les infames ! ou com-  
» plices de nos tyrans , ils s'abreuvent  
» avec eux de notre sang et de nos lar-  
» mes ; ou rampans autour d'eux , ils  
» lèchent jusques à la poussière , sur la-  
» quelle ils ont empreint la plante de  
» leurs pieds. Malédiction à leur infer-  
» nale doctrine , utile au crime seul , dé-  
» sespérante pour la vertu. Oui , Etre  
» des êtres , si jamais j'avois pu me for-  
» mer des doutes sur ton existence , ils  
» auroient disparu depuis que les Phi-



» losophes la combattent. Ils te renient;  
» donc tu es. Prête à succomber sous  
» le poids des plus cruelles infortunes ,  
» mon ame se relève à ta seule idée.  
» Mon courage se ranime , et la lutte  
» que je soutiens avec les méchans n'a  
» plus rien de pénible pour moi , puis-  
» que c'est en ta présence qu'elle a lieu ».

*Fin de la deuxième et dernière partie.*

---

## TABLE DES CHAPITRES.

---

### PREMIÈRE PARTIE.

*De la Philosophie avant la Révolution.*

---

P <small>RE</small> F <small>ACE</small> ,	pag. v.
CH <small>APITRE</small> P <small>REMIER</small> . <i>Origine de la Philosophie. Révolution qu'elle a éprouvée ,</i>	1
CH <small>APITRE</small> II. <i>D'une erreur fondamentale de la Philosophie ,</i>	19
CH <small>APITRE</small> III. <i>De la perfectibilité de l'espèce humaine ,</i>	22
CH <small>APITRE</small> IV. <i>De la distinction du juste et de l'injuste suivant les Philosophes ,</i>	31



Table des Chapitres. 253

CHAPITRE V. <i>De la véritable nature de l'homme ,</i>	pag. 44
CHAPITRE VI. <i>Continuation du même sujet. De la raison et de l'imagination ,</i>	54
CHAPITRE VII. <i>De la distinction morale des hommes ,</i>	63
CHAPITRE VIII. <i>De l'influence de l'athéisme sur l'ordre social ,</i>	71
CHAPITRE IX. <i>De l'esprit religieux et de son influence sur le bonheur de la société ,</i>	83
CHAPITRE X. <i>Des guerres et des dissensions religieuses ,</i>	96
CHAPITRE XI. <i>Progrès de la Philosophie. Prédications extravagantes de ses sectateurs ,</i>	106
CHAPITRE XII. <i>Des prédictions des bons citoyens et des hommes religieux ,</i>	123

DEUXIÈME PARTIE.

*De la Philosophie pendant la  
Révolution.*

- CHAPITRE PREMIER. *Etat de la France  
et disposition des esprits, au mo-  
ment de la révolution,* pag. 131
- CHAPITRE II. *Effets des maximes  
des Philosophes réduites en  
pratique,* 148
- CHAPITRE III. *Haine des Jaco-  
bins et des Philosophes pour  
la religion. Persécution contre  
les Prêtres,* 158
- CHAPITRE IV. *Tableau des ef-  
fets produits par la réunion  
des efforts des Jacobins et des  
Philosophes,* 173
- CHAPITRE V. *Distinction des épo-  
ques où l'influence de la Phi-  
losophie a été plus ou moins  
grande,* 184



Table des Chapitres.	255
CHAPITRE VI. <i>Parallèle des Jacobins et des Philosophes. Effets de leurs régimes respectifs,</i>	pag. 199
CHAPITRE VII. <i>De l'influence de la Philosophie sur les diverses professions et les différentes parties des sciences et des arts,</i>	216
CHAPITRE VIII. <i>Continuation du même sujet,</i>	233

Fin de la Table.

Table des Chapitres

CHAPITRE VI. Parallèle des Jacobins	
et des Philosophes Eux-mêmes de leurs	
réglées respectifs.	pag. 199
CHAPITRE VII. De l'influence de	
la Philosophie sur les sciences	
prophétiques et les différentes	
parties des sciences et des arts.	218
CHAPITRE VIII. Conclusion de	
l'ouvrage.	238

Fin de la Table.



*Titre des Décrets.*

Décret portant nomination de citoyens pour compléter le comité civil de la section des Amis de la Patrie, 63.

Décret portant nomination de citoyens pour compléter le comité civil de la section de la Montagne, p. 63.

Décret portant nomination de citoyens pour compléter le comité civil de la section de la Fidélité, p. 64.

Décret portant nomination de citoyens pour compléter le comité civil de la section de Droits de l'Homme, p. 64.

Décret portant nomination de citoyens pour compléter le comité civil de la section de la Réunion, p. 65.

Décret portant nomination de citoyens pour compléter le comité civil de la section de la Fontaine de Grenelle, 66.

Décret portant nomination de citoyens pour compléter le comité civil de la section de l'Homme-Aimé, 66.

Décret portant nomination de citoyens pour compléter le comité civil de la section du Muséum, 67.

Décret portant nomination de citoyens pour compléter le comité civil de la section des Arcis, 68.

Décret portant nomination de citoyens pour compléter le comité civil de la section des Gravilliers, 68.

Décret qui autorise le comité militaire à nommer deux de ses membres pour faire la visite des différens dépôts de chevaux appartenans à la république, qui existent dans les environs de Paris, 69.

Décret de mention honorable de l'hommage d'un travail général sur la législation militaire, fait par le ci-



